Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/loceaniedapresle00unse_0

14
AOUT

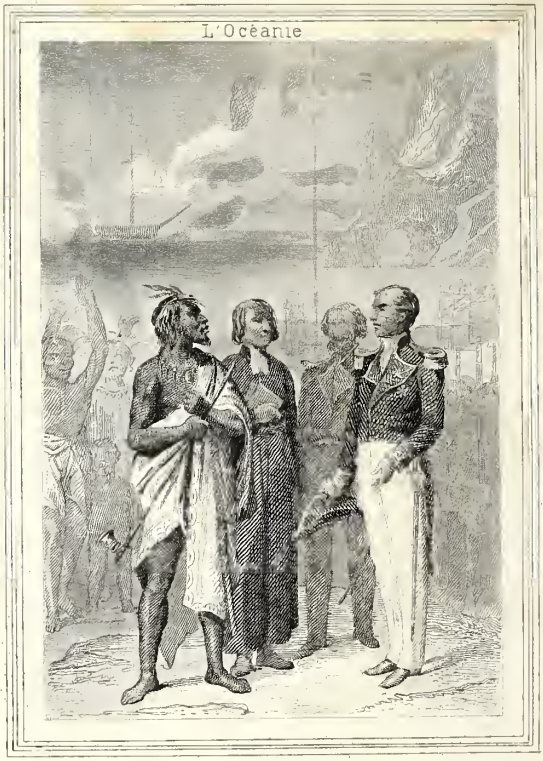
OCÉANIE

A LA MÊME LIBRAIRIE

☞ *En envoyant le prix en un mandat de la poste ou en timbres-poste, on recevra* franco *à domicile.*

L'AFRIQUE. in-12.	»	85
L'AMÉRIQUE. in-12.	»	85
L'ASIE. in-12.	»	85
VOYAGE AUX PYRÉNÉES. in-8°	1	50
RETOUR DES PYRÉNÉES. in-8°	1	50
L'ALGÉRIE CHRÉTIENNE. in-8°.	1	50
VOYAGES AUX MONTAGNES ROCHEUSES. in-12.	1	»
LES NAUFRAGES LES PLUS CÉLÈBRES. in-12.	»	85
JÉRUSALEM; histoire de cette ville célèbre. in-12.	1	»
SAINT-PIERRE DE ROME ET LE VATICAN. in-12.	1	»
NAPLES. in-8°.	3	»
LA SICILE. in-8°	3	»
CONSTANTINOPLE. in-8°	3	»
SOUVENIRS DE VOYAGE. 2 vol. in-8°.	6	»
SUISSE ET ITALIE. in-18.	»	60
SOUVENIRS D'ITALIE. in-8°.	1	50
VOYAGE SUR LA MER DU MONDE. in-12.	1	»
ITINÉRAIRE **historique** du chemin de fer du Nord. in-18.	»	60
HISTOIRE D'ANGLETERRE. in-12.	1	»
HISTOIRE D'ESPAGNE. in-12.	1	»
HISTOIRE DE RUSSIE. in-12.	1	»
HISTOIRE DU MOYEN AGE. in-12.	1	»
HISTOIRE DU BAS-EMPIRE. 2 vol. in-12.	2	»
LE CHRISTIANISME AU JAPON. in-8°.	3	»
MGR AUVERGNE; ses voyages au mont Liban, au Sinaï. in-8°.	3	»
LES SŒURS DE CHARITÉ en Orient. in-12.	»	75
FERNAND CORTEZ, ou la Conquête du Mexique. in-12.	»	75

19



Prise de possession des Iles Marquises.

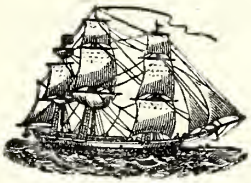
(1er Mai 1842)

L'OCÉANIE

D'APRÈS LES VOYAGEURS LES PLUS CÉLÈBRES

Par un homme de lettres.

4e ÉDITION



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

M D CCC LXI

Tous droits réservés.

INTRODUCTION

Les premiers navigateurs avaient été conduits par l'esprit d'aventure, de conquête ou de trafic. Les derniers voyages en Océanie ont été inspirés par des pensées de science et d'humanité.

Deux hommes de talent et d'énergie ont ouvert cette carrière nouvelle : Cook et La Pérouse, auxquels George III et Louis XVI confièrent la glorieuse mission de rendre la course des navigateurs moins périlleuse, d'augmenter le domaine de la science, enfin de porter chez les peuples sauvages les produits de nos arts et les bienfaits de notre civilisation.

La France se distingua surtout par sa constance et le désintéressement avec lequel elle persévéra dans cette noble voie, malgré les désastres qui avaient assailli ses plus illustres navigateurs. La Pérouse, en effet, s'était perdu au milieu des rochers de Vanikoro ; d'Entrecasteaux, après des fatigues inouies, avait succombé à la fin de sa course ; Baudin, ayant vu périr la plupart de ses compagnons, était venu expirer à l'île de France ; Freycinet, enfin, au terme de son voyage, avait fait naufrage aux îles Malouines.

Tant de malheurs ne firent qu'animer le zèle des nouveaux explorateurs. Vers la fin de 1821, M. Duperrey, qui avait glo-

rieusement partagé les travaux et les fatigues de l'*Uranie*, proposa au ministre de la marine le plan d'un nouveau voyage de circumnavigation, de concert avec M. Dumont d'Urville, savant collaborateur du capitaine Gauthier, pour l'hydrographie de la Méditerranée et de la mer Noire. Le but de cette expédition devait être l'étude des trois règnes de la nature, le magnétisme, la météorologie et quelques observations relatives à la détermination de la figure de la terre. Quant à la géographie, MM. Duperrey et Dumont d'Urville annonçaient vouloir constater ou rectifier, soit par des observations directes, soit par le transport du temps, la position d'un grand nombre de points dans différentes parties du globe, notamment dans les nombreux archipels du grand Océan, si féconds en naufrages et si remarquables par la nature et la forme des îles basses, des bancs et des récifs qui la composent : tracer de nouvelles routes dans l'archipel Dangereux et dans les îles de la Société, à côté des routes de Quiros, de Wallis, de Bougainville et de Cook; lier leurs travaux hydrographiques à ceux de M. d'Entrecasteaux et de M. de Freycinet, dans la Polynésie, à la Nouvelle-Hollande, dans les Moluques; et visiter particulièrement ces îles Carolines, découvertes par Magellan, et sur lesquelles, à l'exception de la partie orientale, examinée de nos jours par le capitaine Kotzebue, on n'avait que de vagues descriptions, transmises par les missionnaires, d'après le récit de quelques sauvages jetés par les vents sur les îles Mariannes.

Le langage, le caractère, les mœurs et la physionomie des insulaires, ajoutaient-ils, devaient être aussi l'objet d'observations particulières et non moins curieuses. De la comparaison attentive de leurs divers langages surtout, on pourrait conclure s'ils ne sont réellement que les restes épars d'un vaste continent détruit à une époque déterminée par quelque

grande convulsion du globe, ou bien si leur existence en colonies isolées remonte à un temps immémorial.

Le roi Louis XVIII ayant, sur le rapport de M. de Clermont-Tonnerre, approuvé le projet de cette expédition, en confia le gouvernement à M. Duperrey, qui appela M. Dumont d'Urville à en partager les chances avec lui.

MM. Garnot et Lesson, médecins de la marine française, furent désignés comme naturalistes de l'expédition; toutefois M. d'Urville se réserva l'entomologie et la botanique. M. Gobert, agent comptable de l'expédition de l'*Uranie*, fut chargé de recueillir les renseignements relatifs à l'état du commerce et de l'industrie des peuples qui seraient visités; MM. Bérard, aussi de l'*Uranie*, Lesage, Lottin, de Blois de Blosseville, officiers de la marine royale, eurent à partager avec le commandant de l'expédition les opérations de physique et d'hydrographie; enfin un dessinateur, M. Lejeune, compléta le personnel de l'expédition.

La *Coquille*, navire à trois mâts, n'ayant qu'un tirant d'eau de quatre mètres, reconnu par M. Duperrey comme le bâtiment le plus convenable à un voyage de découvertes, fut radoubé et armé en conséquence.

M. Duperrey avait pour lui l'expérience de la circumnavigation de l'*Uranie;* il fut donc à même de diriger l'armement et l'installation de la *Coquille*, de manière à prévenir tous les accidents qui s'étaient présentés pendant le précédent voyage. Aussi est-il à remarquer, comme un fait inouï en marine, que pendant une campagne de trente et un mois et treize jours, et un parcours de chemin de vingt-cinq mille lieues, la *Coquille* revint au point de départ sans avoir perdu un seul homme, sans malades et sans avaries.

M. Duperrey attribue, en grande partie, la bonne santé dont jouit constamment son équipage, à l'excellente qualité

de l'eau conservée dans les caisses de fer, ainsi qu'à l'ordre qu'il avait donné d'y laisser puiser à discrétion. Quant au rare bonheur qu'eut la *Coquille* d'exécuter un aussi long voyage sans avaries ni dans les mâts, ni dans les vergues, ni même dans les voiles, il a tenu sans doute à un concours de circonstances favorables sur lequel on ne doit jamais compter ; mais il faut toutefois reconnaître que d'aussi heureuses chances ne peuvent s'offrir qu'à des marins consommés.

Il est à regretter que la relation historique du voyage de la *Coquille* n'ait point encore été publiée; les documents précieux que l'expédition recueillit sur les mœurs et les habitudes des diverses peuplades des Carolines, sur les indigènes de la Nouvelle-Zélande, sur les habitants de Taïti, si différents aujourd'hui de ceux que Cook et Bougainville nous ont fait connaître, ces documents, disons-nous, doivent lui donner un vif intérêt.

Nous faisons donc des vœux pour que le savant marin qui a dirigé avec tant de succès cette glorieuse circumnavigation, se décide enfin à faire jouir le public du fruit de ses travaux.

Jaloux de marcher sur la trace de ses illustres devanciers, M. d'Urville s'attacha avec un zèle et une persévérance infatigables à remplir dans tous ses points la mission qu'il avait reçue, et il faut ajouter qu'il fut secondé admirablement par tous ceux qui servirent sous ses ordres. Les résultats de cette campagne furent immenses, et l'on peut dire que le voyage de l'*Astrolabe* fut, pour les sciences et la géographie, le plus remarquable peut-être qui ait été entrepris depuis le commencement du siècle.

Un des plus importants résultats de l'expédition dont nous allons présenter l'historique, est la connaissance approfondie

des diverses populations qui couvrent l'Océanie. Il résulte des observations de M. d'Urville, que l'on peut partager le monde océanique en quatre grandes divisions.

La première se compose de riches et vastes contrées connues sous le nom d'*Archipel d'Asie* ou *d'Orient*, et quelquefois sous celui de *Malaisie*, du nom de la principale nation qui en occupe le sol; elle comprend les îles de la Sonde, Java et Sumatra, l'île de Bornéo, Célèbes, les Moluques et l'archipel des Philippines.

Vers le sud, dans la seconde division appelée *Mélanésie*, s'étend l'Australie ou Nouvelle-Hollande, continent presque aussi étendu que l'Europe, et sur la surface duquel vivent disséminées ces tribus de race noire, que l'on retrouve dans l'île de Diémen, dans la Nouvelle-Guinée et dans toutes les terres qui s'étendent à l'Orient, telles que la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, les îles Salomon, les Nouvelles-Hébrides, jusqu'aux îles Fidji, vers le 180e degré de longitude orientale [1].

En avançant vers l'est, l'on rencontre, au milieu de l'océan Pacifique, les nombreux archipels de la Polynésie. Cette troisième partie du monde océanique est peuplée par une race d'hommes qui a porté ses migrations depuis la Nouvelle-Zélande au sud, jusqu'aux îles Sandwich au nord, et qui occupe de l'ouest à l'est, entre ces deux points extrêmes, l'archipel de Tonga, celui des Navigateurs, les îles fertiles et

[1] M. de Rienzi, voyageur honorablement connu par ses travaux sur l'Océanie, n'adopte pas d'une manière absolue les divisions de M. d'Urville; il rejette les îles Carolines dans la Polynésie, et établit dans la Mélanésie deux divisions, le Papouaste et l'Endaménil, d'après les races papoue et endamine, dont les types se trouvent, pour la première à la Nouvelle-Guinée, et pour la seconde à la Nouvelle-Hollande.

riantes de Taïti, l'archipel Dangereux, celui des Marquises ou de Nouka-Hiva, et, en outre, une foule d'îles semées en dehors de ces archipels, telles que celles de Pâques, de Fanneng, Roggevin, Savage, Rotouma, etc.

Dans l'hémisphère boréal enfin, jusqu'au 4° parallèle environ, s'étend, entre le 126° de longitude orientale et le 167° de longitude occidentale, une chaîne de petites îles dont l'ensemble forme, sous le nom de *Micronésie*, la quatrième division de l'Océanie. Ces îles, dont les principales sont celles de King's-Mill, les îles Gilbert, Mulgrave, les Carolines, les Pelew, les Mariannes, renferment une population très-variée et dont le langage, les coutumes et les formes de gouvernement diffèrent d'un archipel à l'autre.

M. d'Urville croit que les Polynésiens sont arrivés de l'Occident et même de l'Asie, mais il ne pense point cependant qu'ils descendent des Hindous actuels. Ils ont eu probablement une origine commune avec eux ; mais les deux nations étaient déjà séparées depuis longtemps, quand l'une d'elles alla peupler l'Océanie.

La longue chaîne d'îles que forme la Micronésie n'offre point une population aussi homogène que celle de la Polynésie. Le langage, les coutumes, la forme du gouvernement varient d'un archipel à l'autre, et le *Tabou*, cette coutume caractéristique de la race polynésienne, bien qu'il ne soit point inconnu chez les Micronésiens, est loin d'avoir chez eux la même puissance. Cependant une ressemblance générale dans la couleur de la peau, les cheveux noirs, le visage plutôt effilé qu'arrondi, les formes souples et flexibles, semblent assigner une commune origine aux nations micronésiennes. Suivant les conjectures de notre auteur, ce serait aux habitants des Philippines que les Micronésiens pourraient se rapporter, et leur première patrie serait Luçon et Mindanao.

De tout ce qui précède, M. d'Urville conclut qu'il n'y a dans l'Océanie que deux races vraiment distinctes, savoir : la race *mélanésienne*, qui n'est elle-même qu'un embranchement de la race noire d'Afrique, et la race *polynésienne*, basanée ou cuivrée, qui n'est qu'un rameau de la race jaune, originaire d'Asie.

Bien qu'elles s'éloignent du sujet, les réflexions suivantes de M. d'Urville ne seront point sans intérêt pour les lecteurs :

« Et, qu'on me permette de le remarquer en passant, je ne vois dans l'espèce humaine que trois types ou divisions qui me paraissent mériter le titre de races vraiment distinctes. La première est la blanche, plus ou moins colorée en incarnat, qu'on suppose originaire des environs du Caucase, et qui occupa bientôt toute l'Europe, d'où elle se répandit ensuite sur les diverses parties du globe. La seconde est la jaune, susceptible de prendre diverses teintes cuivrées ou bronzées; on la suppose originaire du plateau central de l'Asie, et elle se répandit de proche en proche sur toutes les terres de ce continent, sur les îles voisines, sur celles de l'Océanie, et même sur les terres de l'Amérique, en passant par le détroit de Nehring. La troisième est la race noire, qu'on suppose originaire de l'Afrique, qu'elle occupa dans sa majeure partie, et qui se répandit aussi sur les côtes méridionales de l'Asie, sur les îles de la mer des Indes, sur celles de la Malaisie, et même de l'Océanie.

» Nous n'agiterons point ici la question de savoir si ces trois races ont un égal degré d'ancienneté, ou bien si elles appartiennent à trois créations ou formations différentes; nous dirons seulement que nous partageons l'opinion qui les fait remonter toutes trois à une même souche primitive et qui place leur berceau commun dans le plateau central de l'Asie.

Mais nous ferons remarquer que la nature ne les dota point d'une égale manière sous le rapport moral; on dirait qu'elle a voulu, dans chacune de ces races, fixer aux facultés intellectuelles des limites fort différentes.

» De ces différences, il dut nécessairement résulter que partout où les deux premières races se trouvent en concurrence, la *noire* dut obéir et disparaître. Mais quand la *blanche* entra en lice avec les deux autres, elle dut dominer, même quand elle se trouva bien inférieure en nombre. L'histoire de tous les peuples et les récits de tous les voyageurs offrent à chaque instant l'accomplissement de cette loi de la nature; en effet, on n'a jamais vu une nation de la race *jaune* soumise aux lois d'une peuplade de *noirs*, ni les *blancs* courbés sous le joug des hommes des deux autres races [1]. »

[1] Le travail de M. d'Urville sur l'Océanie est tellement remarquable, qu'il nous a paru nécessaire d'en présenter l'analyse à nos lecteurs avant de les faire naviguer avec l'*Astrolabe*. Ajoutons qu'il a été généralement adopté dans ses divisions géographiques, et que les considérations ethnographiques qui s'y rattachent semblent s'écarter de l'hypothèse. Il est d'ailleurs évident que notre analyse contribuera à faciliter l'intelligence et la relation du voyage.

L'OCÉANIE

CHAPITRE PREMIER

MALAISIE

Les îles de la Sonde : *Batavia.* — Ile de *Timor*, beauté de la nature, les madrépores, la race malaise, le roi *Amadima*, la pêche à la baleine. — *Ombai*, la pêche au requin, visite aux insulaires. — Ile Célèbes, l'*oupas* ou arbre de mort, la résidence de *Manado.* — Iles Moluques. — Archipel des Philippines, décadence de *Manille*, le lac de *Bay*, les cigares de Manille.

BATAVIA

La baie de Batavia est spacieuse et belle ; mais les terres qui l'environnent sont si basses qu'on aperçoit à peine la ville ; il en résulte que son aspect est des plus tristes.

La ville est éloignée du mouillage d'une heure et demie

environ. Il faut deux heures pour entrer dans la rivière, dont les eaux bourbeuses sont resserrées entre deux longues jetées en bois, très-bien construites; arrivés là, les canots se halent à la cordelle. On descend aux magasins de la marine où l'on trouve presque toujours des voitures qui conduisent les voyageurs à la nouvelle ville.

La vieille ville, dont les rues sont immenses, n'est plus, au dire des officiers de l'expédition, habitée que par des Chinois et autres gens d'affaires. Par la forme des maisons qui se touchent, par l'étalage des boutiques qui contiennent mille productions diverses de l'industrie, on se croirait au milieu des vastes faubourgs de nos grandes villes commerçantes. La principale rue, ou plutôt la grande route qui conduit à toutes les autres, est plantée d'arbres et bordée de canaux qui reçoivent les immondices et où l'on voit cependant le peuple se baigner. Cette disposition, rapprochée des maisons de l'ancienne Batavia, sur un sol bas, coupé de canaux, entouré de fortifications, au milieu d'une chaleur aussi intense, devait en effet la rendre très-malsaine, et détruire les populations que l'appât du gain y faisait entasser.

Aujourd'hui ce n'est plus cela, et avec quelques précautions que doivent prendre les Européens, cette contrée peut être habitée sans y courir plus de risques que dans beaucoup d'autres. La nouvelle ville est immense, parce que la plupart des maisons sont isolées. Leur grandeur, la beauté de l'architecture, leur blancheur éclatante sans cesse entretenue, font de ces habitations comme autant de petits palais entourés de cocotiers, de palmiers, de bananiers et d'une foule de belles

plantes des tropiques. En y pénétrant, on voit que tout est disposé pour la circulation de l'air, afin de ne rien perdre de ces brises salutaires qui soufflent à des heures réglées. La propreté est cette propreté hollandaise passée en proverbe. Parmi cette quantité de beaux édifices, s'élève celui qui contient les bureaux de l'administration ; il est au milieu d'une place immense ; la construction en est belle, grande et simple ; on la doit au général Daëndels. Le gouverneur habite Buyterzog, à quinze lieues de Batavia.

(Dumont d'Urville.)

ILE DE TIMOR

Deux jours s'étaient à peine écoulés depuis que la corvette avait quitté les côtes de la Nouvelle-Hollande, que déjà les hautes montagnes de Timor se découvraient aux regards des navigateurs ; le 21 août, au matin, ils entraient dans le détroit qui sépare Timor de l'île de *Rotti*, et le jour suivant ils mouillaient dans la mer où s'élève *Coupang*, chef-lieu des établissements hollandais à Timor.

« Rien ne fut plus agréable, dit l'auteur de la relation de ce voyage, que notre navigations entre ces îles ; environnés de tous côtés par les terres, nous nous trouvions comme au milieu d'un beau lac ; revêtus des plus riches couleurs, les poissons les plus variés, heureux habitants de ces flots paisibles, pullulaient dans leur sein, et de quelque côté que nous portions nos regards, l'image de la fécondité la plus grande semblait se reproduire avec plus de charme et d'intérêt. Quel contraste avec les ri-

vages si voisins, si monotones et si stériles du nord-ouest de la Nouvelle-Hollande ! »

Notre séjour à Timor, poursuit Péron [1], que nous continuons à citer, fut l'une des époques les plus remarquables de notre voyage. Nul pays ne peut être, en effet, plus intéressant à connaître et n'est moins connu cependant que la grande île de Timor, placée par la nature au milieu des régions équatoriales, couverte partout des végétaux les plus utiles, des animaux les plus précieux. Intermédiaire entre la Nouvelle-Holiande et les autres îles du grand archipel d'Asie, elle présente par sa constitution atmosphérique et géologique, dans ses productions diverses, dans ses révolutions physiques et politiques, de grands sujets de recherches et de méditations. »

L'île de Timor est habitée par trois races d'hommes bien complètement distinctes, et qui, réunies sur la même terre depuis une époque dont la tradition ne conserve aucun souvenir, se présentent cependant encore avec tous les traits primitifs des peuples auxquels chacune d'elles appartient. Les *autochthones*, ou indigènes, forment la première de ces races. Leurs caractères physiques, tels que la couleur noire, les cheveux courts, laineux et crépus, semblent les rattacher à la race noire. Repoussés par les Malais dans l'intérieur des terres, étrangers à toute civilisation, armés seulement de l'arc et du casse-tête, ils se font remarquer par leur férocité, et sont, dit-on, anthropophages.

Les Malais, aux cheveux longs, au teint cuivré, constituent la seconde race des habitants de Timor. Descen-

[1] Rédacteur de l'expédition du *Nouvelliste*, commandé par Baudin.

dants des anciens conquérants de l'archipel indien, ils en ont conservé l'indépendance, l'audace et la fierté.

Au milieu de ces peuplades guerrières, sont venus depuis deux siècles se fixer de nombreux Chinois. Sans courage, sans fermeté, ils ont su cependant, par leur aptitude au commerce, ou plutôt au trafic, se multiplier et acquérir de grandes richesses.

Quelques Métis portugais, misérables restes des compagnons de Gama et d'Albuquerque, des Hollandais, possesseurs actuels de Timor, complètent la population de ce pays.

L'existence de la nation française semblait inconnue au peuple de Timor; aucun indigène n'avait le souvenir du pavillon français; aussi les premiers rapports de nos compatriotes avec eux commencèrent-ils sous des auspices peu favorables. Cependant, grâce au bon accueil des autorités hollandaises, les habitants du pays jugèrent bientôt que les nouveaux arrivés appartenaient à un peuple puissant et respecté; les relations ne tardèrent point à prendre un caractère amical, et la franchise et la générosité françaises achevèrent ce que l'intervention des maîtres du pays avait commencé.

Le séjour de la corvette à Timor devant se prolonger, les officiers et les savants de l'expédition profitèrent de ce temps de repos pour explorer un pays qui leur promettait de curieuses observations. Nous citerons, comme nous l'avons déjà fait, Péron, dont la plume donne tant d'animation aux scènes qu'il représente.

« Le 25 août au matin, dit-il, je descendis à terre; la mer était basse, et de nombreuses troupes de Malais

étaient occupées sur les bords à recueillir les animaux divers abandonnés par les flots. Jamais le tableau d'une aussi grande fécondité ne s'était offert à mes yeux : poissons, mollusques, testacés, crustacés, etc., tout semblait pulluler à l'envi sur ces bords ; mais rien n'égalait la richesse et la singularité du spectacle que présentaient les zoophytes connus sous le nom de *madrépores*.

» Tout le rivage était formé par eux ; toutes les roches sur lesquelles on marchait alors à pied sec étaient vivantes, animées, et se présentaient sous tant de formes bizarres et singulières, avec des couleurs si variées, si riches et si pures, que les yeux en étaient comme éblouis. Ici l'animal du *tubipora musica*, tout fier de l'éclat de sa demeure, étalait ses beaux tentacules verts et frangés ; on eût dit, en voyant au-dessus des flots les grandes masses demi-globuleuses qu'il forme, autant de pelouses de verdure reposant sur un sol de corail. Ailleurs se projetaient d'énormes rochers madréporiques de 5 à 6 mètres de diamètre, aussi durs que le marbre, affectant les couleurs les plus variées et les plus délicates. Ce sont eux qui jouent le rôle principal dans l'encombrement progressif de la baie de Babao ; ce sont ces masses gigantesques qui en forment toutes les petites îles et qui s'étendent chaque jour davantage par les mêmes agents qui leur donnèrent naissance. Au milieu des montagnes de l'intérieur de Timor, dans le sein profond des vallées et des torrents, on retrouve partout les débris de ces étonnants animaux, sans que l'imagination puisse concevoir par quels moyens la nature put soulever ces grands plateaux madréporiques à des hauteurs

aussi grandes au-dessus du niveau présent des mers. »

Quatre jours après, Péron et quelques-uns de ses compagnons firent une incursion dans les environs de Coupang.

« A mesure que nous nous enfoncions dans l'intérieur des terres, dit-il, nos collections de tout genre augmentaient si rapidement que nous fûmes obligés de chercher un endroit de repos. Une case malaise s'offrit; nous y fûmes reçus avec cette cordialité franche qui fait le caractère des habitants de Timor. « Asseyez-vous, asseyez-vous, bons hommes de France, » furent les premiers mots que prononça un Malais, celui qui paraissait être le maître de la maison. Nous demandâmes des cocos frais; un jeune homme se détache, grimpe avec une inconcevable agilité sur des cocotiers voisins, coupe quatre cocos, en prend deux à ses dents, les deux autres à l'une de ses mains, et redescend ensuite avec la même promptitude qu'il était monté.

» Tandis que nous admirions cette manière singulière de monter au sommet des plus grands arbres, les Malais nous examinaient nous-mêmes avec attention; notre physionomie leur semblait agréable, et notre jeunesse surtout paraissait les intéresser.

» Une de leurs sagaies fixa nos regards; je m'en approchai pour l'examiner, et désirant connaître la manière dont ils s'en servent, je priai l'un de ceux qui étaient présents de m'en instruire. Les démonstrations qu'il eut la complaisance de répéter pour nous parurent bientôt lui rappeler les derniers événements militaires qui s'étaient passés dans l'île. « Hommes anglais, hommes assassins! » s'écria-t-il; sa physionomie s'était animée.

« Hommes méchants ! » répétait-il ; et il brandissait sa sagaie avec violence. Devenu presque furieux, il prit une noix de coco, la mit au bout de sa pique, et nous témoigna, par les gestes les moins équivoques, qu'après avoir coupé la tête aux Anglais, ils avaient promené ces têtes au bout de leurs lances; que des danses guerrières avaient été faites autour d'elles, et qu'après avoir mis en pièces les cadavres des malheureux Européens, ils les avaient mangés. Jamais cette horrible coutume ne trouva moins d'excuses, car nul peuple ne fut plus heureusement partagé des dons de la nature que celui dont nous parlons ; elle était toutefois bien plus fréquente jadis qu'aujourd'hui, et les Européens sont parvenus à la proscrire presque partout dans les îles du grand archipel d'Asie. J'ajouterai cependant qu'il est difficile de pousser plus loin la soif de la vengeance que la nation malaise. »

Un roi de l'île de Sabou (voisine de Timor), nommé Amadima, vint visiter ceux des voyageurs qui s'étaient établis à terre. D'une taille moyenne, il avait une figure agréable et spirituelle, et paraissait âgé de quarante-cinq ans environ. M. Péron le reçut dans une chambre qui lui était commune avec M. Dupuch; mais il eut à se repentir de son hospitalité, car le monarque et sa suite firent main basse sur tout ce qu'ils purent emporter. Le penchant au vol est si fort chez les Malais, et ils y sont si experts, qu'il n'y eut pas un des Français qui ne payât tribut à leur adresse en ce genre. De tous les objets qui furent montrés à Amadima, celui qui frappa le plus son attention fut le phosphore : sa combustion spontanée, la vivacité de sa flamme lui parurent tellement

merveilleuses, qu'il fit à M. Péron les offres les plus séduisantes, à son avis, pour l'engager à lui céder cette admirable substance. Le trouvant inflexible, voyant ses poules, ses cochons rejetés, il voulut tenter un dernier effort : appelant un de ses suivants, il lui prit des mains un sac à bétel, en tira une piastre d'Espagne soigneusement enveloppée, et l'offrit gravement avec la conviction de ne point éprouver de refus. Son espoir fut néanmoins déçu, et le monarque désappointé dut se contenter d'un seul morceau que M. Péron, vaincu par ses importunités, finit par lui abandonner, non sans lui avoir représenté tous les dangers qui accompagneraient un tel présent. Maître du précieux fragment, qui par précaution avait été entouré d'un linge mouillé, Amadima le plaça dans son sac à bétel, embrassa M. Péron sur le nez, suivant la coutume du pays, et disparut avec toute sa suite. Il ne tarda point à revenir dans un état de consternation difficile à décrire : le phosphore s'était embrasé, le sac à bétel avait été consumé, et plusieurs des courtisans les plus officieux avaient eu les mains brûlées. L'infortuné prince ne se consola qu'en recevant deux mouchoirs en dédommagement du sac royal dévoré par le feu.

Le roi Amadima, dont nous avons déjà parlé, avait passé peu de jours sans venir voir M. Péron, pour lequel il avait une grande prédilection ; un jour il vint l'inviter à manger du riz dans sa maison. M. Péron accepta et le suivit. « En entrant dans la maison, raconte-t-il, j'aperçus un grand nombre d'esclaves parés comme aux jours de fête. Un mouton tout entier cuisait sous un hangar voisin ; plusieurs des femmes du roi étaient occupées à

la cuisine ; je ne savais à quoi tant de préparatifs devaient aboutir. Bientôt on servit le mouton avec du riz. Amadima dépèce l'animal, m'en présente un morceau de cinq ou six livres au moins, en prend un encore plus volumineux pour lui-même, et se met à le déchirer avec les ongles et les dents de la manière la plus expéditive et la plus habile. Je n'avais garde de lui disputer d'appétit et de voracité, mais je mangeai de mon mieux.

» Lorsque de part et d'autre la première faim fut apaisée, le roi malais fit signe à l'un de ses esclaves de lui apporter une bouteille de rhum, et après en avoir largement versé dans un vase de coco, il me dit : « Homme Péron, tu es l'ami d'Amadima, le roi Amadima est l'ami de l'homme Péron. Homme Péron, le roi Amadima te donne son nom ; veux-tu me donner le tien? » Cette proposition me rappela ce touchant usage de changer de nom, usage que Cook avait retrouvé dans la plupart des îles du grand Océan, et qui se reproduit jusque sur les rivages humides et brumeux de la Nouvelle-Zélande. Je n'eus garde de me refuser à ce témoignage affectueux du prince malais, et je lui répondis sans hésiter : « L'homme Péron veut donner son nom au roi Amadima. » Ce langage parut le combler de joie ; nous le cimentâmes en vidant plusieurs coupes de rhum dans le même vase. Dès ce moment je devins *le seigneur Amadima;* lui-même ne m'appelait plus que par ce nom ; à mon tour je m'efforçais bien de l'appeler *l'homme Péron.* Cependant, comme j'étais peu familiarisé avec cet usage, je me trompais souvent. Mais Amadima, conservant pendant toute cette scène le sang-froid le plus imperturbable, me reprenait

avec bienveillance ; il ne manquait jamais de m'appeler *seigneur Amadima*. Tous les esclaves, à qui cet échange fut solennellement déclaré, reçurent l'ordre de me regarder comme l'ami de cœur de leur maître, et de me donner son nom. »

Quelques Malais présentent une sorte de parure assez extraordinaire ; ils avaient les dents de devant couvertes de plaques d'argent assez épaisses et qui adhéraient avec tant de force à l'émail, qu'il devenait impossible de les en détacher ; le frottement seul ou l'usure les faisait disparaître. M. Péron ne put découvrir à l'aide de quelle substance la plaque métallique était aussi solidement fixée sur la dent.

Dans les mers qui environnent les îles à épices, à Timor, et dans la portion de l'Océan qui s'étend entre l'archipel d'Asie et les côtes de la Nouvelle-Hollande, abonde le *cachalot*, nommé improprement *baleine à sperma cœli*. Les Anglais, les Anglo-Américains et quelques bâtiments français exploitent ce genre d'industrie, qui emploie annuellement trois mille deux cent dix hommes et produit une valeur totale de vingt-six millions de francs.

(Trawfurd, *Histoire de l'archipel indien.*)

Quatre-vingts navires anglais, d'après le récit du capitaine de l'*Uranie*, sont régulièrement employés à cette pêche ; mais les Anglo-Américains n'en emploient pas moins soit dans les mers des Moluques, soit dans le grand Océan.

Les plus grands cachalots qu'ait pris notre capitaine

anglais avaient vingt-huit mètres de longueur. Les animaux de cette dimension peuvent fournir cent barils d'huile (douze mille litres environ) et vingt-quatre barils d'adipocire (trois mille litres). Les femelles sont inférieures aux mâles pour la taille ; elles ne donnent point au delà de dix-huit à vingt barils de cette dernière substance, qui, comme on sait, se trouve dans une cavité particulière de la tête de l'animal.

M. Pellion, l'un des officiers de l'*Uranie*, se fit rendre compte des différentes opérations de la pêche et en présenta la relation suivante :

« L'opération de harponner la baleine n'est pas sans difficulté ; elle exige autant d'adresse que d'habitude ; aussi un bon harponneur est-il un homme fort recherché. Il est rare qu'on frappe la baleine de dessus le vaisseau même : on se transporte de préférence pour cet objet sur des embarcations légères, douées d'une marche supérieure et nommées baleinières. Il y en a plusieurs sur les navires, et chacune est armée de sept avirons, dont un sert de gouvernail. Deux harpons placés sur la fourche et garnis de leur ligne, trois autres déposés dans leurs étuis le long du *vraigrage* (bord intérieur), une lance dressée aussi sur la fourche, et deux tenues en réserve, une hache, un couteau, une bouée avec son signal, une ou deux lignes de $0^{m},07$ disposées dans une baille (baquet), un bidon et un gamelot : tels sont les ustensiles dont sont munies ces embarcations.

» Les baleiniers cherchent d'abord à prolonger l'animal de la tête à la queue : le harponneur est à l'avant du bateau, les avirons sont levés, le patron est attentif.

Le harponneur saisit, sur la fourche, le premier harpon ; il juge la distance, commande le mouvement que le bateau doit suivre, et fixant l'œil sur le point qu'il veut frapper, il lance à l'instant son fer avec toute la force de son bras. C'est ordinairement aux environs de la nageoire pectorale que le harpon est dirigé. L'instant où la baleine est frappée est fort dangereux : à peine se sent-elle piquée, qu'elle s'agite avec fureur, et plus d'une fois on l'a vue, d'un coup de son énorme queue, lancer dans les airs et la baleinière et les malheureux pêcheurs, dont l'adresse et la promptitude n'ont pu les garantir de sa violence.

» Il peut se faire que la baleine soit si bien touchée qu'elle se retourne à l'instant et reste morte sur le coup. Quelquefois, n'étant que blessée, elle nage à la surface des eaux et entraîne avec elle la baleinière, à laquelle elle est promptement liée par la corde fixée à l'instrument meurtrier. Le pêcheur, dans ce cas, saisit promptement un second harpon et le lance comme le premier ; mais s'il arrive, ce qui est le cas le plus fréquent, que la baleine plonge ou sonde verticalement, il faut alors que la ligne soit filée avec assez de vitesse pour que l'animal ne puisse compromettre l'embarcation. Si la corde s'engageait, il faudrait qu'elle fût coupée de suite. La même manœuvre serait indispensable, si la ligne, sortie de la goujure (cannelure), où elle doit se maintenir à l'avant du bateau, venait en travers et risquait ainsi de le faire chavirer.

» On a presque toujours deux lignes ajustées bout à bout, formant une longueur totale de quatre cent quatre-vingts brasses (huit cents mètres) ; cependant, lorsqu'il

arrive que ce n'est point assez, on est obligé d'en laisser aller le bout : cette circonstance a été calculée d'avance; la bouée, garnie de son pavillon, comme d'un signal, et fixée à l'extrémité de la ligne, doit servir plus tard à la faire retrouver.

» Lorsqu'on peut juger, par la rapidité avec laquelle sonde d'abord la baleine, que le cas ci-dessus aura lieu, on cherche à la fatiguer en ne filant la corde qu'à retour (avec résistance), et de manière à ce que l'avant de la baleinière, sur laquelle passe la corde, soit presqu'à fleur d'eau.

» On n'est pas moins attentif à faire rentrer la ligne quand elle n'est pas tendue, comme aussi à l'arroser pendant qu'on la file, car sans cette dernière précaution elle prendrait feu.

» La baleine, affaiblie, remonte bientôt à la surface de la mer pour respirer; et la corde ayant été halée (tirée à mesure), l'embarcation se trouve alors tout près de l'animal. Le harponneur s'arme aussitôt de sa lance, et, le frappant à coups redoublés au défaut de la tête, il ne tarde point à lui donner le coup mortel. Bientôt, en effet, on voit le sang sortir de ses évents, signe certain de sa mort prochaine; le sang qui s'échappe ainsi du colosse amène bientôt la destruction totale de ses forces; il se renverse sur le flanc; les mouvements précipités de sa nageoire latérale indiquent seuls en lui un reste d'existence; enfin, dès qu'il a exhalé le dernier souffle, on le remorque le long du navire, sur le côté duquel, par le moyen des calicornes (palans) du grand mât, on le suspend de manière qu'il puisse être facile-

ment retourné à mesure qu'on le dépouille de sa chair.

» Plusieurs hommes, placés sur des galeries extérieures, commencent à le dépecer par zones circulaires avec leurs grands couteaux : son lard est ainsi taillé par morceaux de forme prismatique, qu'un autre homme de l'équipage pique avec une fourchette emmanchée et jette sur le vaisseau. On porte ces morceaux sur le chevalet pour y être hachés et mis ensuite dans les chaudières; lorsqu'ils ont rendu toute l'huile qu'ils contiennent, on s'en sert pour alimenter le feu ; les os servent au même usage.

» A mesure que l'on retire le blanc de baleine, ou l'adipocrire, de la tête du cachalot, on le jette dans d'énormes caisses de cuivre étamé, pour être ensuite fondu plus à loisir, et conservé dans des vases de même nature arrimés au fond du vaisseau.

» Le fourneau destiné à fondre ces substances pour les transformer en huile et les clarifier est placé sur le pont; cette huile est ensuite versée, à l'aide de grandes cuillers et d'une manche en toile qui sert de conduit, dans des barriques disposées à fond de cale pour la recevoir. »

(Voyage de M. de Freycinet.)

OMBAI

Les requins étaient communs dans le canal d'Ombai. Fatigués de la monotonie d'une navigation qui leur ramenait sans cesse les mêmes objets sous les yeux, l'équipage et même l'état-major de l'*Uranie* saisissaient avec empressement tout ce qui pouvait faire diversion à leur

ennui ; la chasse fut donnée à ces voraces animaux, et quelques-uns furent pris. M. Gaudichaud eut alors occasion de faire d'intéressantes remarques sur l'énergie de leurs contractions musculaires ; il savait que chez le requin, comme chez tous les poissons, la contractilité persiste, même après la mort ; mais il était loin de croire que, fendu de la tête à la queue, privé de tous ses organes intérieurs, ayant perdu presque tout son sang, cet animal aurait encore assez de vigueur pour nager avec une vitesse telle qu'il entraînerait deux hommes, le tenant amarré par une corde, lui traversant la bouche et les ouïes. Il constata ce fait ainsi que le suivant, qui se rattache, du reste, au premier. La même force de contractilité, qui permet au requin de nager ainsi mutilé, lui donne aussi la faculté de faire des morsures aussi terribles que dans l'état de vie le plus complet. Des paquets de cordes, saisis par lui, ne furent lâchés qu'après avoir été presque tranchés.

Le 2 novembre, le bâtiment se trouva si près de la côte d'Ombai, que le commandant ne put résister de faire visiter la partie la plus voisine de cette île, dont l'aspect était des plus pittoresques. MM. Bérard, Gaudichaud, Gaimard et Arago furent chargés de cette mission, et abordèrent heureusement non loin d'un village nommé *Bitouka* par les indigènes. Voici en quels termes M. Arago rapporte cette excursion, qui ne fut pas sans dangers :

« Nous descendîmes, dit-il, armés de fusils, de sabres et de pistolets, et, dès le premier moment, tout nous engagea à beaucoup de prudence et de circonspection. Les insulaires étaient divisés en plusieurs bandes, et des

coups de sifflet répétés nous annonçaient qu'ils s'interrogeaient et se donnaient des avis. Nous n'étions nullement rassurés; cependant, tout en nous communiquant nos craintes, nous convînmes de ne point abandonner notre entreprise, dussions-nous être victimes de notre persévérance : nous nous acheminâmes donc vers un bouquet d'arbres au pied desquels étaient assis un groupe nombreux d'indigènes. Nous demandâmes à parler au rajah : après quelques instants d'hésitation, ils nous adressèrent à l'un des plus vieux de la troupe.

» Pour nous le rendre favorable, nous tirâmes de nos poches divers présents. M. Bérard lui passa autour du cou un beau collier, lui fit cadeau de boucles d'oreilles, tandis que mes compagnons se montraient également généreux envers quelques autres non moins empressés à demander. Cependant, comme des sifflets se faisaient toujours entendre, nous leur montrâmes nos fusils avec affectation, pour nous assurer qu'ils en connaissaient les terribles effets. Ils les regardèrent avec dédain, caressèrent de nouveau leurs armes et sifflèrent, en se retournant, comme pour nous insulter. M. Bérard, voulant pousser l'épreuve jusqu'au bout, leur montra un perroquet qui se cachait sous les feuilles, le visa et le fit tomber. Nous regardâmes alors, d'un air triomphant, les insulaires attentifs; aucun d'eux n'avait bougé, n'avait donné le moindre signe d'étonnement; mais l'un d'eux, nous faisant voir à son tour une perruche qui venait de se poser sur les branches d'un cocotier, plaça une flèche sur la corde de son arc et poussa un cri qui fit partir l'oiseau; la flèche à l'instant même siffla, et la perruche

tomba de branche en branche sur le sol. Aussitôt, sans nous donner le temps de la réflexion, et nous faisant comprendre que pendant que nous chargions nos fusils il pouvait, lui, atteindre trente victimes, il nous désigna, à plus de cinquante pas, un petit arbre à peine plus gros que le bras, et, presque sans viser, il y envoya une flèche qui pénétra si profondément que nous ne pûmes l'en arracher qu'en y laissant l'os dentelé dont elle était armée.

» J'avais des boules de bilboquets, des anneaux, des boîtes, des gobelets; j'essayai donc, pour distraire leur attention, de faire quelques tours d'escamotage; dès lors je les vis se rapprocher, sourire, m'entourer et me presser de continuer mes exercices. Heureux de cette découverte, je me plus à exercer leur surprise, persuadé qu'ils oublieraient leur férocité. En effet, après un quart d'heure d'amusement, nous nous dirigeâmes vers le village, où la plupart d'entre eux nous suivirent assez gaiement.

» Avant de gravir la colline où il est situé, nous nous arrêtâmes sous un grand arbre pour y considérer de magnifiques armes qui y étaient suspendues : je les dessinai; plus complaisant que je ne l'aurais imaginé, l'un d'eux s'en revêtit et prit une attitude guerrière en m'invitant à profiter de son obligeance, tandis qu'un autre se couvrit aussi d'une cuirasse. Tous deux alors nous donnèrent le spectacle d'un combat. Les voilà se menaçant du regard et de la voix, se courbant, se redressant, bondissant comme des panthères affamées, se cachant derrière un tronc d'arbre, se montrant plus terribles, plus acharnés;

puis, faisant tourner leurs glaives, se couvrant de leurs boucliers de buffle, ils s'attaquaient de près avec des hurlements frénétiques, vomissant une écume blanche au milieu des plus énergiques imprécations, et ne s'arrêtant que lorsque l'un des athlètes avait mordu la poussière. Cette scène terrible dura plus d'un quart d'heure, pendant lequel nous respirâmes à peine. Dans la chaleur de l'action, l'un des deux avait reçu à la cuisse une assez forte entaille; le sang s'en échappait avec abondance, et l'intrépide Ombaïen n'avait pas l'air de s'en apercevoir. »

(Voyage de M. de Freycinet.)

ILE CÉLÈBES

L'île Célèbes est séparée, à l'ouest de Bornéo, par le détroit de Macassar, et à l'est des Moluques, par un canal qui prend le nom de ces dernières îles. Célèbes présente une configuration des plus irrégulières : profondément découpée par de vastes baies, elle semble composée de plusieurs presqu'îles réunies par des isthmes étroits. Grace à ces golfes nombreux, elle jouit, bien que placée sous l'équateur, d'un climat tempéré par la fraîcheur des brises et l'abondance des pluies. Les côtes, élevées et verdoyantes, offrent de délicieux paysages; de nombreuses rivières, se précipitant des sommets des rochers, viennent tomber avec fracas au milieu de groupes d'arbres les plus pittoresques.

Le fameux *oupas*, dont l'existence à Java est entourée de tant de fables, croit à Célèbes, et les Ma-

cassars trempent leurs poignards dans le poison terrible qui en découle. A côté de cet arbre de mort, la nature a placé les girofliers et les muscadiers que les Hollandais font arracher, et une foule d'autres arbres précieux. En général, les trois règnes présentent de nombreuses richesses au naturaliste, au commerçant et à l'agriculteur.

L'île est divisée en deux grandes parties : l'une gouvernée immédiatement par la compagnie des Indes-Hollandaises, et l'autre régie par des princes indigènes soumis à la compagnie. La première, sous le nom de gouvernement de Macassar, renferme les districts de Macassar, de Bouthoin, de Muros, de Mudado, de Govontalo. Elle a maintenant pour chef-lieu Gouk, dans le voisinage de Macassar.

Parmi les états gouvernés par des princes du pays, on remarque celui de Boni qui peut armer 40,000 hommes, et dont la capitale est Buyoa, ville de 8,000 âmes; celui de Zouhou, l'un des plus anciens et des plus puissants, et quelques autres.

La résidence de Munado est assise sur le bord de la mer, entre deux montagnes assez éloignées. Celle de droite forme une chaîne qui vient se terminer à la mer; celle de gauche est le pic volcanique de Klobut. Les maisons s'étendent à droite et à gauche du fort hollandais; elles présentent un genre d'architecture propre à Célèbes, et sans doute aussi aux autres grandes îles de l'archipel indien. Généralement grandes, elles s'élèvent sur de solides piliers de bois équarri; elles sont en planches, et souvent ornées de sculptures; celles des chefs sont de

véritables édifices. Les Hollandais ont adopté ce mode de construction.

Munado compte une population de 4,000 habitants environ, tant Européens que Malais de Célèbes et des îles voisines.

« Mais, pour voir les véritables habitants de cette grande île, ou les *Alfours* proprement dits, il faut, dit le docteur Quoy, pénétrer dans l'intérieur et gravir les montagnes qu'ils habitent. Là on est tout surpris de voir une race d'hommes si différente de la malaise; elle est remarquable par une teinte plus blanche de la peau et par la coupe arrondie du visage. Les yeux ovales et bien fendus n'ont rien de ceux des Chinois, comme on le remarque souvent chez les Malais. Les cheveux sont noirs, lisses et longs, surtout chez les femmes. Les hommes ont peu et souvent point de barbe; la blancheur de leur peau est d'autant plus marquée qu'ils habitent un lieu plus élevé. Les Alfours sont petits, mais bien faits et alertes. Les femmes sont vêtues; les hommes, presque nus, ne portent qu'une pièce d'étoffe qui leur couvre à peine le milieu du corps. Parmi les chefs, les uns ont adopté le costume européen, qui leur sied mal; les autres ont pris les vêtements musulmans, qui leur vont bien mieux. Il est à remarquer que cette population semble ne pas connaître le mahométisme, bien que professé par les Malais dont elle est entourée de toutes parts. On ne lui connaît pas, du reste, de culte extérieur, et ses croyances semblent être toutes spirituelles. Les Alfours de Célèbes ont les mœurs douces, et sont fort éloignés de la sévérité qu'on re-

proche à ceux des Moluques et de la Nouvelle-Guinée. »

Il existe à huit lieues de Munado, et près de la ville de Tondano, un lac situé à une hauteur de 650 mètres au dessus du niveau de l'Océan. Le lac a onze milles de longueur, mais une largeur beaucoup moins grande; il est dominé par une montagne. Il y a lieu de croire que c'est un ancien cratère.

(Dumont d'Urville.)

ILES MOLUQUES

La ville d'*Amboine*, chef-lieu des possessions hollandaises dans les Moluques, est située dans l'île du même nom, au sud de Céram, la plus grande de l'archipel après Guilolo. Elle contient dix mille habitants environ. Les rues, larges et régulières, les canaux, les ponts donnent à cette ville le caractère des cités hollandaises. C'est, après Batavia, la place la plus importante que possède la Hollande dans cette partie du monde. Les bazars, l'hôtel de ville, l'hôpital et les deux églises en sont les principaux édifices. Elle renferme une colonie chinoise, au commerce de laquelle préside un mandarin qui prend le titre de capitaine.

Les indigènes de race malaise ont presque tous adopté le costume européen, ou tout au moins la partie inférieure de ce costume. Les femmes se chargent d'un grand nombre de bracelets d'or, de formes excessivement variées; à la couleur près, elles rappellent les anciennes Grecques, pour les charmes de leur personne, l'élégance de leurs manières et l'éclat de leurs vêtements flottants. Cependant le rigorisme des ministres calvinistes a

fait disparaître un grand nombre d'usages nationaux. L'île d'Amboine est célèbre par ses immenses plantations de girofliers.

(Dumont d'Urville.)

ARCHIPEL DES PHILIPPINES

Cavite, à trois lieues dans le sud-ouest de Manille, était autrefois un lieu assez considérable; mais aux Philippines, comme en Europe, les grandes villes pompent en quelque sorte les petites, et il n'y reste plus aujourd'hui que le commandant de l'arsenal, un contador, deux lieutenants de port, le commandant de la place, cent cinquante hommes de garnison et les officiers attachés à cette troupe.

La ville de *Manille*, y compris ses faubourgs, est très-considérable : on évalue sa population à trente-huit mille âmes, parmi lesquelles on compte à peine mille ou douze cents Espagnols; les autres sont Métis, Indiens ou Chinois, cultivant tous les arts, et s'exerçant à tous les genres d'industries. Les familles espagnoles les moins riches ont une ou plusieurs voitures; deux très-beaux chevaux coûtent trente piastres; leur nourriture et les gages d'un cocher six cents piastres par mois : ainsi il n'est aucun pays où la dépense d'un carrosse soit moins considérable et en même temps plus nécessaire. Les environs de Manille sont ravissants; une très-belle rivière y serpente et se divise en différents canaux, dont les deux principaux conduisent à cette fameuse lagune ou lac de *Bay*, qui est à sept lieues dans l'intérieur, bordé de plus

de cent villages indiens, situés au milieu du territoire le plus fertile.

Manille, bâtie sur la baie de son nom, qui a plus de vingt-cinq lieues de tour, est à l'embouchure d'une rivière navigable jusqu'au lac d'où elle tire sa source. C'est peut-être la ville de l'univers la plus heureusement située. Tous les comestibles s'y trouvent dans la plus grande abondance et au meilleur marché; mais les habillements, les quincailleries d'Europe, les meubles, s'y vendent à un prix excessif. Le défaut d'émulation, les prohibitions, les gênes de toute espèce mises sur le commerce, y rendent les productions et les marchandises de l'Inde et de la Chine au moins aussi chères qu'en Europe, quoiqu'en cette colonie différents impôts rapportent un fisc de près de huit cent mille livres, qui y sont envoyés du Mexique. Les immenses possessions des Espagnols en Amérique n'ont pas permis au gouvernement de s'occuper essentiellement des Philippines; elles sont encore comme ces terres de grands seigneurs, qui restent en friche et feraient cependant la fortune de plusieurs familles.

Je ne craindrai pas d'avancer qu'une très-grande nation qui n'aurait pour colonie que les îles Philippines, et qui y établirait le meilleur gouvernement qu'elles puissent comporter, pourrait voir sans envie tous les établissements européens de l'Afrique et de l'Amérique.

Trois millions d'habitants peuplent ces différentes îles, et celle de *Luçon* en contient à peu près le tiers. Ces peuples ne m'ont paru en rien inférieurs à ceux d'Europe; ils cultivent la terre avec intelligence, sont char-

pentiers, menuisiers, forgerons, orfèvres, tisserands, maçons, etc. J'ai parcouru les villages; je les ai trouvés bons, hospitaliers, affables; et quoique les Espagnols en parlent avec mépris et les traitent de même, j'ai reconnu que les vices qu'ils mettent sur le compte des Indiens doivent être imputés au gouvernement qu'ils ont établi parmi eux. On sait que l'avidité de l'or et l'esprit de conquête, dont les Espagnols et les Portugais étaient animés il y a deux siècles, faisaient parcourir à des aventuriers de ces deux nations les différentes mers et les îles des deux hémisphères, dans la seule vue de rencontrer ce riche métal.

Quelques rivières aurifères et le voisinage des épiceries déterminèrent sans doute les premiers établissements des Philippines; mais le produit ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues.

Un fléau terrible s'élève depuis quelques années et menace de détruire un reste de bonheur; c'est l'impôt sur le tabac. Ce peuple a une passion si immodérée pour la fumée de ce narcotique, qu'il n'est pas d'instant dans la journée où un homme, où une femme, n'ait un cigarre à la bouche; les enfants à peine sortis du berceau contractent cette habitude. Le tabac de l'île de Luçon est le meilleur de l'Asie; chacun en cultivait autour de sa maison pour sa consommation; et le petit nombre de bâtiments étrangers qui avaient la permission d'aborder à Manille, en transportaient dans toutes les parties de l'Inde.

La terre ne s'y refuse à aucune des productions les plus précieuses; neuf cent mille individus des deux sexes

dans l'île de Luçon peuvent être encouragés à la cultiver ; ce climat permet de faire dix récoltes de soie par an, tandis que celui de la Chine laisse à peine l'espérance de deux.

Le coton, l'indigo, les cannes à sucre, le café, naissent sans culture sous les pas de l'habitant qui les dédaigne.

(La Pérouse.)

CHAPITRE II

MÉLANÉSIE.

La NOUVELLE-GUINÉE : *Doreï*, les *Papous*, leurs mœurs ; les *Harfours*, leurs instruments de musique. — La NOUVELLE-HOLLANDE : rareté de ses habitants, leur portrait, bizarres ornements de leur corps; habitations, instruments de pêche, nourriture; manière d'allumer du feu ; température et climat ; aspect de la nature ; les marsupiaux. — Expédition du *Géographe* et du *Nouvelliste* en 1800 : habitants de la côte occidentale ; productions de la mer. — Colonies anglaises de la *Nouvelle-Galles* et de *Diémen*, état florissant de *Sydney*, habile administration du colonel *Macquarie*; stations pénales des Anglais ; histoire de *Bénilong* et de *Doniel* ; portrait des indigènes, leurs mœurs brutales; aventures d'une jeune sauvage.

NOUVELLE-GUINÉE.

Cependant tout était disposé pour le départ; l'*Astrolabe* leva l'ancre le 6 septembre, dès cinq heures et demi du matin. Avant de nous éloigner tout à fait de *Doreï*, nous allons présenter au lecteur le résumé des observations que M. d'Urville a rassemblées sur les habitants et

les productions de cette partie de la Nouvelle-Guinée. Nous laissons parler l'auteur :

« Bien que *Saavedra*, *Gaëtan*, *Schouten*, *Tasman* et *Danpier* eussent tour à tour exploré quelques-unes des parties de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, les relations de leurs voyages n'avaient laissé que de très-vagues notions sur les habitants de cette grande terre. L'anglais Forrest, qui visita le hâvre Doreï en 1775, fut le premier qui donna des renseignements exacts et détaillés sur les mœurs des Papous et sur les productions du pays. Après lui, M. Duperrey visita le même point en août 1824, et passa quinze jours à ce mouillage ; mais la relation de ce navigateur n'a point encore été publiée, et l'on ignore par conséquent les observations qu'il a recueillies sur ces insulaires.

» Les habitants de Doreï semble provenir d'origines très-mélangées, et le caractère de leur physionomie varie à l'infini. Toutefois, j'ai cru découvrir que toutes ces variétés devaient se rapporter à trois nuances principales : l'une, que je nommerai *Papous*, du nom qu'elle porte habituellement dans le pays, se compose de *Métis*, tenant plus ou moins à la race malaise ou polynésienne ; enfin une troisième que je désignerai par le nom de *Harfour*, qu'elle a reçu depuis longtemps dans les diverses îles Moluques.

» Les *Papous* forment la masse du peuple. Parmi eux, je n'ai presque point vu d'individus qui affectassent une autorité positive sur les autres. Ils ne connaissent ordinairement que très-peu de mots malais ; ils parlent le *papoua*, qui en diffère essentiellement, et ils portent ra-

rement les étoffes indiennes ou chinoises, dont sont presque toujours vêtus les métis un peu aisés.

» Les véritables indigènes sont les plus misérables. La plupart semblent réduits à un état de servitude ou au moins de domesticité. Il est probable qu'ils sont les descendants d'une race conquise.

» Tous les habitants de Doreï reconnaissent la souveraineté du sultan de Midor (l'une des Moluques); et, malgré la distance, chaque année, un navire va porter à ce souverain les hommages et les tributs de ses sujets de Doreï. Ces tributs consistent en esclaves des deux sexes, écailles de tortues, oiseaux de paradis, cire, etc.

» Ces peuples fabriquent des nattes en forme de bananier, qu'ils teignent des plus brillantes couleurs et qu'ils ornent de franges artistement découpées. Leurs femmes travaillent une poterie fort grossière qui suffit à leurs besoins bornés.

» Les armes habituelles sont l'arc et les flèches, dont ils se servent avec dextérité, la lance et un bouclier long et étroit; en outre, chacun d'eux possède un couperet d'un acier fortement trempé, nommé *parang* en langue malaise, et qui leur sert tout à la fois d'arme et d'instrument tranchant pour tous les besoins de la vie. Aussi ces sauvages ne faisaient-ils que très-peu de cas de nos couteaux et de nos meilleures haches.

» Leur nourriture consiste principalement en chair de tortue, pain de sagou, poissons, coquillages, et dans les fruits et racines que leur sol produit avec profusion. Ils ont tous adopté l'usage de mâcher le bétel mélangé avec l'arec et la chaux. Le kava leur est inconnu, et on ne

leur connaît aucune liqueur enivrante, bien qu'ils aient un penchant pour les boissons spiritueuses.

» Les Papous proprement dits pratiquent le tatouage ponctué par dessin, mais toujours avec réserve et borné ordinairement à certaines figures isolées ou à des lignes éparses sur diverses parties du corps. Les Harfours se tatouent par incisions profondes. L'ornement favori de tous consiste en bracelets de coquillage ou d'écaille de tortue, bien polis, dont l'usage a pénétré au loin vers l'Orient ; ils ont aussi des bagues, des pendants d'oreilles de la même matière. Le comble de la magnificence et le dernier degré du luxe, c'est de pouvoir se procurer des ornements en argent. Ils fabriquent en pailles peintes de pandanus et de bananier, une foule de petits coffrets carrés, ronds et ovales, fort bien travaillés, et d'une surprenante solidité, eu égard à la fragilité de la matière dont ils sont composés ; mais il est évident que ce genre d'industrie leur a été apporté par les Malais.

» Parmi les *Harfours*, quelques-uns ont la cloison du nez percée et traversée par un petit cylindre en bois, en os ou en coquillage.

» Leurs instruments de musique sont le tamtam, recouvert à une extrémité par une peau de lézard, une guimbarde grossière, faite avec une lame de bambou, le syrinx ou flûte de Pan, et la coquille percée du *murex tritonis*, qui se trouvent dans toute la Polynésie.

» Leurs embarcations affectent toutes les formes, depuis les radeaux les plus grossiers et les pirogues les plus simples jusqu'aux légers et élégants *corocores* des Malais.

» Ce peuple n'élève qu'un petit nombre de cochons et

de volailles; pourtant les forêts nourrissent beaucoup de ces premiers animaux à l'état sauvage. »

L'ignorance presque complète où l'on était, jusqu'à M. d'Urville, de l'état des populations de la Nouvelle-Guinée, l'exactitude et l'intérêt des détails que contient sa relation, nous ont engagé à la présenter textuellement, espérant que le lecteur nous en saura gré.

NOUVELLE-HOLLANDE.

« Le nombre des habitants de la Nouvelle-Hollande, dit le capitaine Cook, paraît être très-petit en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu trente ensemble qu'une seule fois ; ce fut à la baie de Botanie, quand les hommes, les femmes et les enfants s'attroupèrent sur un rocher pour regarder le vaisseau qui passait. Lorsqu'ils formèrent le projet de nous attaquer, ils ne purent pas rassembler plus de quatorze ou quinze combattants, et jamais nous ne découvrîmes assez de hangars ou de maisons réunies en villages pour en former des troupes plus grandes. Il est vrai que nous n'avons parcouru que la côte de la mer sur le côté oriental, et qu'entre cette côte et la côte occidentale, il y a une immense étendue de pays entièrement inconnue; mais on a les plus fortes raisons de croire que cet espace considérable est entièrement désert, ou au moins que la population y est plus faible que dans les cantons que nous avons examinés.

Il est impossible que l'intérieur du pays donne dans toutes les saisons de la subsistance à ses habitants, à moins qu'il ne soit cultivé; et on ne pourrait supposer que les insulaires de la côte ignorassent entièrement l'art

de la culture, si elle était pratiquée plus avant dans les terres. Il n'est pas non plus vraisemblable que s'ils connaissent cet art, on n'en trouvât aucune trace parmi eux. Il est sûr que nous n'avons pas vu dans le pays un pied de terrain qui fût cultivé ; d'où l'on peut conclure uue cette partie de la contrée n'est habitée que dans les endroits où la mer fournit des aliments aux hommes.

La seule tribu avec laquelle nous ayons eu quelque commerce habitait le canton où le vaisseau fut radoubé; elle était composée de vingt et une personnes, douze hommes, sept femmes, un petit garçon et une fille. Nous n'avons jamais vu les femmes que de loin, car lorsque les hommes venaient sur la rivière, ils les laissaient toujours derrière.

Les hommes ici, et dans les autres districts, sont d'une taille moyenne et en général bien faits, sveltes, d'une vigueur, d'une activité et d'une agilité remarquables. Leur visage n'est pas sans expression, et ils ont la voix extrêmement douce et efféminée.

Leur peau était tellement couverte de boue et d'ordure, qu'il était très-difficile d'en connaître la véritable couleur. Ces ordures les font paraître presque aussi noirs que des nègres, et, suivant que nous pouvons en juger, leur peau est couleur de suie, ou de ce qu'on appelle communément couleur de chocolat. Leurs traits sont bien loin d'être désagréables, et ils n'ont ni le nez plat ni les lèvres grosses; leurs dents sont blanches et égales; leurs cheveux naturellement longs et noirs; ils les portent néanmoins courts, presque toujours lisses, mais quelquefois bouclés légèrement; nous n'en avons point

aperçu qui ne fussent fort mêlés et sales, quoiqu'ils n'y mettent ni huile ni graisse, et à notre grande surprise ils étaient exempts de vermine. Leur barbe, touffue, épaisse, et qu'ils ne laissent cependant pas croître beaucoup, est de la même couleur. Nous rencontrâmes un jour un homme qui avait la barbe plus grande que ses compatriotes; nous observâmes le lendemain qu'il la portait un peu plus courte, et en l'examinant nous reconnûmes que l'extrémité des poils avait été brûlée.

Ce fait, joint à ce que nous n'avons jamais découvert parmi eux aucun instrument à coupe, nous fit conclure qu'ils tiennent leurs cheveux et leur barbe courts en les brûlant.

Leur principale parure consiste dans l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui sépare les deux narines l'une de l'autre. Toute la sagacité humaine ne peut pas expliquer par quel renversement de goût ils ont pensé que c'était un ornement, et ce qui a pu les porter à souffrir la douleur et les incommodités qu'entraîne nécessairement cet usage, en supposant qu'ils ne l'aient pas adopté de quelque autre nation. Cet os est aussi gros que le doigt, et comme il a cinq ou six pouces de long, il croise entièrement le visage, et bouche si bien les narines qu'ils sont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour respirer: aussi nasillent-ils tellement lorsqu'ils veulent parler, qu'ils se font à peine entendre les uns des autres. Nos matelots riaient et plaisantaient beaucoup de cet ornement, et véritablement il formait un coup d'œil si bizarre, qu'avant d'y être accoutumés il nous fut très-difficile de ne pas en rire.

Outre ce bijou, ils ont des colliers faits de coquillages, taillés et attachés ensemble très-proprement, des bracelets de petites cordes, qui forment deux ou trois tours sur la partie supérieure du bras, et autour des reins un cordon de cheveux tressés. Quelques-uns d'eux portaient en outre des espèces de hausse-cols, faits de coquillages, suspendus le long du cou et traversant la poitrine. Quoique ces peuples n'aient pas d'habilement, leurs corps, outre l'ordure et la boue, ont encore un autre enduit, car ils le peignent de blanc et de rouge. Ils mettent ordinairement le rouge en larges taches sur les épaules et sur la poitrine, et le blanc en raies, quelques-unes étroites et d'autres larges; les étroites sont placées sur les bras, les cuisses et les jambes, et les larges sur le reste du corps; ce dessein ne manque pas absolument de goût. Ils appliquent aussi de petites taches de blanc sur le visage et en forment un cercle autour de chaque œil. Le rouge semblait être de l'ocre; mais nous n'avons pas pu découvrir de quoi été composé leur blanc; il était en petits grains fermes, savonneux au toucher, et presque aussi pesant que du blanc de plomb; c'était peut-être une espèce de stéatite; mais à notre grand regret il nous fut impossible de nous en procurer un morceau pour l'examiner. Ils ont les oreilles percées, mais nous n'y vîmes point de pendants. Ils attachaient un si grand prix à tous leurs ornements, qu'ils ne voulurent nous en céder aucun, malgré tout ce que nous leur en offrîmes; ce qui était d'autant plus extraordinaire, que nos verroteries et nos rubans pouvaient également leur servir de parure et avaient une forme plus régulière et plus

apparente. Ils n'ont point d'idée de trafic ni de commerce, et il nous a été impossible de leur en inspirer aucune. Ils recevaient ce que nous leur donnions; mais ils n'ont jamais paru entendre nos signes quand nous leur demandions quelque chose en retour. La même indifférence qui les empêchait d'acheter ce que nous avions, les empêchait aussi de nous voler. S'ils avaient désiré davantage, ils auraient été moins honnêtes; car lorsque nous refusâmes de leur céder une tortue, ils devinrent furieux et entreprirent de s'en emparer par force. Ce fut le seul objet auquel ils mirent de la valeur; le reste de nos meubles, effets ou marchandises, n'en avait point pour eux. J'ai déjà observé plus haut que nous avions trouvé les présents que nous leur avions faits, abandonnés négligemment dans les bois, comme les joujoux des enfants, qui ne leur plaisent que pendant qu'ils sont nouveaux. Nous n'avons aperçu sur leurs corps aucune trace de maladies ou de plaies, mais seulement de grandes cicatrices à lignes irrégulières, qui semblaient être les suites des blessures qu'ils s'étaient faites eux-mêmes avec un instrument obtus. Nous comprîmes, par leurs signes, que c'étaient des monuments de la douleur qu'ils avaient ressentie à la mort de quelques-uns de leurs parents ou amis.

Ils ne paraissent pas avoir d'habitations fixes; car dans tout le pays, nous n'avons rien vu qui ressemblât à une ville ou à un village. Leurs maisons, si toutefois on peut leur donner ce nom, semblent être faites avec moins d'art et d'industrie qu'aucune de celles que nous avons vues, si l'on en excepte les misérables trous de la Terre-

de-Feu ; et même elles leur sont inférieures à certains égards. Celles de la baie sont les meilleures ; elles n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme s'y tienne debout, mais elles ne sont pas assez larges pour qu'il puisse s'y étendre de toute sa longueur dans aucun sens. Elles sont construites en forme de four, avec des baguettes flexibles, à peu près aussi grosses que le pouce ; ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans la terre, et les recouvrent ensuite avec des feuilles de palmier et de grands morceaux d'écorce. La porte consiste en une grande ouverture pratiquée au bout opposé à celui où l'on fait du feu, ainsi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils se couchent sous ces hangars en se repliant le corps en rond, de manière que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre. Dans cette position forcée une des huttes contient trois ou quatre personnes. En avançant au nord le climat devient plus chaud, et nous trouvâmes que les cabanes étaient encore plus minces. Elles sont faites comme les autres avec des branches d'arbre et couvertes d'écorces; mais aucune n'a plus de quatre pieds de profondeur, et un des côtés est entièrement ouvert.

Le côté fermé est toujours opposé à la direction du vent qui souffle communément; et vis-à-vis, du côté ouvert, ils font leur feu, sans doute pour se défendre des mousquites plutôt que du froid. Il est probable qu'ils ne passent sous ces trous que la tête et la moitié de leur corps, et qu'ils étendent leurs pieds vers le feu. Une horde errante construit au besoin ces huttes dans les endroits qui lui fournissent de la subsistance pour un temps, et elle les abandonne lorsqu'elle quitte ce canton,

qui ne peut plus lui donner d'aliments. Dans les lieux où ils ne passent qu'une nuit ou deux, ils se couchent sans autre abri que les buissons et l'herbe, qui a près de deux pieds de hauteur. Nous remarquâmes cependant que, quoique les huttes à coucher fussent toujours tournées, dans la Nouvelle-Hollande, du côté opposé au vent dominant, celles des îles étaient en face du vent; ce qui semble prouver qu'il y règne une saison douce pendant laquelle la mer est calme, et que le même temps qui leur permet de visiter les îles adoucit l'air froid pendant la nuit.

Le seul meuble que nous ayons aperçu dans ces cabanes est une espèce de vase oblong qu'ils font tout simplement d'écorce, en liant les deux extrémités de l'écorce avec une baguette d'osier qui, n'étant pas coupée, sert d'anse. Nous imaginâmes que ces vases étaient des baquets dans lesquels ils vont puiser de l'eau à la source, qu'on peut supposer être quelquefois à une distance considérable. Ils ont cependant un sac à mailles d'une médiocre grandeur; pour le travailler, ils suivent à peu près la même méthode qu'emploient nos pêcheurs en faisant du filet. L'homme porte ce sac attaché sur son dos avec un petit cordon qui passe sur sa tête; en général il renferme un morceau de résine ou autre matière dont ils se peignent; quelques hameçons et des lignes, une ou deux des coquilles dont ils forment leurs hameçons, quelques pointes de dards et leurs ornements ordinaires; en cela consistent tous les trésors de l'homme le plus riche qui soit parmi eux.

Leurs hameçons sont faits avec beaucoup d'art, et il y

en a quelques-uns d'une petitesse extrême. Pour harponner la tortue, ils ont un petit bâton bien pointu et barbelé, et d'un pied de long, qu'ils font entrer par le côté opposé à la pointe, dans une entaille faite au bout d'un bâton léger, à peu près de la grosseur du poignet et qui a sept ou huit pieds de longueur; ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde, et lient l'autre bout du bâton pointu. En frappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille; mais lorsqu'il est entré dans le corps de l'animal, et qu'il y est retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton qui, en flottant sur l'eau, sert de trace pour retrouver la victime; il leur sert aussi à la retirer, jusqu'à ce qu'ils puissent la prendre dans leurs pirogues et la conduire à terre. Nous avions trouvé un de ces bâtons pointus dans le corps d'une tortue dont les blessures s'étaient guéries. Leurs lignes sont de différentes épaisseurs, depuis la grosseur d'une corde d'un demi-pouce jusqu'à celle d'un crin; elles sont composées d'une substance végétale; mais nous n'avons pas eu occasion d'apprendre quelle est en particulier celle qu'ils emploient à cet usage.

Les habitants de la Nouvelle-Hollande se nourrissent principalement de poisson; mais ils viennent quelquefois à bout de tuer des kangurous et même des oiseaux de différentes espèces, quoiqu'ils soient si sauvages qu'il nous était très-difficile d'en approcher à une portée de fusil. L'igname est le seul végétal qu'on puisse regarder comme un de leurs aliments; il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs fruits; nous en avons

aperçu des restes autour des endroits où ils avaient allumé leurs feux.

Ils ne paraissent pas manger crüe aucune nourriture animale; mais comme ils n'ont point de vase pour la faire bouillir dans l'eau, ils la grillent sur les charbons, ou la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes, de la même manière que les insulaires de la mer du Sud.

Comme ils n'ont point de filet, ils n'attrappent le poisson qu'en le harponnant, ou avec une ligne ou un hameçon; il faut en excepter seulement ceux qu'ils prennent dans le creux des rochers et des bancs de sable, qui sont secs à la marée basse.

Nous n'avons pas eu occasion de connaître leur manière de chasser; mais, d'après les entailles qu'ils avaient faites partout sur les grands arbres pour y grimper, nous conjecturâmes qu'ils prenaient leur poste au sommet, et que de là ils guettaient les animaux qui passaient par hasard près d'eux, pour les atteindre avec leur lances; il est possible aussi que dans cette situation ils attrapent les oiseaux qui vont s'y jucher.

Les habitants de la Nouvelle-Hollande produisent du feu avec beaucoup de facilité, et ils le répandent d'une manière surprenante. Afin de l'allumer, ils prennent deux morceaux de bois sec; l'un est un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long, et l'autre morceau est plat. Ils rendent obtuse la pointe du petit bâtonet, et, en le pressant sur l'autre, ils le tournent promptement dans leurs deux mains, comme nous tournons un moussoir de chocolat; ils élèvent souvent la main en haut en roulant le long du bâton, ensuite ils la redescendent en bas pour

augmenter la pression autant qu'il est possible. Par ce moyen ils font du feu en moins de deux minutes, et la plus petite étincelle leur suffit pour le propager avec beaucoup de promptitude et de dextérité. Nous avons vu souvent un Indien courir le long de la côte, et ne portant rien en apparence dans la main, s'arrêter pour un instant à cinquante ou cent verges de distance et laisser du feu derrière lui. »

(Voyage de Cook.)

Dès l'année 1605, des navigateurs hollandais avaient reconnu une assez grande étendue de côtes d'un vaste continent austral auquel ils avaient donné le nom de Nouvelle-Hollande. L'année suivante, l'Espagnol Torrès passa le détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée, et lui donna son nom. Plus tard, d'autres Hollandais, parmi lesquels on cite le célèbre Tasman, explorèrent avec soin les parties australes et occidentales de la même contrée. L'Anglais Dampier, en 1769, reconnut une partie de la côte nord-ouest de ce continent; et si Bougainville eût prolongé de vingt-quatre heures sa course à l'ouest, il en eût aperçu le premier la côte orientale. Cook eut la gloire de la découvrir et de la tracer en entier. Ce fut surtout après les travaux de ce hardi navigateur que cette nouvelle terre excita l'attention de l'Europe; mais quoique la circonférence en fût à peu près connue, on n'avait encore sur sa géographie que des idées générales et par conséquent bien vagues. De nouvelles explorations furent ordonnés par les gouvernements anglais et français. Vancouver, d'Entrecasteaux, le chirurgien Bass, le capitaine Grant, étudièrent

avec soin une grande partie des côtes occidentale et méridionale. Vers l'an 1788, la côte orientale, en recevant le nom de Nouvelle-Galles du Sud, vit s'élever d'abord à Botany-Bay, puis bientôt après au port Jackson, les premiers établissements d'une colonie dont nous aurons à signaler les prodigieux accroissements.

Depuis cette époque, les travaux des savants anglais ne cessèrent d'attirer sur la Nouvelle-Hollande l'intérêt et les méditations de tous les amis de la science. Peu de contrées, en effet, offrent plus d'aliment à la curiosité : comparée aux autres parties du monde, elle semble une terre de contrastes ; les saisons y sont inverses ; le baromètre descend par le beau temps et remonte à l'approche des orages ; le vent du nord y est chaud, celui du sud est froid ; les fleuves, au lieu de se jeter dans la mer, prennent une direction contraire et vont se perdre dans les marais. La flore du pays porte un caractère spécial ; les forêts ont un aspect triste, brumeux, qui fatigue la vue ; le feuillage, sec, rude, grêle, est d'un vert glauque, monotone ; les rameaux sont à demi dépouillés de leur écorce, qui se détache en longues lanières flottant au gré des vents; d'énormes *encalyptus*, genre dont les nombreuses espèces appartiennent presque toutes au continent austral, élèvent leurs cimes à 60 mètres, tandis que leur circonférence en présente de 10 à 12. Des *casuarina*, des *banckzia*, des fougères gigantesques, une foule d'autres végétaux, présentent un aspect bizarre et inconnu. Mais la nature semble avoir refusé à cette contrée les plantes alimentaires ; quelques joncs, des racines d'arum ou de fougères, le palmier à sagou, sont à peu

près les seuls végétaux qui fournissent une rare nourriture à ses malheureux habitants.

Si la botanique donne à la Nouvelle-Hollande une physionomie pour ainsi dire spéciale, le règne animal lui imprime un caractère plus étrange encore ; la plupart des animaux appartiennent à la famille des *marsupiaux*, dont les femelles portent au ventre une poche dans laquelle leurs petits subissent une seconde gestation, et qui plus tard leur sert de refuge à l'approche du danger. Tous ces animaux à poche, malgré la singularité de leur conformation, sont cependant moins extraordinaires encore que deux autres auxquels on a donné le nom de *paradoxaux*, tant leur organisation s'éloigne de tout ce qu'on a observé jusqu'à présent; ce sont l'*ornithorynque* et l'*échidné*. Le premier, au corps couvert de poils, au bec de canard, aux pieds garnis d'ergots venimeux, porteur d'un cloaque comme les oiseaux, a des mamelles, et cependant les habitants du pays prétendent qu'il pond des œufs; « ce qui semble être, dit M. Lesson, une créature fantastique jetée sur le globe pour renverser, par sa présence, tous les systèmes d'histoire naturelle, puisqu'on peut soutenir, avec une égale raison, qu'il appartient aux quadrupèdes, aux oiseaux et aux reptiles.» L'*échidné*, non moins bizarre, couvert d'épines, comme le hérisson, porteur d'un cloaque comme l'*ornithorynque*, présente un museau grêle, allongé, terminé par une petite bouche édentée, dans laquelle se loge une longue langue rétractile.

La même bizarrerie se reproduit chez les oiseaux ; le casoar est couvert d'un poil grossier ; le cygne est noir ;

l'aigle est blanc ; le kakatoès, d'un blanc éclatant à la Chine et aux Moluques, est complètement noir à la Nouvelle-Hollande. On rencontre dans ce pays des oiseaux dont la langue est terminée par un pinceau qui leur sert à pomper le suc mielleux des plantes. Enfin, pour clore l'énumération des caprices de la nature dans cette contrée, il s'y trouve des poissons qui, laissés par le reflux de la grève, y sautent à l'aide de leurs nageoires comme des grenouilles.

Les merveilles signalées dans le continent austral, les observations précieuses qui y avaient été faites, ne permettaient point à la France de rester étrangère à ces glorieux travaux ; l'orgueil national et l'avancement des sciences réclamaient à l'envi une expédition australe ; l'Institut en fit la proposition au gouvernement. Malgré les soucis d'une nouvelle guerre, Bonaparte, alors premier consul, accueillit avec intérêt cette proposition du corps savant qui le comptait parmi ses membres, et au moment même où l'armée passait les Alpes pour aller vaincre à Marengo, il donna des ordres pour presser l'exécution de l'expédition projetée. Bientôt l'Institut soumit à son approbation une liste de vingt-trois personnes destinées aux recherches scientifiques. Parmi les savants et les artistes que désigna l'Institut, on remarqua : Lescheneault de la Tour, Péron, Depuch, Michaux, Bory de Saint-Vincent, Dumont, naturaliste, Lesueur, Petit, Milbert, peintre. Plusieurs des officiers composant l'état-major des deux bâtiments acquirent depuis une réputation justement méritée. Nous citerons MM. Hamelin, Freycinet, Bougainville, Millius Saint-

Cricq, Ransonnet, etc. Jamais cette portion du personnel d'un voyage de découvertes n'avait été aussi nombreuse, n'avait présenté autant d'éléments de succès.

Deux bâtiments, dans le port du Havre, furent préparés pour le voyage : *le Géographe*, corvette de 30 canons, et *le Naturaliste*, grosse et forte gabarre. Les officiers formant l'état-major des navires avaient été choisis avec le plus grand soin ; les aspirants avaient subi l'épreuve d'examens rigoureux. Une sollicitude tout aussi active avait présidé au choix des équipages, et l'on avait vu les grades les plus obscurs recherchés par des jeunes gens de naissance honorable, animés du désir d'apprendre en voyageant dans les pays lointains. *Le Naturaliste* avait en outre à son bord un Chinois de Canton, nommé A-Sam ; pris par un corsaire français avec le bâtiment anglais sur lequel il était embarqué, il était renvoyé dans sa patrie par ordre du premier consul.

L'administration n'avait rien négligé pour que les approvisionnements fussent abondants et de la première qualité. Des instructions sanitaires, prévoyant tous les cas, avaient été données par M. Keraudren, premier médecin de la marine. Une commission choisie au sein de l'Institut avait rédigé les instructions relatives aux recherches scientifiques ; de nombreux instruments exécutés par les premiers artistes, les meilleurs ouvrages de sciences et de voyages étaient placés à bord de chaque bâtiment : en un mot, rien n'était omis de ce qui pouvait assurer le succès d'une navigation qui semblait devoir offrir les résultats les plus solides et les plus brillants tout à la fois. Malheureusement l'officier auquel

fut confié le commandement de l'expédition, la compromit par son imprévoyance et par sa dureté, et ce ne fut qu'au zèle et au dévouement de quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient, qu'elle dut d'être couronnée de succès.

Le 19 octobre 1800, *le Géographe* et *le Naturaliste* mirent à la voile. Nous ne les accompagnerons pas dans leur traversée du Havre à l'île de France, où ils arrivèrent le 15 mars 1801, après une traversée de cent quarante-cinq jours, l'une des plus longues qu'on puisse faire pour un voyage de ce genre. L'obstination du commandant à ranger de trop près la côte d'Afrique fut, dit Péron, la principale cause de ce retard et eut sur toute la suite des opérations la plus funeste influence. Les résultats du séjour à l'île de France furent déplorables : quarante matelots d'élite désertèrent, et un grand nombre d'officiers, de naturalistes, d'artistes, dégoûtés par les mauvais traitements du commandant, restèrent dans la colonie. Enfin, après quarante jours de relâche, les bâtiments levèrent l'ancre et se dirigèrent vers la Nouvelle-Hollande. Dès le premier jour de cette longue et pénible navigation, le pain, le vin et la viande fraîche furent retranchés à l'état-major et aux équipages.

Si le capitaine Baudin eût suivi le plan littéral qui lui avait été tracé, il aurait rendu ce voyage l'un des plus rapides et des plus fructueux qui eussent été faits jusqu'à ce jour. La longueur de la traversée du Hâvre à l'île de France, le séjour trop prolongé dans cette dernière île, firent perdre une partie de la saison favorable aux travaux. Le commandant, craignant par conséquent de

ne point avoir le temps d'arriver à la terre de Diémen, remit au printemps suivant l'exploration de cette contrée, et se décida à commencer par la portion nord-ouest de la Nouvelle-Hollande. Ce changement aux instructions reçues eut les plus fâcheux résultats pour la suite de l'expédition.

« Le 27 mai, à la pointe du jour, dit Péron, auquel fut confiée la rédaction de la partie historique de ce voyage, et que nous citerons souvent, nous eûmes la première vue de la Nouvelle-Hollande; un filet noirâtre prolongé du nord au sud en dessinait l'humble profil. Les bâtiments prolongèrent pendant trois jours des terres basses, stériles, sablonneuses, et le 30 dans la matinée ils doublèrent un cap qui formait la pointe d'entrée sud d'une large baie, qui du nom de la corvette fut appelée baie du *Géographe*, tandis que le cap reçut le nom du *Naturaliste;* il gît par les 33° 28' latitude sud et par 112° 35' 9" longitude est. La baie appartenait à la terre de Leuwin. »

Un partie du mois de juin fut consacrée à l'exploration de cette portion de la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande. Pendant ce temps, les officiers et les savants de l'expédition descendirent plusieurs fois à terre et eurent à constater le manque complet d'eau douce; dans les localités où le sol semblait le plus humide, il ne laissait cependant suinter, quand on le creusait, qu'une eau saumâtre. Cette qualité du terrain semblait en éloigner les animaux; les insectes mêmes y étaient rares, à l'exception des fourmis dont les épaisses légions couvraient le revers des dunes.

Quelques rares habitants erraient sur la côte. Par la couleur de leur peau, par leurs cheveux, par les proportions et les formes de leurs corps, ils présentaient une ressemblance parfaite avec les autres peuplades du même continent, peuplades dont nous parlerons plus tard. Ils paraissaient établis non dans les profondeurs des forêts, mais bien près des rivières saumâtres qui sillonnent la côte, au voisinage des marais ou au bord de la mer; c'était là, en effet, que se trouvaient leurs cabanes. Ces chétives demeures, de la plus grossière construction, étaient en général formées de petites branches fichées en terre, rapprochées par leur sommet en forme de berceau et revêtues d'écorces; elles pouvaient avoir environ un mètre de hauteur sur deux de large; à l'entrée de ces huttes étaient creusés, à quelques pieds de profondeur, des puits saumâtres, dont les naturels tiraient l'eau à l'aide de tubes formés de la tige d'un céleri sauvage assez commun dans ces localités.

Le premier naturel qui s'offrit à la vue des navigateurs fut un vieillard, qui, malgré l'éclat bien tentant d'un collier de verre, montra la plus grande répugnance à se laisser approcher, et disparut bientôt avec une rapidité vraiment admirable. Cinq ou six de ses compagnons, s'étant avancés vers la chaloupe, que gardait un matelot, s'enfuirent à ses cris, avec la même promptitude.

Les deux premières rencontres que les membres de l'expédition eurent avec les indigènes avaient été pacifiques; une troisième faillit leur devenir funeste. MM. de Freycinet, Dupuch et trois autres officiers, s'étant éloignés de la côte, se trouvèrent au milieu d'une bande de

sauvages armés chacun de deux sagaies et d'un casse-tête ; ces hommes semblaient animés des sentiments les plus hostiles ; nos explorateurs comptaient, il est vrai, sur la supériorité des armes à feu, car ils n'avaient point encore appris à redouter les sagaies, armes si faibles en apparence et si redoutables en effet. Cependant le nombre des sauvages allait toujours augmentant ; ils devenaient de plus en plus menaçants, lorsque l'arrivée du capitaine Hamelin, suivi de l'équipage du canot, les força à la retraite et tira nos compatriotes d'une position fort inquiétante.

Après avoir reconnu l'île Rottnest, la corvette *le Géographe* porta au nord-quart-nord-ouest, pour éviter les Abrolhos, écueils devenus tristement célèbres par le naufrage de Pelsar ; et le 22 juin au matin, on aperçut la terre d'Endracht, qui, par sa stérilité, par les ravins qui la taillent presque à pic, par les récifs nombreux qui la rendent inabordable, justifie le nom de Côte-de-Fer que lui donna M. Boullanger, ingénieur hydrographe de l'expédition. La côte fut prolongée pendant plusieurs jours ; et le 26 au soir, la corvette se trouva à l'ouverture nord de la grande baie des Chiens-Marins (terre d'Endracht) ; elle s'y engagea le lendemain, laissant à droite les îles de Dorre et Bernier, ayant à sa gauche le continent, dont l'aspect n'était ni moins triste ni moins sauvage que celui qui avait été vu les jours précédents. « A cette stérilité du continent et des îles, dit Péron que nous laisserons parler, la mer semblait opposer avec complaisance les productions les plus variées et les plus nombreuses ; de toutes parts nous étions entourés de mollusques et de

zoophytes, dont le nombre prodigieux, les formes inconstantes et bizarres, les couleurs gracieuses, la souplesse de mouvements formaient le plus agréable spectacle; au milieu de ces légions innocentes et gracieuses se dessinaient de dangereux reptiles qui, glissant légèrement à la surface des flots, paraissaient acharnés à la poursuite d'un ban de petits *clupés* (poissons de la même famille que les harengs) qui fuyaient précipitamment vers la haute mer.

Ces serpents marins, mal observés jusqu'alors par les naturalistes, se distinguent des reptiles terrestres par leur queue aplatie en forme de rame et par leur corps comprimé comme celui d'une anguille. Ils offrent des couleurs variées et souvent très-brillantes, comme les serpents de terre. Les uns sont tout à fait innocents, les autres paraissent armés de crochets venimeux. Ils nagent et plongent avec la même facilité, mais souvent on les voit endormis et flottants à la surface des flots; leur sommeil est alors si profond qu'il semble être une sorte de stupeur semblable à celle que la digestion entraîne après elle chez les espèces terrestres de cette famille.

Tandis que l'intérêt général s'exerçait sur tant d'objets divers, nous aperçûmes tout à coup un grand nombre de baleines qui s'avançaient vers nous avec toute la rapidité dont ces animaux sont capables. La multitude de ces cétacés, leur forme gigantesque, leurs évolutions rapides, le jeu de leurs évents, étaient moins étonnants encore que de les voir s'élancer perpendiculairement au-dessus des vagues, se dresser sur l'extrémité de leur queue, déployer leurs vastes nageoires, retomber sur les

flots, les entr'ouvrir et s'abîmer ensuite au milieu de torrents d'écume.... Quelque redoutables que ces animaux puissent être par leur masse, par la force de leurs nageoires et de leur queue, ainsi que par la rapidité de leur natation, la nature cependant leur oppose des rivaux, et le terrible *espadon* se reproduit sur ces rivages pour leur livrer une guerre implacable et meurtrière.

L'homme ne paraît point exister sur ces côtes : l'on n'y trouve du moins aucun vestige de son séjour ou de son passage. Une seule espèce de mammifères habite ces bords inhospitaliers : c'est le *kanguroo à bandes*, le plus petit et le plus élégant des animaux de ce genre extraordinaire, qui appartient à la Nouvelle-Hollande, et qui se caractérise par la forme conique de son corps, par la longueur démesurée de ses membres postérieurs et de sa queue, par la poche dans laquelle les petits sont portés.

(Voyage de Baudin.)

COLONIES ANGLAISES

DE LA NOUVELLE-GALLES ET DE DIÉMEN.

Dès le premier abord, M. d'Urville et ceux de ses compagnons qui avaient fait partie de l'expédition commandée par M. Duperrey, virent avec admiration combien la ville de *Sidney* s'était accrue et embellie depuis trois ans seulement. Chaque jour, en effet, donne une nouvelle importance à ces établissements, auxquels est réservé, dans l'avenir, un sort semblable à celui des Etats-Unis de l'Amérique.

Bien que nous ayons visité Sidney avec les capitaines

Freycinet et Duperrey, nous ne sommes entrés dans aucun détail sur les accroissements de cette colonie, depuis le séjour qu'y fit le capitaine Baudin : c'est ici le lieu de remplir cette lacune.

Cependant la colonie de Diémen n'avait cessé de s'accroître; déjà même une sorte de rivalité s'élevait entre Hobart-Town et Sidney, et sans les brigandages continuels des Bush-Rangers, bandes de déportés fugitifs qui répandaient partout la dévastation et l'effroi, le développement des deux établissements n'aurait rien laissé à désirer. A la fin de décembre 1809, le successeur de Bligh, le colonel Macquarie, vint prendre possession du gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud. De tous les administrateurs, Macquarie était peut-être le plus propre à diriger un semblable établissement. Affable, populaire, sans passions, animé du désir de rendre heureux ceux qu'il était appelé à gouverner, il fit tous ses efforts pour réussir. A peine en fonctions, il s'occupa d'embellir la colonie. Sidney fut distribuée sur un plan plus régulier; cinq nouvelles villes furent fondées sur les bords de l'Hawkesbury et de George-River, sous les noms de Windsor, Richmond, Wilberforce, Pitt et Castlereagh.

A cette époque, la colonie comptait déjà plus de 15,000 habitants, dont 4,000 au plus étaient nourris en tout ou en partie aux frais du gouvernement. Les terres cultivées montaient à 21,000 acres (8,500 hectares), et celles employées en pâturage à 74,000 (30,000 hectares). La découverte, en 1813, d'un passage à travers les montagnes bleues, permit de reculer les limites de la colonie, et dès le commencement de 1815, une route de plus de

cent milles de longueur et praticable aux voitures coupait ces montagnes, regardées jusqu'alors comme une barrière insurmontable. Un poste militaire, établi dans la même année, sous le nom de Bathurst, sur les bords de la rivière Macquarie, au delà de ces montagnes, devint une ville en 1817. L'année suivante, l'affermissement du crédit public donna les moyens de fonder deux banques et une caisse d'épargne, qui rendirent d'immenses services au commerce et à l'industrie. A la même époque, l'usage des courses de chevaux s'établit à Sidney.

La colonie prit un accroissement si rapide sous la sage administration de Macquarie, qu'en 1817 la population dépassait 20,000 âmes; en 1828, 25,000; et trois ans après 37,000. En 1847 elle était de 45,000 et de 80,000 avec les villages environnant Sidney. Macquarie ne s'occupa pas seulement d'améliorations matérielles, il dirigea aussi son attention vers l'état moral de la population. Cette population se composait de deux éléments bien distincts: les fonctionnaires civils et militaires, et les colons libres, d'une part; de l'autre, les *convicts* émancipés ou sous le poids de leur peine. Les premiers formaient une aristocratie bien tranchée; ils entouraient les gouverneurs et exerçaient une grande influence sur leurs délibérations. A leurs yeux, les *émancipistes* (convicts émancipés, soit par pardon, soit par fin de leur peine) ne méritaient aucun égard; et, dans leur orgueil, ils ne supportaient pas de voir ces hommes mis sur la même ligne qu'eux. Les émancipistes restaient donc écrasés par l'opinion publique; ils devaient se tenir à l'écart de la société des personnes d'origine libre; aucune fonction

publique ne leur était confiée, et ils ne jouissaient d'autres droits que de celui de procéder devant les tribunaux.

Cet état de choses était tout à fait en oppostion avec les vues des fondateurs de la colonie, qui avaient voulu que le coupable repentant pût se réhabiliter et devenir de nouveau un membre utile à la société. Avec cette distinction de classes le but était manqué ; les convicts, se voyant toujours dégradés dans l'opinion, ne faisaient plus d'efforts pour secouer la honte dont ils étaient couverts. Il arrivait aussi de cette proscription, qu'un foyer éternel de haine et de discorde couvait dans la colonie, et pouvait devenir un incendie le jour où les émancipistes ou leurs descendants seraient assez forts pour se venger du mépris dont on les écrasait.

Sir Brisbane, à son grand contentement, quitta la colonie en 1825, et fut remplacé par le major général Darling, qui tenait les rênes de l'administration quand M. d'Urville arriva à Sidney avec *l'Astrolabe*. Le nouveau gouverneur jouissait de la réputation d'un homme juste mais d'une grande sévérité; en somme, il était peu aimé. La querelle des libres d'origine et des émancipistes durait toujours ; il semblait cependant que quelques esprits plus raisonnables sentissent le besoin d'un rapprochement. Déjà les premiers s'étaient divisés en *exclusionistes*, qui voulaient rigoureusement exclure les émancipistes de leur société, et en *confusionistes*, qui pensaient au contraire que toutes les classes devaient être confondues. A la terre de Diémen, un émancipiste avait été choisi pour directeur de la banque, de préférence aux émigrants libres les plus respectables, et cela par un corps de pro-

priétaires dont la majeure partie se composait d'émigrants libres.

Il est peu de pays où on donne plus de soins à l'instruction primaire qu'à la Nouvelle-Galles du Sud. Il n'est point un village qui n'ait son école. Dans les villes, il existe des colléges et des pensionnats pour les enfants des familles riches ; l'enseignement des arts d'agrément n'y est point négligé, et un certain maître de danse français, M. Girard, y a acquis une grande réputation. L'aisance généralement répandue dans toutes les classes a introduit dans le pays les habitudes, les goûts, les usages et les plaisirs des villes européennes ; les bals, les roûts, les soirées d'enfants, les spectacles, les promenades publiques, les courses de chevaux, la chasse, y offrent des distractions variées. Plusieurs villes possèdent des sociétés savantes et des associations de bienfaisance ; un jardin botanique existe à Sidney. Le nombre des bibliothèques publiques formées par souscription va chaque jour en augmentant. Il paraît maintenant (1836) à Sidney cinq journaux : *le Journal officiel*, *la Gazette de Sidney*, *l'Australazian magazine*, *le Moniteur* et *le Glaneur ;* la colonie compte déjà bon nombre d'auteurs en vers et en prose.

Le territoire de la Nouvelle-Galles se divise en dix provinces ou comtés, qui sont ceux de Cumberland, Cambden, Argyle, Westmoreland, Northumberland, Roxbury, Londonderry, Durham, Ayr et Cambridge. Sidney compte plus de 16,000 habitants. (En 1847, le nombre était de 45,000, et de 80,000 avec les villages environnants.) Paramatta en a 8,000. D'autres villes, comme Windsor,

New-Castle, Bathurst, ont acquis une véritable importance.

Sidney entretient des relations commerciales avec le Chili, les Etats-Unis d'Amérique, le cap de Bonne-Espérance, les îles de la mer du Sud, l'Inde, la Chine. L'Angleterre importe annuellement pour 10,000,000 de francs de marchandises à la Nouvelle-Galles, qui de son côté envoie ses produits à la métropole, pour plus de la moitié de cette somme. Les principaux objets d'exportation sont les bois de construction, et les laines, qui ne le cèdent point en beauté à celles de l'Espagne. La colonie trouve encore d'autres sources de richesses dans ses mines de fer et de houille, et dans la pêche du phoque et de la baleine, à laquelle elle emploie constamment dix navires. La terre de Diémen, comme nous le verrons plus loin, a marché sur les traces de la Nouvelle-Galles. Outre ces deux florissantes colonies, l'Angleterre a formé plus récemment, sur différents points, des stations pénales où sont transportés les condamnés relaps et incorrigibles. Les principales sont les ports Stephens, Macquarie, Western, Naffles, du Roi-Georges, les îles Norfolk et Philipp, et Moreton-Bay.

A côté de cette civilisasion européenne, avec tout son luxe et tout son raffinement, végètent quelques tribus sauvages qui semblent la repousser. Malgré la présence des Européens sur leur sol, ces êtres dégradés y traînent une misérable existence, comme au temps où, seuls, ils en étaient possesseurs. On a cherché à les amener à une condition moins sauvage, à une vie moins errante ; tous les efforts ont été vains, on a dû y renoncer. L'éta-

blissement fondé par Macquarie pour l'éducation des jeunes indigènes est aujourd'hui abandonné. Bien plus, on a vu de ces hommes quitter leur pays, aller en Europe, passer de longues années au milieu d'une société civilisée, et, de retour dans leur pays, reprendre leurs habitudes sauvages. On cite un nommé Bénilong, qui fut le premier naturel admis à la table du gouverneur Philipp, peu après la fondation de la colonie. Quand le gouverneur retourna en Angleterre en 1792, il emmena Bénilong ; celui-ci resta trois ans à Londres, et revint à Sidney avec l'amiral Hunter. Pendant quelque temps il vint fréquemment dîner chez lui ; il s'y comportait de la manière la plus décente. Un beau jour, il jeta ses habits, renonça aux manières qu'il avait acquises, se retira dans les bois et reprit, jusqu'à la mort, l'existence de privation et de misère de ses compatriotes.

Un autre naturel, beau jeune homme, appartenant à la tribu de Parametta, fut recueilli par M. Caley, employé par sir Joseph Banks, l'illustre compagnon de Cook. Daniel, c'était le nom anglais de notre jeune sauvage, vit la société la plus distinguée de Londres pendant tout le temps qu'il passa dans cette ville. De retour au Port-Jackson, il retourna à la vie sauvage, qui, disait-il, était ce qui lui convenait le mieux. Le malheureux finit par être pendu pour attaque dans un bois.

La liberté paraît donc être le besoin qui domine ces populations errantes, et elles préfèrent leur misérable indépendance aux douceurs d'une vie paisible. Les indigènes visitent cependant les villes de la colonie, mais sans éprouver aucun désir d'imitation. Au milieu même

de nos cités, ils se livrent aux actes du cynisme le plus révoltant, et ils n'ont adopté des Européens que des vices honteux et un goût immodéré pour les liqueurs.

D'un physique repoussant, ils semblent mettre tous leurs soins à se rendre plus hideux encore. Une barbe noire et épaisse qu'ils brûlent de temps en temps, les os qu'ils s'introduisent dans le cartillage du nez, leur donnent un aspect dégoûtant, auquel se joint la puanteur de leur peau, qu'ils enduisent d'huile de poisson, afin de se garantir des injures de l'air et de la piqûre des moustiques. Ils se frottent d'habitude avec le poisson tout entier, et cette opération est faite avec une telle malpropreté, que souvent les entrailles de l'animal se sèchent sur leur tête à l'ardeur du soleil, et que l'huile découle sur leur visage et sur leur corps. Les enfants sont appris à se frotter ainsi dès l'âge de douze ans.

Le mariage est toujours accompagné d'actes de violence. Un homme ne prend jamais une femme que dans une tribu étrangère, souvent même ennemie. Il épie la retraite de celle qu'il a choisie, se précipite sur elle, l'étourdit à coups de casse-tête et l'entraîne à demi morte à sa hutte. La tribu de la fille enlevée se venge par représailles. Quant à la femme, elle se soumet à son sort, et quitte rarement son mari et sa nouvelle tribu.

Ces sauvages ne sont point cependant toujours étrangers à certains sentiments, si l'on en juge par l'anecdote suivante, que rapporte M. d'Urville d'après le témoignage d'un écrivain anglais. Un indigène, âgé de vingt-deux ans, appartenant à la tribu de Parametta, avait deux sœurs, l'une de vingt ans, et l'autre de quatorze. Un

jour qu'il revenait de la chasse, il trouve dans sa cabane la plus jeune de ses sœurs étendue par terre et baignée dans son sang. Après qu'il lui eut prodigué tous ses soins et rendu la connaissance : « O mon frère, s'écria-t-elle, notre sœur nous est ravie ! Le méchant, après l'avoir frappée de son casse-tête, l'a saisie par un bras pour l'entraîner ; je me suis attachée à l'autre pour la retenir ; alors il s'est précipité sur moi, m'a frappée avec force, et d'un coup de casse-tête il m'a jetée par terre dans l'état où vous m'avez trouvée. »

En finissant ce récit, un torrent de larmes inonda son visage. Son frère gardait un morne silence ; il était en proie à une vive agitation, et puis des mots entrecoupés sortaient de sa poitrine ; il songeait à la vengeance. Ils passèrent la nuit dans ce triste entretien. Dès que le soleil parut, ils s'acheminèrent vers la tribu du ravisseur. Après un voyage dont leur soif de vengeance abrégea la longueur, ils atteignirent les lieux qu'occupait la tribu qu'ils cherchaient. Alors le sauvage aperçut à une petite distance la sœur de celui-là même qui lui avait enlevé la sienne, et qui s'était un peu écartée pour ramasser du bois. L'occasion de se venger était belle ; aussi, ordonnant à sa sœur de se cacher, il courut vers la jeune fille et leva son casse-tête pour la terrasser.

La victime trembla, et, bien qu'elle connût toute la force de son ennemi, elle s'arma de tout le courage qu'elle put, afin de sauver sa vie. Lorsqu'elle leva les yeux sur lui, le jeune homme fut tellement frappé de l'expression de ses traits, qu'il demeura immobile. La pauvre fille, s'en étant aperçue, se jeta à ses pieds pour

implorer sa pitié; mais un sentiment plus noble avait succédé, chez le sauvage, au désir de la vengeance; rejetant son casse-tête, il la pria de la suivre dans sa tribu. Puis, s'étant informé de sa sœur aînée, sa nouvelle épouse lui apprit qu'elle était encore bien souffrante, mais qu'elle serait bientôt mieux, et excusa son frère sur les moyens employés pour en faire son épouse, disant que c'était la coutume du pays. « Mais vous, ajouta-t-elle, vous avez le cœur plus blanc (faisant allusion aux mœurs des Anglais); vous ne me battez point : moi je vous aime, vous m'aimez, j'aime vos sœurs, vos sœurs m'aiment; mais mon frère est un homme méchant. »

(Dumont d'Urville.)

CHAPITRE III

POLYNÉSIE.

La Nouvelle-Zélande ; tableau du pays et de ses habitants, le tatouage ; formes du pouvoir ; danses et costumes ; nourriture ; découverte de la Nouvelle-Zélande ; tentatives de civilisation. — Voyage du capitaine Cook ; pirogues des Zélandais ; leurs outils et leurs armes ; instruments de pêche ; culture des terres ; le défi, la danse de guerre ; chansons et instruments de musique ; férocité des Zélandais à la guerre. — L'île *Norfolk*. — Archipel de la Pérouse : les naturels de *Vanikoro*, leur culte bizarre ; insalubrité du climat. — Enquête du capitaine Dillon sur le naufrage de *La Pérouse*, observation de M. Dumont d'Urville sur le lieu probable du naufrage, son expédition à l'île de Vanikoro ; portrait et mœurs des *Tycopiens ;* découvertes des débris du naufrage ; monument élevé par l'*Astrolabe*, à la mémoire de La Pérouse et de ses compagnons. — Ile d'*Yap*. — Retour de l'*Astrolabe* en France. — Archipel de Tonga ou des Amis : mœurs des habitants ; fêtes guerrières de *Tonga-Tabou*, la danse aux flambeaux ; religion, légende de *Tangalao*. — Ile *Amargoura*, éruption d'un volcan. — Archipel des Navigateurs : île de *Maouna*, richesse de la nature, férocité des naturels ; expédition périlleuse de M. de Langle dans l'intérieur de l'île, il est assassiné par les insulaires ; description de l'archipel ; taille colossale des indigènes, leur habileté dans l'art de la navigation. — Taïti : description du sol et de ses habitants ; opération du tatouage, gloutonnerie des Taïtiens ; constructions de leurs

pirogues; leur adresse à la pêche; armes et outils; description d'un sacrifice humain à Taïti, par le capitaine Cook. — Iles Marquises : tableau de l'île *Dominica;* châtiment d'un indien voleur; parure et tatouage des chefs. — Ile de *Pâque*, ses statues colossales. — Iles Sandwich : première découverte de ces îles par l'Espagnol Gaëtano; leur commerce florissant; histoire du roi *Taméhaméhaa* et de ses successeurs; description de l'archipel et de ses habitants; mœurs et usages; culte; mystère des funérailles; le *tabou;* baptême du premier ministre de *Rio-Rio*.

LA NOUVELLE - ZÉLANDE

Après avoir parcouru la Nouvelle-Zélande, et vu un assez grand nombre de ses habitants, nous réunissons ici ce que nous avons à en dire. Cette terre, par sa grandeur comme par sa nombreuse population, est certainement l'une des plus importantes de l'Océan austral, malgré sa position reculée vers le sud. Sa température, ni trop chaude ni trop froide, est aussi saine qu'elle est propre à la culture de toutes les productions de l'Europe. Sur plusieurs points, sa végétation, dans laquelle on distingue des fougères en arbre et des dracénas qui figurent des palmiers, ressemble à celle des tropiques par son abondance et sa vigueur; et, malgré l'absence de plantes fournissant à l'homme une nourriture abondante, les heureuses influences dont nous venons de parler ont contribué au développement d'une des plus belles races de la Polynésie. En effet, les navigateurs ont remarqué qu'en général les Zélandais sont grands, robustes, d'une physionomie agréable, quoiqu'ils la défigurent, surtout les chefs, par un tatouage en incision, dont la disposi-

tion ne contribue pas peu à leur faire paraître, à tous, le nez aquilin ; cette forme cependant, assez commune parmi eux, se joint à l'écartement des narines. Leurs cheveux sont longs et lisses ainsi que leur barbe : leurs dents sont admirables. Le caractère de la physionomie est aussi varié qu'en Europe, et, pour tout dire en un mot, nous trouvions dans ces insulaires des ressemblances avec celles qu'on nous a transmises de Brutus, de Socrate, etc. La basse classe a les formes plus petites et moins belles ; un petit nombre seulement de ceux qui la composent sont tatoués, privilége qui semble appartenir aux guerriers, et par conséquent aux chefs, qui sont tous guerriers. Il faut voir cet ornement pour juger combien il doit être douloureux à obtenir. Les femmes sont loin d'approcher des hommes en beauté : petites presque toutes, elles n'ont rien de ce naturel gracieux qu'on trouve parmi les peuples civilisés, et que nous avons souvent rencontré aux îles Sandwich. Les femmes des chefs sont seules tatouées aux lèvres et sur les épaules, d'une manière particulière.

Le peu qu'on sait sur le gouvernement des Zélandes offre le plus grand intérêt pour ceux qui aiment à remonter à ces commencements de civilisation. Ces deux grandes îles n'ont point de chef possédant une grande domination. Elles sont divisées en tribus innombrables, qui ont chacune le leur, indépendant du voisin. Ce chef, loin d'être absolu sur ceux qu'il dirige, ne paraît avoir d'autre pouvoir que celui que lui donne l'opinion : il ne peut, dans tous les cas, forcer un homme libre d'agir contre sa volonté ; c'est à peu près ce que nous rapporte

César des Gaulois, qui suivaient leurs princes à la guerre, guidés plutôt par l'opinion que par la force. Chaque tribu représente donc une sorte de petite république se fédérant par fois momentanément avec d'autres, et obéissant alors à un seul chef pour faire la guerre, comme nous le dirons bientôt. Ne semble-t-il pas qu'on retrouve ici, mais en miniature, toutes ces petites républiques de la Grèce? Je viens de parler tout à l'heure d'hommes libres : c'est qu'il paraît que, outre les esclaves faits à la guerre, et qui restent après qu'on en a mangé tant qu'on a pu, il y aurait, parmi le peuple, des individus qui ne jouiraient pas de toute leur liberté. Sont-ils serviteurs ou esclaves? c'est ce que nous ignorons, et ce que des missionnaires instruits de la langue et des coutumes du pays pourront seuls nous dire.

Si ces divisions infinies de peuplades assurent leur indépendance en les empêchant de tomber sous la domination d'un seul, elles nuisent aux progrès de la civilisation en entretenant des rivalités et des guerres continuelles. On peut même dire que tous ces insulaires sont dans un état permanent d'hostilité.

Les Zélandais sont bruyants, parlent beaucoup et comme en se disputant; les chefs seuls sont graves, on pourrait les distinguer à ce signe. Ils aiment la danse et le chant, qu'ils exécutent en chœur avec précision, et on peut dire avec un agrément que nous n'avons rencontré nulle part chez les peuples de cette race. Aussitôt que le drame commence, tous, hommes, femmes, enfants, accourent se réunir sur plusieurs lignes, et l'exécutent avec un ensemble admirable; toutefois leur danse com-

mence et finit avec des contorsions et des cris affreux. Ceux qui, présents par hasard, n'y participent pas avec les autres, dansent seuls et suivent la mesure.

Leur costume, des plus pittoresques, se compose de nattes de différentes espèces; ils en ont de très-épaisses couvertes de longs brins de *phormium*. Lorsqu'ils s'accroupissent sous ce vêtement, ils ressemblent à une ruche qui serait surmontée d'une tête. Plusieurs nouent leurs cheveux derrière et les ornent de deux plumes noires; d'autres les enduisent d'ocre rouge par devant; c'est une toilette de cérémonie qu'ils faisaient avant de nous aborder. Se couvrir les épaules de leurs vêtements est une marque de respect. Leur nourriture consiste en poisson et en patates douces. L'approche de ces champs est défendue ou *tabouée* lorsque la plante est jeune. Celui qui violerait cette défense courrait le risque d'être assommé. Le peuple mange la racine des fougères qui couvrent le pays, nourriture de tous les instants, mais peu substantielle; il faut y joindre les cochons et les choux, qu'ils doivent aux Européens, et sans aucun doute à Surville et à Marion, surtout à ce dernier qui séjourna longtemps à la baie des Iles, où il fut assassiné en représailles de la perfidie qu'avait commise quelque temps auparavant Surville en enlevant un chef dont il avait reçu toutes sortes de secours. Les habitants de la baie des Iles, qui paraissent très-bien au fait de ce qui s'est passé, ont donné à M. d'Urville l'assurance que c'étaient ceux de la tribu où Surville avait relâché, qui étaient venus fondre sur Marion, sans qu'on ait pu les empêcher; ce qui dans le fait paraît très-vraisemblable, en voyant les marques

d'estime et d'affection que Marion avait reçues, jusqu'au dernier moment, de ceux de la baie des Iles.

Si d'un côté les Européens ont apporté à ce peuple leurs maladies et leurs armes destructives ; de l'autre ils lui ont laissé d'utiles productions, parmi lesquelles la pomme de terre tient le premier rang. Son utilité a été bientôt appréciée ; car partout nous en avons trouvé autour des habitations ; il faut y joindre les oignons, quelques fruits, etc.

La Nouvelle-Zélande fut découverte par Tasman en 1642. Ce fut le 13 décembre que ce célèbre navigateur aperçut pour la première fois les montagnes de Tavaï-Pounamou, un peu au sud du cap Foul-Wind. Ses efforts pour gagner la confiance des insulaires furent inutiles ; quatre hommes de son équipage furent tués, et il dut renoncer à descendre à terre. Cent trente ans s'écoulèrent depuis la découverte de Tasman, sans qu'on connût de ces terres autre chose que leur existence. Il était réservé à Cook et à ses deux savants compagnons, Banks et Solender, de faire connaître la forme et l'étendue de cette contrée, les productions, les mœurs, les coutumes et le langage de ses habitants. Cook fit trois voyages à la Nouvelle-Zélande. Après lui nous citerons Surville, Marion, Crozet, Vancouver, d'Entrecasteaux, qui ajoutèrent encore aux documents que Cook avait déjà rassemblés.

Vers la fin du dernier siècle, les baleiniers et surtout les pêcheurs de phoques commencèrent à fréquenter les côtes de la Nouvelle-Zélande, et des relations plus intimes et plus fréquentes s'établirent ainsi entre les Européens et les insulaires. On reconnut alors que si les Zélandais

étaient fiers, irascibles, implacables dans leurs vengeances, ils étaient, d'un autre côté, sensibles aux bons procédés et pouvaient devenir alors des amis dévoués et fidèles. Il faut avouer ici que trop fréquemment les Européens leur donnèrent de justes motifs de plainte, et que les actes de cruauté qu'on leur reproche ne furent que les représailles des injures qu'ils avaient reçues.

En 1805, le voyage du Port-Jackson fut exécuté pour la première fois par un naturel de la Nouvelle-Zélande, nommé Tepeki, l'un des chefs les plus puissants de la baie des Iles. Cet exemple fut suivi par plusieurs autres. L'un d'eux se rendit même en Angleterre ; il avait un vif désir de répandre chez ses compatriotes le goût des arts utiles et surtout l'agriculture. Cet empressement de Doua-Tara à introduire dans son pays la civilisation européenne, et la bienveillance qu'il témoignait aux Européens, parurent à Marsden, chef des missions anglaises en Australie, d'un heureux augure pour l'établissement d'une mission à la Nouvelle-Zélande. Au mois de décembre 1814, plusieurs missionnaires s'embarquèrent avec leurs familles au Port-Jackson, pour venir s'établir sur la baie des Iles. Arrivés à leur destination, ils achetèrent, des naturels du pays, 200 acres de terre au prix de douze haches : ce point devint le siége du nouvel établissement. Plusieurs années s'écoulèrent sans que les efforts des missionnaires fussent couronnés de succès. Les indigènes, sans cesse divisés et en hostilité les uns contre les autres, ne prêtaient qu'une faible attention aux exhortations des ministres chrétiens; ils n'avaient d'autre désir que celui de se procurer des fusils et de la poudre

pour exterminer plus facilement tous leurs ennemis.

Enfin, quand l'*Astrolabe* vint mouiller à la baie des Iles, les missionnaires étaient dans la position la plus critique; ils avaient fait passer au Port-Jackson leurs effets les plus précieux, et se tenaient eux-mêmes prêts à quitter le pays, dès que le danger deviendrait imminent, sur *le Herald*, schooner de soixante tonneaux, construit par eux. Ils n'en furent point cependant réduits à cette extrémité; ils parvinrent même à rétablir la paix.

Depuis cette époque, bien que la guerre ait souvent encore ensanglanté ces parages, les naturels semblent mieux disposés à écouter les missionnaires et à adopter la religion chrétienne: ils recherchent avec empressement un petit volume, imprimé en langue du pays par les soins de leurs pasteurs, et renfermant plusieurs chapitres de l'Ancien et du Nouveau Testament; quelques-uns d'entre eux ont reçu le baptême. Enfin de nouveaux établissements créés par les Européens paraissent réunir tous les éléments d'une prospérité durable....

(Dumont d'Urville.)

Il nous paraît intéressant de rapprocher de ce tableau récent quelques fragments empruntés au journal du capitaine Cook, qui a étudié avec une sagacité si admirable les mœurs de ces peuples.

« L'industrie de ces peuples se montre dans leurs pirogues plus que dans toute autre chose; elles sont longues et étroites, et d'une forme presque pareille à celle des bateaux dont on se sert pour la pêche de la baleine, dans la Nouvelle-Bretagne. Les plus grandes de ces piro-

gues paraissaient être destinées principalement à la guerre, et portent de quarante à quatre-vingts ou cent hommes armés. Nous en mesurâmes une qui était à terre à Tolaya; elle avait soixante-huit pieds et demi de long, cinq de large, et trois et demi de profondeur. Le fond était aigu avec des côtés droits en forme de coins. Il était composé de trois longueurs creusées d'environ deux pouces, d'un pouce et demi d'épaisseur, et bien attachées ensemble par un fort cordage. Chaque côté était fait d'une seule planche de soixante-trois pieds de long, de dix ou douze pouces de large, et d'environ un pouce et un quart d'épaisseur; elles étaient toutes jointes fortement au fond et avec beaucoup d'adresse. Ils avaient placé de chaque côté un nombre considérable de traverses d'un plat-bord à l'autre, afin de renforcer le bateau. L'ornement de l'avant de la pirogue s'avançait de cinq à six pieds au delà du corps du petit bâtiment, et il avait environ quatorze pieds et demi de haut; celui de la poupe était attaché sur l'extrémité de l'arrière, comme l'étambord d'un vaisseau l'est sur la quille, et il avait environ quatorze pieds de haut, deux de large, et un pouce et demi d'épaisseur. Ils étaient composés tous deux de planches sculptées dont le dessin était beaucoup meilleur que l'exécution. Toutes les pirogues sont construites d'après ce plan, à l'exception d'un petit nombre d'autres, que nous avons vues à Opooraye ou dans la baie de Mercure, et qui étaient d'une seule pièce et creusées au feu. Il y en a peu qui n'aient pas vingt pieds de long. Quelques-unes des plus petites ont des balanciers. Ils en joignent quelquefois de temps en temps deux ensemble, mais cela est très-rare. La sculpture des

ornements de la poupe et de la proue des petites pirogues, qui semblent destinées uniquement à la pêche, consiste dans la figure d'un homme dont le visage est aussi hideux qu'on puisse l'imaginer ; il sort de la bouche une langue monstrueuse, et des coquillages blancs d'oreilles de mer lui servent d'yeux. Mais les plus grandes pirogues, qui semblent être leurs bâtiments de guerre, sont magnifiquement ornées d'ouvrages à jour, et couvertes de franges flottantes de plumes noires qui forment un coup d'œil agréable ; les planches du plat-bord sont sculptées aussi, souvent dans un goût grotesque, et décorées de touffes de plumes blanches placées sur un fond noir. Une description verbale d'objets entièrement nouveaux ne peut en donner une juste idée qu'en faisant apercevoir la ressemblance qu'ils ont avec d'autres objets que nous connaissons déjà et auxquels il faut rappeler l'esprit du lecteur.

Les pagaies des pirogues sont petites, légères et très-proprement faites ; la pale est de forme ovale, ou plutôt elle ressemble à une large feuille. Elle est pointue au bout, plus large au milieu, et elle diminue par degrés jusqu'à la tige. La pagaie a environ six pieds dans toute sa longueur ; la tige, y compris la poignée, en comprend quatre, et la pale deux. Au moyen de ces rames, ils font marcher leurs pirogues avec une vitesse incroyable.

Ils ne sont pas fort habiles dans la navigation, ne connaissant point d'autre manière de faire voile que d'aller devant le vent. La voile, qui est de nattes ou de réseau, est dressée entre deux perches élevées sur chaque plat-bord, et qui servent à la fois de mâts et de vergues. Deux cordes correspondent à nos écoutes, et sont par conséquent atta-

chées au-dessus du sommet de chaque perche. Quelque grossier et quelque incommode que soit cet appareil, les pirogues marchent fort vite devant le vent ; elles sont gouvernées par deux hommes assis sur la poupe, et qui tiennent pour cela chacun une pagaie dans leur main.

Après avoir détaillé les productions de leur industrie, je vais donner la description de leurs outils. Ils ont deux sortes de haches et des ciseaux qui leur servent aussi de tarières pour faire des trous. Comme ils n'ont point de métaux, leurs haches sont faites d'une pierre noire et dure, ou d'un tube vert compacte et qui ne casse pas. Leurs ciseaux sont composés d'ossements humains, ou de morceaux de jaspe qu'ils coupent dans un bloc en petites pierres angulaires et pointues, semblables à nos pierres à fusil. Ils estiment leurs haches plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent, et ne voulurent jamais nous en céder une seule, quelque échange que nous leur présentassions. J'offris une fois une de nos meilleures haches et beaucoup d'autres choses contre une des leurs ; mais le propriétaire ne voulut pas me la vendre ; d'où je conclus que les bonnes haches sont rares parmi eux. Ils emploient leurs petits outils de jaspe pour finir leurs ouvrages les plus délicats. Comme ils ne savent pas les aiguiser, ils s'en servent jusqu'à ce qu'ils soient entièrement émoussés, et alors ils les jettent là. Nous avons donné aux habitants de Tolaga un morceau de verre, et en peu de temps ils trouvèrent moyen de le trouer, afin de le suspendre avec un fil autour de leur cou comme un ornement. Nous imaginons que l'instrument dont ils se servirent pour cela était de jaspe. Nous n'avons pu

apprendre avec certitude comment ils fabriquent le taillant de leurs outils, et de quelle manière ils aiguisent l'arme qu'ils appellent *patou-patou ;* mais c'est probablement en réduisant en poudre un morceau de la même matière, et en émoulant, au moyen de cette poudre, deux pièces l'une contre l'autre.

J'ai déjà fait mention de leurs filets ; nous avons vu une seine qui semblait être l'ouvrage des habitants de tout un village ; je crois aussi qu'elle leur appartenait en commun. J'ai donné une description particulière de l'autre filet, qui est circulaire, et qui s'étend au moyen de deux ou trois cerceaux. Leurs hameçons sont d'os ou de coquilles, et en général mal faits. Ils ont des paniers d'osier de différentes espèces et de différentes grandeurs, dans lesquels ils mettent le poisson qu'ils prennent, et où ils serrent leurs provisions.

Leur culture est aussi parfaite qu'on a lieu de l'attendre d'un pays où un homme ne sème que pour lui, et où la terre donne à peine autant de fruits qu'il en faut pour la subsistance des habitants. Lorsque nous allâmes pour la première fois à Teyadoo, canton situé entre la baie de Pauvreté et le cap Est, leurs semences venaient d'être mises en terre et n'avaient pas encore commencé à germer ; le terreau était aussi uni que celui de nos jardins ; chaque racine avait un petit mandrin rangé par lignes en quinconce régulier, et les chevilles de bois qui avaient servi pour cela étaient encore sur le champ. Nous n'avons pas eu occasion de voir travailler les laboureurs, mais nous avons examiné l'instrument qui leur sert à la fois de bèche et de charrue : ce n'est qu'un long pieu

étroit et aiguisé en tranchant à un des bouts, avec un petit morceau de bois attaché transversalement à peu de distance au-dessus du tranchant, afin que le pied puisse commodément le faire entrer dans la terre; ils retournent des pièces de terre de six ou sept ares d'étendue avec cet instrument, quoiqu'il n'ait pas plus de trois pouces de large; mais comme le sol est léger et sablonneux, il fait peu de résistance.

C'est dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande que l'agriculture, l'art de fabriquer les étoffes et les autres arts de la paix semblent être mieux connus et plus pratiqués. On en trouve peu de vestiges dans la partie méridionale; mais les arts qui appartiennent à la guerre sont très-florissants sur toute la côte.

Leurs armes ne sont pas en grand nombre, mais elles sont très-propres à détruire leurs ennemis; ils ont des lances, des dards, des haches de bataille et des patou-patou; la lance a quatorze ou quinze pieds de long: elle est pointue aux deux bouts, et quelquefois garnie d'un os. On la prend par le milieu, de sorte que la partie de derrière balançant celle de devant, elle porte un coup plus difficile à parer que celui d'une arme qu'on tient par un des bouts. Ils n'ont ni frondes ni arcs: ils lancent le dard ainsi que les pierres avec la main; mais ils s'en servent rarement, si ce n'est pour la défense de leurs forts. Leurs combats dans les pirogues ou à terre se font ordinairement de corps à corps; le massacre doit par conséquent être affreux, puisque si le premier coup de quelques-unes de leurs armes porte, ils n'ont pas besoin d'en donner un second coup pour tuer leur ennemi. Ils

paraissent mettre leur principale confiance dans le patou-patou, qui est attaché à leur poignet avec une forte courroie, de peur qu'on ne le leur arrache par force; les principaux personnages du pays le pendent ordinairement à leur ceinture ; c'est un ornement militaire, et il fait partie de leur habillement comme le poignard chez les Asiatiques et l'épée chez les Européens. Ils n'ont point d'armure défensive ; mais outre leurs armes, les chefs portent un bâton de distinction : c'est communément une côte de baleine, aussi blanche que la neige, et décorée de sculpture, de poil de chien et de plumes ; ou quelquefois un bâton d'environ six pieds de long, orné de la même manière, et incrusté de coquillages qui ressemblent à la nacre de perle. Ceux qui portent ces marques de distinction sont ordinairement vieux, ou du moins ont passé le moyen âge ; ils ont aussi sur le corps plus de taches d'amoco que les autres.

Toutes les pirogues qui vinrent nous attaquer avaient chacune à bord un ou plusieurs Indiens ainsi distingués, suivant la grandeur du bâtiment. Lorsqu'elles s'étaient approchées d'environ une encâblure du vaisseau, elles avaient coutume de s'arrêter, et les chefs, se levant de leurs siéges, endossaient un vêtement qui semblait destiné pour cette occasion et était ordinairement une peau de chien. Ils prenaient en main leur bâton de distinction ou une arme, et montraient aux autres habitants ce qu'ils devaient faire. Quand ils se trouvaient à une trop grande distance pour nous atteindre avec la lance ou avec une pierre, ils croyaient aussi qu'ils n'étaient pas à la portée de nos armes ; alors ils nous adressaient leur défi,

dont les mots étaient presque toujours les mêmes : *Haromai*, *haromāi havre uta o patou-patou oge :* Venez à nous, venez à terre, et nous vous tuerons tous avec nos patou-patou. » Pendant qu'ils proféraient ces menaces, ils approchèrent insensiblement jusqu'à ce qu'ils fussent tout près du vaisseau. Ils parlaient par intervalle d'un ton tranquille et répondaient à toutes les questions que nous leur faisions ; d'autres fois ils renouvelaient leur défi et leurs menaces, jusqu'à ce qu'enfin, encouragés par la timidité qu'ils nous supposaient, ils commençaient leur chanson et leur danse de guerre ; c'était le prélude de l'attaque, laquelle durait quelquefois si longtemps que, pour la faire finir, nous étions obligés de tirer quelques coups de fusil. Souvent ils se retiraient en jetant des pierres à bord, comme s'ils eussent été contents de nous avoir fait une insulte dont nous n'osions pas nous venger.

La danse de guerre consiste en un grand nombre de mouvements violents et de contorsions hideuses des membres; le visage y joue un grand rôle. Souvent ils font sortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, et relèvent leurs paupières avec tant de force, qu'on aperçoit tout le blanc de l'œil en haut et en bas, de manière qu'ils forment un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure de l'homme difforme et effroyable ; pendant cette danse, ils agitent leurs lances, ils ébranlent leurs dards, et ils frappent l'air avec leurs patou-patou. Cette horrible danse est accompagnée d'une chanson sauvage, qui n'est point désagréable et dont chaque refrain se termine par un

soupir élevé et profond qu'ils poussent de concert. Nous vîmes dans les mouvements des danseurs une force, une fermeté et une adresse que nous ne pûmes pas nous empêcher d'admirer; dans leurs chansons, ils gardent la mesure avec la plus grande exactitude. J'ai entendu plus de cent pagaies frapper à la fois avec tant de précision contre les côtés de leurs pirogues, qu'elles ne produisaient qu'un seul son à chaque temps de leur musique.

Ils chantent quelquefois pour s'amuser, et sans l'accompagner de danse, une chanson qui n'est pas fort différente de celle-là; nous en avons entendu aussi de temps en temps d'autres chantées par les femmes, dont les voix sont d'une douceur, d'une mélodie remarquable, et ont un accent aussi agréable que tendre. La mesure en est lente, et la chute plaintive. Toute cette musique, autant que nous en pûmes juger, sans avoir une grande connaissance de l'art, nous parut exécutée avec plus de goût qu'on n'a lieu de l'attendre de sauvages pauvres et errants dans un pays à moitié désert.

Nous crûmes que leurs airs étaient à plusieurs parties, du moins est-il certain qu'ils étaient chantés par plusieurs voix ensemble.

Ils ont des instruments sonores, mais on peut à peine leur donner le nom d'instruments de musique : l'un est la coquille appelée *trompette de triton*, avec laquelle ils font un bruit qui n'est pas différent de celui que nos bergers tirent de la corne d'un bœuf; l'autre est une petite flûte de bois, ressemblant à une quille d'enfant, mais beaucoup plus petite, et aussi peu harmonieuse que le sifflet que les Anglais appellent *peaw histle*. Ils ne pa-

raissent pas regarder ces instruments comme fort propres à la musique, car ne nous les avons jamais entendu y joindre leur voix ni en tirer des sons mesurés qui eussent la moindre ressemblance avec un air.

Nous avons trouvé des os humains encore couverts de chair, près des endroits où l'on avait fait du feu ; et parmi les têtes qui furent apportées à bord par un vieillard, quelques-unes semblaient avoir des yeux, et des ornements dans leurs oreilles, comme si elles eussent été vivantes. Celle que M. Banks acheta lui fut vendue avec beaucoup de répugnance. Elle paraissait évidemment avoir été celle d'un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans ; et par les contusions que nous aperçûmes à l'un des côtés, nous jugeâmes qu'elle avait été frappée de plusieurs coups violents ; il lui manquait même près de l'œil une partie de l'os. Ceci nous confirma dans l'opinion que ces insulaires ne font point de quartier, et qu'ils ne gardent aucun prisonnier pour le tuer ou le manger dans la suite, comme les habitants de la Floride ; car, s'ils avaient conservé des prisonniers, ce pauvre jeune homme, qui n'était pas en état de faire beaucoup de résistance, aurait probablement été du nombre ; nous savons d'ailleurs qu'il fut tué avec les autres, puisque le combat s'était passé peu de jours avant notre arrivée.

Nous avons donné ailleurs une description assez détaillée des bourgs ou *heppahs* de ces peuples, qui sont tous fortifiés, et depuis la baie Plenty (d'Abondance), jusqu'au canal de la Reine-Charlotte, les habitants semblent y résider habituellement ; mais dans les environs

de la baie de la Pauvreté, de Hawke, de Tegudor et de Tolaga, nous n'avons point vu de *heppahs*, mais seulement des maisons isolées, dispersées à une certaine distance l'une de l'autre. Cependant, sur les côtés des collines, il y a des plates-formes très-longues, garnies de pierres et de dards; elles servent probablement de retraites à ces peuples quand ils sont réduits à la dernière extrémité. Effectivement, les hommes qui sont en haut peuvent combattre avec beaucoup d'avantage contre ceux qui sont au-dessous, et sur qui il leur est facile de faire pleuvoir des dards et des pierres, tandis qu'il est impossible à ceux-ci d'employer de pareilles armes avec une égale force. Il est probable que les forts ne servent à ceux qui en sont les maîtres, que pour réprimer une attaque subite; car, comme les défenseurs de la place n'ont point d'eau, il leur serait impossible de soutenir un siége. Cependant ils y amassent des quantités considérables de racines de fougères et de poissons secs; mais ce sont probablement des provisions de réserve pour les temps de disette qui surviennent de temps en temps, comme nos observations ne laissent aucun lieu d'en douter. D'ailleurs, pendant que l'ennemi rôde dans le voisinage, il peut être aisé aux habitants du fort de se procurer de l'eau sur le penchant de la colline, au lieu qu'ils ne pourraient pas recueillir de même de la racine de fougère ni prendre du poisson.

Les peuples de ces cantons nous paraissent sentir tous les avantages de leur situation; aussi avaient-ils l'air de vivre dans la plus grande sécurité; leurs plantations étaient plus nombreuses, leurs pirogues mieux décorées,

leurs sculptures plus belles, et leurs étoffes plus fines. Cette partie de la côte était aussi la plus peuplée. Peut-être devaient-ils l'abondance et la paix dont ils jouissaient en apparence à l'avantage d'être réunis sous un chef ou roi ; car tous les habitants de ce district nous dirent qu'ils étaient sujets de Téruta, en nous indiquant de la main la résidence de ce prince.

(Cook.)

ILE NORFOLK.

L'île Norfolk, quoique très-escarpée, n'est guère élevée de plus de soixante-dix ou quatre-vingts toises au-dessus du niveau de la mer. Les pins dont elle est remplie sont vraisemblablement de la même espèce que ceux de la Nouvelle-Calédonie ou de la Nouvelle-Zélande. Le capitaine Cook dit qu'il y trouva beaucoup de choux-palmistes ; et le désir de nous en procurer n'était pas un des moindres motifs de l'envie que nous avions eue d'y relâcher. Il est probable que les palmiers qui donnent ces choux sont très-petits, car nous n'aperçûmes aucun arbre de cette espèce. Comme cette île n'est pas habitée, elle est couverte d'oiseaux de mer, et particulièrement de paille-en-queue, qui ont tous leur longue plume rouge; on y voyait aussi beaucoup de goélands, mais pas une frégate. Un banc de sable, sur lequel il y a vingt à trente brasses d'eau, s'étend à trois ou quatre lieues au nord et à l'est de cette île. Les marins prirent, au bord de l'île, des poissons rouges appelés *capitaines* ou *sardes*.

(La Pérouse.)

—

ARCHIPEL DE LA PÉROUSE.

Le groupe de *Vanikoro* ou de la Pérouse (Dillon) se compose de deux îles d'une égale grandeur. La plus grande est celle de la *Recherche*, découverte par M. d'Entrecasteaux ; elle est hérissée de montagnes dont la plus élevée peut avoir neuf cent cinquante mètres environ. La seconde, à laquelle M. d'Urville a donné le nom de *Teoui*, d'un des villages qu'elle renferme, n'a guère que neuf milles d'étendue, tandis que la première en a trente. Trois autres îlots, dont deux portent les noms de *Munevaï* et de *Namouka*, font partie du même groupe.

Les naturels de Vanikoro sont grêles, d'une apparence chétive. Leur peau est noire ou à peu près : leur crâne présente pour trait caractéristique une élévation considérable, coïncidant avec son rétrécissement marqué vers les tempes. Ils retroussent leurs cheveux, et les enveloppent d'un morceau d'étoffe qu'ils laissent pendre par derrière. A cette sorte de bonnet, ils attachent des fleurs et des feuilles. Les fragments de coquille, les morceaux de bois dont ils traversent la cloison du nez, les anneaux dont ils se chargent les oreilles et souvent les narines, leur donnent un aspect extraordinaire. Ils vont ordinairement nus, sans autre vêtement qu'une ceinture faite d'une laine noire et luisante, et plusieurs fois tournée autour du corps ; à cette ceinture est suspendue un morceau d'étoffe. Un arc de deux mètres et un paquet de flèches complètent l'équipage des hommes, qui ne quittent jamais leurs armes.

Les femmes sont laides, même dans la première jeu-

nesse. Arrivées à un âge plus avancé, elles deviennent hideuses; elles portent les cheveux ras. Une ceinture avec un morceau d'étoffe compose tout leur costume. L'habitude de porter des fardeaux leur donne un maintien gauche, une démarche embarrassée.

L'usage du bétel est répandu chez les deux sexes, et ce mélange, qui noircit leurs dents, qui teint leurs lèvres d'un rouge sanglant, ne contribue pas peu à les enlaidir encore.

Leurs villages sont construits sur le bord de la mer; ils se composent de quelques cases de forme ronde et construites en roseaux avec un certain art. Dans chaque village se trouve une cabane publique, où se réunissent les hommes, pour tailler les écailles de tortue, dont ils font des anneaux, des flèches, des peignes, etc. Les femmes sont chargées de tous les travaux domestiques.

Il existe dans l'île un petit nombre de porcs; mais ils sont destinés aux chefs, qui réunissent en eux le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. La nourriture du peuple consiste en poissons, coquillages, tortues, cocos, bananes....

La religion extrêmement compliquée de ces insulaires est un obstacle à leur bien-être au milieu d'un pays où déjà ils trouvent si peu de ressources. Partout ils rencontrent l'*atoua* (le dieu) qui, par la voix de l'*aviki* (chef), leur enlève ce qu'ils ont de meilleur. L'*aviki* seul peut communiquer avec l'*atoua*, qui se tient au plus haut de la montagne de Vanikoro; et ce n'est que dans de rares occasions qu'un sujet est admis à paraître devant le dieu, qui n'est le plus souvent

qu'un caillou, un poisson, ou même un trou en terre.

La langue de Vanikoro diffère essentiellement de celle de la Polynésie ; elle présente des sons plus composés, quoique sans dureté et sans difficulté réelle de prononciation pour les Européens. De leur côté, les naturels répètent avec assez de facilité les mots français.

Le climat de Vanikoro, mortel aux Européens, n'est guère plus clément pour les indigènes. Peu d'individus paraissent atteindre un âge avancé, et les femmes, ainsi que les enfants, sont presque tous consumés par une fièvre qui doit les faire périr en grand nombre. Et comme si cette maladie continuelle n'était point un moyen assez sûr de destruction, ils se font des guerres acharnées de village à village.

« Nul doute, dit l'un des membres de l'expédition, que les îles Vanikoro ne soient encore visitées par des navires européens ; mais jamais elles ne deviendront le siége du moindre établissement qui puisse y apporter un peu de civilisation. L'air meurtrier qu'on y respire n'attirera point les missionnaires anglais comme les îles fortunées de Taïti et de Toya-Tabere. Vanikoro ne sera jamais qu'un tombeau illustré par le nom de La Pérouse. »

La *Nouvelle-Astrolabe*, commandée par M. Dumont d'Urville, fut envoyée pour reconnaître le lieu du naufrage de La Pérouse, d'après les informations qui lui furent données par le capitaine Dillon, dont nous allons rendre compte.

Le capitaine Dillon, au service de la compagnie des Indes, avait, pendant un voyage qui remonte à 1813, déposé à l'île de *Tikopia*, Martin Bushart, matelot prussien

qui s'était marié aux îles Fiche (Urti), ainsi qu'un *lascar* (matelot indien). Le hasard l'ayant ramené en 1826 dans cette même île, il y retrouva ces deux hommes, vivant heureux et contents au milieu des paisibles habitants de Tikopia. Ce fut alors que le lascar vendit à l'armurier du bâtiment que commandait M. Dillon, une garde d'épée en argent et portant un chiffre. Montrée au capitaine, elle éveilla en lui un vif mouvement de curiosité et d'intérêt tout à la fois; désireux de savoir comment un semblable objet se trouvait dans une île éloignée de tout rapport avec les Européens, il recueillit de Martin Bushart les renseignements suivants : « Cet objet, dit ce dernier, ainsi que beaucoup d'autres en fer qui se trouvent entre les mains des insulaires, provenait d'une île assez éloignée, nommée *Mallicolo*, où quarante ans auparavant deux navires européens s'étaient perdus. » Le lascar, interrogé à son tour, rapporta qu'il avait fait, il y a six ans, le voyage de Mallicolo (Vanikoro), et qu'il y avait vu deux blancs âgés ayant fait partie de l'équipage des bâtiments naufragés.

M. Dillon conclut de ces renseignements que les bâtiments en question devaient être les deux frégates de la Pérouse, dont le sort était encore ignoré, malgré les recherches ordonnées par le gouvernement français. Il est à remarquer ici que Mallicolo n'est autre que l'île de la *Recherche*, signalée par d'Entrecasteaux. Ainsi, quand cet officier, envoyé à la découverte des bâtiments perdus, découvrit cette île en 1793, il était loin de se douter qu'en mettant le pied sur cette terre il aurait atteint le but de sa mission. Sachant tout l'intérêt que le monde

civilisé portait à La Pérouse, convaincu de l'importance que la France attachait à connaître le sort de ce navigateur, M. Dillon, malgré sa pénurie de vivres, n'hésita point à se rendre à Mallicolo. Martin Bushart et un indigène de Tikopia consentirent à l'accompagner.

Arrivé en vue de Mallicolo, il en fut repoussé huit jours entiers par les courants; les vivres cependant diminuaient chaque jour. Il fut donc obligé de renoncer pour le moment à son projet et fit voile pour la Nouvelle-Zélande, emmenant toujours avec lui le matelot prussien, et se proposant bien, de retour au Bengale, d'attirer à ce sujet l'attention de la compagnie des Indes; et en effet, il rencontra dans la société asiatique de Calcutta la plus vive sympathie pour une expédition conçue dans ce but. Un bâtiment fut donc équipé aux frais de la compagnie. Le docteur Tytier, proposé par la société savante, fut embarqué comme médecin naturaliste, et sur l'invitation des autorités anglaises, l'administrateur de l'établissement français de Chandernagor adjoignit à l'expédition un agent de son choix, M. Chaigneau.

Après avoir touché à la Nouvelle-Zélande, le capitaine Dillon fit voile, vers la fin d'août 1827, pour Tikopia. Par l'entremise de Bushart, il engagea comme pilote et comme interprète un naturel de cette île, qui, ayant passé cinq ans à Mallicolo, connaissait parfaitement le pays et était au courant de tous les détails du naufrage des navires européens. M. Dillon se procura, en même temps, des outils et différents autres objets provenant des mêmes bâtiments.

De Tikopia, le capitaine anglais se dirigea sur Mallicolo,

devant laquelle il arriva le 7 septembre. Il fit faire le tour de l'île, sonder les côtes, visiter tous les villages voisins de la mer, interroger les habitants sur les vaisseaux naufragés ; mais tous ces renseignements ne lui arrivaient que défigurés par Bushart et le Tikopien, qui connaissaient mal la langue de Mallicolo. Il parvint cependant à savoir par les vieillards, que quarante ans auparavant un navire monté par des blancs vint se perdre sur les récifs dans le voisinage du village de Wanou, qu'une partie de l'équipage fut tuée par les indigènes, que les autres furent dévorés par les requins. Pendant la nuit suivante, un second bâtiment vint toucher également, mais il se remit à flot. Ceux qui le montaient débarquèrent, et des débris de leur navire en construisirent un plus petit sur lequel ils partirent tous au bout d'un certain temps, à l'exception de deux qui restèrent dans l'île. De ces deux hommes, qui avaient été vus aussi par des habitants de Tikopia, l'un était mort, l'autre s'était rendu dans une île voisine. Quelques indigènes dirent que les crânes des Européens tués avaient été placés dans la maison des esprits ; d'autres nièrent ce fait. M. Dillon se fit conduire au lieu où les naufragés avaient construit leur navire, et où, disait-on, ils s'étaient retranchés contre les agressions des naturels : il n'y aperçut aucun vestige de travail humain; mais il s'assura qu'un grand nombre d'objets provenant du naufrage étaient en la possession des naturels de Mallicolo et des îles voisines. Il vit même des sauvages ayant les narines traversées par des tubes venant évidemment de baromètres. Il fit l'acquisition de tous les objets qu'on voulut bien lui céder, et en fit faire

un inventaire exact en présence du délégué français. Le 7 avril 1828, M. Dillon était de retour à Calcutta, où les découvertes qu'il venait de faire excitèrent une vive sensation. La compagnie des Indes décida que tout ce qui avait été retrouvé du naufrage de La Pérouse serait envoyé à Londres pour de là être offert au gouvernement français. M. Dillon fut chargé lui-même de cette honorable mission, et les débris qu'il présenta au roi Charles X furent déposés, par ordre de ce prince, au musée de la marine française.

Nous terminerons cette notice par les réflexions suivantes de M. d'Urville : « Tout me porte à croire, dit le commandant de l'*Astrolabe*, que La Pérouse, après avoir visité les îles des Amis et terminé la reconnaissance de la Nouvelle-Calédonie, avait remis le cap au nord et se dirigeait sur Santa-Cruz, comme il le dit lui-même dans son dernier rapport. En approchant de ces îles, il crut sans doute pouvoir continuer sa route pendant la nuit, lorsqu'il tomba inopinément sur les terribles récifs de Vanikoro, dont l'existence était complètement ignorée. Probablement, la frégate qui marchait en avant (et les objets rapportés par M. Dillon ont donné lieu de penser que c'était la *Boussole* elle-même) donna sur les brisants, sans pouvoir se relever, tandis que l'autre eut encore le temps de revenir au vent et de reprendre le large. Mais l'affreuse idée de laisser leurs compagnons de voyage, leur chef peut-être, à la merci d'un peuple barbare, et sans espoir de revoir leur patrie, ne dut pas permettre à ceux qui avaient échappé à ce premier péril de s'écarter de cette île funeste, et ils dûrent tout tenter pour arra-

cher leurs compagnons au sort qui les menaçait. Ce fut là, nous n'en doutons pas, la cause de la perte du second navire. L'aspect même des lieux où il est resté donne un nouvel appui à cette opinion ; car au premier abord, on avait cru y trouver une passe entre les récifs ; il est possible que les Français du second navire aient essayé de pénétrer par cette ouverture en dedans des brisants, et qu'ils n'aient reconnu leur erreur que lorsque leur perte fut aussi consommée.

» Quant à la route que les Français dûrent suivre en quittant Vanikoro, je pense qu'ils se dirigèrent vers la Nouvelle-Irlande, pour atteindre les Moluques ou les Philippines, sur les traces de Carteret ou de Bougainville. C'était alors la seule route qui offrît quelques chances de succès à un navire aussi faible, aussi mal équipé que devait l'être celui qui fut construit à Vanikoro ; car on peut présumer que les Français avaient été singulièrement affaiblis par la fièvre et par leurs combats avec les naturels. Je crois même que ce sera sur la côte occidentale des îles de Salomon qu'on pourra par la suite retrouver quelques indices de leur passage. C'est du moins ce que me font présumer certains documents que j'ai recueillis à Hubart-Town. »

Le premier qui avait mis sur les traces du naufrage de La Pérouse était, comme nous l'avons dit, un nommé Lascar Joé. Cet homme avait aussi accompagné le capitaine anglais. Appelé par M. d'Urville, il fit tous ses efforts, après avoir répondu à ses questions, pour le dissuader d'aller à Vanikoro, dont le climat, disait-il, était mortel pour les étrangers ; mais cet obstacle n'en

pouvait être un pour l'*Astrolabe*. Ayant recueilli à Tikopia tous les renseignements qu'il désirait, M. d'Urville donna ordre de faire route pour Vanikoro, emmenant avec lui cinq Tikopiens qui n'avaient pu retourner à terre quand la corvette appareilla. Pendant le peu de temps que l'expédition resta en vue de Tikopia, elle n'eut qu'à se louer des indigènes, dont la douceur et la prévenance rappelaient les mœurs paisibles des îles des Amis. Ceux de nos compatriotes qui descendirent à terre s'étonnaient de voir des hommes d'une si haute stature, et présentant tous les signes d'une vigueur peu commune, se livrer à la joie comme des enfants; ils la témoignaient par leurs rires, par leurs gambades, et en secouant leur longue chevelure comme de jeunes chevaux agitent leur crinière. Ils cueillaient des fleurs, en tressaient des guirlandes, s'en ornaient et en couvraient aussi les étrangers. Tout, chez eux, respirait l'innocente gaieté d'une nature jeune et insouciante; ils paraissaient aimer les Européens, et faisaient de vives instances pour faire rester les Anglais qui les abandonnaient; ils cherchaient même, par leurs caresses, à engager nos matelots à s'en aller avec eux.

La population de Tikopia appartient à la race polynésienne. Les hommes sont sveltes et agiles; ils ont les traits généralement agréables, et on en voit parmi eux d'une beauté parfaitement régulière. La couleur de leur peau est peu foncée; ils ont peu de barbe; ils portent la chevelure longue et flottante. Une ceinture forme tout leur vêtement; ils y ajoutent, pour se préserver des insectes, de longues feuilles qui leur battent le corps. Le

tatouage bleu et noir qui leur couvre la poitrine ne manque pas d'une certaine élégance. Les femmes sont encore plus blanches que les hommes ; leur taille est haute et élancée ; elles sont jolies, bien faites et d'une grande modestie.

Les Tikopiens se nourrissent exclusivement de végétaux. Ils avaient des cochons et des poules ; ces animaux ravageaient leurs plantations, ils les ont détruits. La population de Tikopia monte à 500 individus environ, et elle est considérable en raison du peu d'étendue de l'île, qui a à peine sept ou huit milles de tour. Cette population est répandue dans quatre villages, construits à l'ombre d'épais ombrages, et à chacun desquels préside un chef. Chaque chef a son *aloua* ou dieu particulier pris ordinairement parmi les animaux environnants. Il existe dans l'île une maison consacrée aux esprits ; les chefs leur offrent des fruits avec des cérémonies particulières. Les Tikopiens croient à une vie future et sont persuadés que toutes les âmes vont dans le ciel. L'un d'eux, interrogé s'il croyait à la récompense des bons et au châtiment des méchants, reprit : « Il n'y a pas de méchant parmi nous. »

La polygamie est permise ; les femmes sont cependant fidèles. Les étrangers ne peuvent épouser que des veuves. Les cérémonies du mariage sont des plus simples ; l'homme va voir sa future ; le lendemain la femme va trouver le chef pour lui dire qu'elle est contente ; le chef donne son consentement et reçoit un panier de fruits des deux époux.

L'île paraît être un ancien volcan, dont un des côtés

se serait éboulé dans la mer; on y aborde par cette brèche. L'intérieur du cratère présente la plus riche végétation. Un lac limpide et d'une grande profondeur occupe le lieu même où jadis bouillonnait la lave.

Dans la soirée du jour où l'*Astrolabe* s'était éloignée de Tikopia, les sommets de Vanikoro se montrèrent à la distance de soixante milles. Ce ne fut cependant, à cause des calmes et des vents contraires, que dans la journée du 20 que les premiers rapports s'établirent avec les naturels. Une pirogue accosta, portant le fils d'un chef; c'était un jeune homme de vingt-cinq ans en apparence, aux formes grêles, à la taille élancée, à la peau lisse et foncée en couleur; sa figure était agréable; ses manières douces, timides et modestes. Il se comporta à bord avec une grande réserve, et répondit avec intelligence aux différentes questions qui lui furent adressées par le commandant.

Après avoir fait connaître et reconnu lui-même le lieu le plus convenable pour le mouillage, M. d'Urville fit tomber l'ancre dans un petit havre devant Ocili. Au même instant, plusieurs des pirogues s'approchèrent; car dans l'une d'elles se trouvait le père du jeune visiteur de la matinée. Ce chef, nommé Nelo, semblait, par son âge, pouvoir donner quelques renseignements précis sur le naufrage des deux frégates et sur le sort de ceux qui avaient survécu; mais il ne put ou ne voulut rien répondre de positif; il se borna à promettre un guide pour le canot quand on voudrait l'expédier au lieu du désastre.

Le 23, un canot bien armé fut envoyé pour faire le

tour de l'île et saisir quelques indications sur le lieu du naufrage. Un indigène, auquel un des Anglais de Tikopia servait d'interprête, guidait l'embarcation. Le lendemain à midi le canot était de retour. Il avait pu contourner l'île en dedans de la ceinture de brisants qui l'environne, et même assez près de la côte. Au premier village, nommé Païou, tout le monde avait pris la fuite. Plus loin, à Nama, autre village plus considérable, on avait communiqué avec les naturels, qui avaient vendu quelques fragments de fer ou de cuivre provenant, sans aucun doute, des bâtiments naufragés; mais aucun des habitants n'avait eu la volonté ou le pouvoir de donner des détails sur les circonstances du naufrage. Le plus âgé cependant avait affirmé qu'un certain nombre d'Européens s'étaient échappés sur des planches; que deux d'entre eux s'étaient établis à Païou, mais qu'ils étaient morts depuis longtemps. Il est probable que le silence obstiné de tous les autres provenait de la crainte qu'ils avaient que l'*Astrolabe* ne fût venue chez eux pour tirer vengeance de la mort des Français.

Deux jours après, le grand canot repartit pour recommencer les investigations, et cette fois elles furent couronnées de succès. Après avoir communiqué inutilement, comme la première fois, avec les villages de Vanoa et de Nama, M. Jacquinot s'avisa de déployer un morceau de drap rouge devant les habitants du dernier village. A cette vue, l'un d'eux sauta sur-le-champ dans le canot, s'offrant, au prix de la précieuse étoffe, de le mener à l'endroit même du naufrage. Le marché fut accepté, et les compatriotes de la Pérouse furent enfin

conduits au lieu qu'ils cherchaient avec tant d'empressement depuis leur arrivée.

La chaîne de récifs qui, d'après le rapport de M. Jacquinot au commandant, forme, à la distance de deux ou trois milles au large, comme une immense ceinture autour de Vanikoro, cette chaîne, près de Païou et devant un lieu nommé Ambi, se rapproche beaucoup de la côte dont elle n'est guère alors éloignée de plus d'un mille. Ce fut là, dans une espèce de coupé, au travers des brisants, que le sauvage arrêta le canot et fit signe aux Français de regarder au fond de l'eau. En effet, à la profondeur de quatre à cinq mètres, ils distinguèrent bientôt, disséminés çà et là et empâtés de coraux, des ancres, des canons, des boulets, et divers autres objets, surtout de nombreuses plaques de plomb. A ce spectacle, tous leurs doutes furent dissipés; ils restèrent convaincus que les tristes débris qui frappaient leurs yeux étaient les derniers témoins du désastre des navires de La Pérouse.

Il ne restait que des objets en fer, en cuivre ou en plomb; tout le bois avait disparu, détruit sans doute par le temps et par le frottement des vagues. La disposition des ancres faisait présumer que quatre d'entre elles avaient coulé avec le navire, tandis que les deux autres avaient pu être mouillées. L'aspect des lieux donnait enfin à croire que le navire, ayant tenté de s'introduire au dedans des récifs par une espèce de passe, avait échoué, et n'avait pu se dégager de cette position, qui lui était devenue fatale. Suivant le récit de quelques sauvages, ce navire aurait été celui dont l'équipage avait

put se sauver à Païou et y construire un petit bâtiment, tandis que l'autre aurait échoué en dehors du récif, où il se serait tout à fait perdu.

MM. Jacquinot et Lottin avaient acheté des naturels plusieurs objets, parmi lesquels les plus remarquables étaient un croc de capon (grosse poulie), un bout de chaîne de paratonnerre, une mesure à poudre en cuivre, un pied d'instrument ou de fort chandelier aussi en cuivre, un vase cubique du même métal doublé en plomb, et enfin un saumon de fer pesant 50 kilogrammes.

Avant de partir, M. Jacquinot laissa au village de Nama M. Gaymard et l'Anglais de Tikopia. M. d'Urville avait pensé que, restant seul au milieu des indigènes, ce dernier pourrait plus facilement gagner leur confiance, et M. Gaymard, ayant eu connaissance de cette disposition, avait témoigné le désir de passer lui-même quelques jours parmi les sauvages, afin d'étudier leurs mœurs.

Le commandant accueillit avec une vive satisfaction le rapport de M. Jacquinot ; mais voulant acquérir de nouvelles preuves de conviction, il décida que la chaloupe serait envoyée à Païou, afin de rapporter au moins un canon et une ancre qui deviendraient des monuments authentiques et du naufrage de La Pérouse et des travaux de l'*Astrolabe*. Ce ne fut cependant que le 3 mars, et après que la corvette fut venue mouiller, non sans fatigues et sans dangers, dans la baie intérieure de Manevaï, que la chaloupe commandée par M. Guibert se mit en route pour Païou. Le lendemain, elle rentra après avoir extrait des récifs les objets suivants: une ancre de neuf cent kilogrammes, fortement oxydée et recouverte d'une

couche de coraux ; un court canon en fonte dans le même état ; un pierrier en bronze et une espingole en cuivre, beaucoup mieux conservés, et portant, sur les tourillons, leurs numéros d'ordre et de poids; un saumon de plomb, une grande plaque de même métal, des fragments de porcelaine, etc. On avait en outre acheté à Nama les débris d'une bouilloire....

M. Gaymard, avec l'Anglais, était revenu sur la chaloupe, mécontent de la turbulence et de la cupidité des habitants de Nama. Il n'avait pu ni visiter Païou comme il le désirait, ni obtenir sur le naufrage aucun renseignement satisfaisant.

Cependant, à la vue des débris rapportés, nul ne douta qu'ils n'eussent appartenu aux frégates de la Pérouse, et tous regardèrent comme un fait constaté le naufrage de ces deux bâtiments sur les récifs de Vanikoro. Le commandant fit alors part à ses compagnons de voyage de son projet d'élever à la mémoire de leur infortuné compatriote, un monument modeste, dit-il, mais qui suffirait, du moins, pour attester le passage de l'*Astrolabe* à Vanikoro, les efforts de ceux qui la montaient et l'amertume de leurs regrets, en attendant que la France pût un jour en élever un plus durable et plus digne de sa puissance.

Cette proposition fut accueillie avec empressement ; il ne s'agissait donc plus que de choisir la place et de déterminer la forme du monument. Des obstacles presque insurmontables s'opposant à ce qu'il fût placé à Païou même, il fut décidé qu'il serait élevé au fond du mouillage, et que sa forme serait celle d'un prisme quadran-

gulaire, de deux mètres sur chaque arrète, surmonté d'une pyramide de même dimension. Le 14 mars, tout était terminé ; une plaque en plomb portait, en gros caractères, l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE
DE LA PÉROUSE ET DE SES COMPAGNONS.
L'ASTROLABE. 14 MARS 1828.

L'inauguration se fit avec pompe devant une partie de l'équipage sous les armes, tandis qu'une salve de vingt-et-un coups de canon faisait retentir les échos de Vanikoro.

Au premier coup de canon, les indigènes, frappés d'épouvante, s'enfuirent de tous côtés ; voyant cependant que personne n'était tué, et que les Français ne faisaient aucune démonstration hostile, ils se rapprochèrent du rivage ; deux même se rendirent à bord de la corvette et s'avancèrent vers le commandant, dont ils baisèrent la main avec humilité. Celui-ci s'empressa de les rassurer, mais il les engagea à respecter la *maison du Dieu des Français*, car si elle était reversée, leur dit-il, ceux-ci en tireraient vengeance ; il ajouta quelques présents à cette recommandation, et les sauvages promirent de traiter en ennemi quiconque voudrait dégrader la *maison de l'atoua des blancs.*

L'Astrolabe avait rempli sa mission ; elle avait rendu les derniers devoirs aux victimes du naufrage ; il fallait maintenant songer à un prompt départ. Le climat de Vanikoro avait cruellement éprouvé l'équipage ; vingt-cinq hommes étaient déjà sur les cadres, et le comman-

dant lui-même, sous l'influence de la maladie, pouvait à peine se soutenir pour commander les manœuvres.

En sortant des récifs de Vanikoro, le commandant voulait reconnaître Nitendi, Tinakoro, Taumako, etc., puis se diriger vers la baie des Indiens (archipel de Salomon), afin de rechercher quelques vestiges, quelques souvenirs du passage des naufragés qui quittèrent Vanikoro. L'état déplorable de l'équipage ne lui permettant pas de donner une suite immédiate à ce sujet, il se borna à tenter la reconnaissance de Nitendi et de Taumako, avec le projet de gagner ensuite le Port-Jackson pour y refaire son monde. Le mauvais temps, les vents contraires, le nombre toujours croissant des malades le forcèrent de renoncer aussi à ce second plan et d'aller chercher un refuge aux îles Mariannes. Ce ne fut cependant que le 20 avril que les brises favorables permirent de faire cette route. Le 26 avril, *l'Astrolabe* entra dans l'archipel des Carolines, n'en signala que quelques îlots, bien qu'elle passât sur la position de Lamursek, et vint mouiller le 2 mai dans le havre de Humata, à *Guam*.

Le 30 mai, *l'Astrolabe* quitta Guam, emportant une grande quantité de vivres de toute espèce, mais rembarquant presque tous ses malades avec la fièvre, en dépit de leur long séjour à Humata.

L'intention du commandant était de rentrer dans les Moluques, afin d'atteindre le mouillage d'Amboine.

Après avoir signalé dans les journées des 1er et 2 juin un groupe d'îles basses, assises sur un récif commun, et lui avoir donné le nom de *Clivi*, mot que prononçaient fréquemment les insulaires, l'expédition reconnut,

le 3, *Yap*, grande et belle île entourée de récifs. Elle est basse et unie, avec de petites montagnes au centre ; d'énormes hangars élevés au bord de la mer, sur des soubassements en pierre, indiquent une civilisation assez avancée. Un grand *pros* et deux plus petits accostèrent la corvette. Les naturels qui les montaient avaient sans doute des relations avec Guam et avec les navigateurs baleiniers, car plusieurs d'entre eux portaient des chemises bleues et des mouchoirs d'Europe ; l'un d'eux parlait un peu l'espagnol. Yap présente un aspect riant et fertile, et paraît l'une des plus fortunées des Carolines.

Après avoir relâché à Amboine, à Batavia, à l'île Sainte-Hélène et à l'Ascension, l'expédition toucha à Marseille le 25 mars 1829, pour débarquer et expédier à Paris les nombreuses caisses d'histoire naturelle destinées au muséum. Elle n'y resta que le temps nécessaire pour cette opération ; puis elle se rendit à Toulon, où M. d'Urville débarqua, ainsi que les autres membres de l'expédition, désignés pour travailler avec lui à la relation du voyage.

ARCHIPEL DES AMIS OU DE TONGA.

Des cent cinquante îles qui composent cet archipel, le plus grand nombre ne consiste qu'en rochers inhabités et inhabitables, et je ne craindrais pas d'avancer que la seule île d'Oyolava l'emporte en population, en fertilité et en forces réelles sur toutes ces îles réunies, où les insulaires sont obligés d'arroser de leur sueur les champs qui fournissent à leur subsistance. C'est peut-être à ce

besoin de l'agriculture qu'ils doivent leurs progrès de civilisation et la naissance de quelques arts qui compensent la force naturelle qui leur manque, et les garantissent de l'invasion de leurs voisins. Nous n'avons cependant vu chez eux d'autre arme que des patou-patou ; nous leur en achetâmes plusieurs, qui ne pesaient pas le tiers de ceux que nous nous étions procurés à Maouna, et dont les habitants des îles des Amis n'auraient pas eu la force de se servir.

L'archipel de *Tonga* a été évidemment découvert par Tasman, qui donna le nom d'Amsterdam à Tonga-Tabou, et ceux de Middelbourg et de Rotterdam à Eaa et à Namouka. Depuis Tasman jusqu'à Cook, personne ne les visita. Après le navigateur anglais, elles le furent par l'Espagnol Maurella, par La Pérouse, par Bligh, dont l'équipage se révolta deux jours après son départ de Namouka ; par Labillardière, par d'Entrecasteaux. En 1797, dix missionnaires anglais s'établirent à Tonga-Tabou. Depuis cette époque, les relations avec ces îles sont devenues fréquentes. Dans la relation du voyage de l'*Astrolabe*, M. d'Urville donne l'historique aussi complet que possible des révolutions qui, depuis le commencement du siècle, ont agité l'archipel ; la famille ou dynastie des Finau y joue un grand rôle et par son courage et par son énergie. Nous regrettons que les bornes de ce volume ne nous permettent point de présenter au lecteur une analyse de ce travail qui offre un vif intérêt ; nous ne quitterons cependant point ces îles sans donner quelques détails sur les mœurs et les coutumes de leur population.

Le type en est beau ; les hommes y sont de haute stature ; ils ont le nez aquilin, les lèvres minces, les cheveux lisses, le teint d'un jaune animé. Les femmes sont gracieuses, et dans le nombre il en est de vraiment belles.

Le caractère de ce peuple a été l'objet des jugements les plus divers ; il faut en conclure ou qu'il a une grande mobilité d'humeur, ou qu'il est capable d'une dissimulation bien raffinée. Leur état social est fort avancé. Les coutumes régulières régissent les familles, et les femmes jouissent de plus d'égards que dans les autres portions de la Polynésie.

Peu de peuples polynésiens ont autant de fêtes publiques, de bals; les voyageurs ne tarissent pas sur ce sujet. Aujourd'hui ce n'est guère qu'à Tonga-Tabou, où survivent les anciennes mœurs, que l'on peut observer ces sortes de réjouissances. L'une des plus grandes fêtes du pays a un caractère belliqueux : deux partis de guerriers arrivent en champ clos ; après des manœuvres variées, ils détachent de part et d'autre un champion ; l'action s'engage successivement par couple, et la bataille n'est qu'un long duel. Le nom du vainqueur est chaque fois proclamé aux applaudissements des spectateurs. Les femmes même se mêlent quelquefois à ces combats, qui ne sont pas sans dangers. Des bouffons remplissent les intermèdes. Le combat fait place à la danse. Après la danse viennent les chants : un acteur récite un prologue auquel ses compagnons répondent, comme dans les chœurs antiques.

La danse aux flambeaux n'est exécutée que par des

femmes ; elle n'a lieu bien entendu que le soir, à la clarté des torches de résine ; le coup d'œil en est des plus gracieux. Vingt danseuses se présentent dans l'enceinte, les cheveux garnis de roses de Chine et le corps de guirlandes. Leurs mouvements sont d'abord lents et mesurés; elles tournent sur elles-mêmes toutes dans le même sens et avec une merveilleuse précision ; d'autres fois elles élèvent ensemble leurs mains au-dessus de leurs têtes, puis les ramènent sur la poitrine; bientôt le mouvement devient plus vif, les poses s'animent, la symétrie fait place au désordre, les flambeaux s'éteignent, et l'obscurité même ne met pas fin à la danse.

Les traditions religieuses des habitants de Tonga se réduisent à quelques vagues croyances : ils adorent les esprits sous le nom d'*Hotouas* et leur dédient des chapelles entourées de *casuarinas*, arbres sacrés du pays. On ne retrouve pas à Tonga les idoles qui ornent les temples de la Polynésie orientale. Un fait fort remarquable, c'est qu'une légende du pays rappelle l'histoire d'Abel et de Caïn ; nous allons la rapporter.

Le dieu Tangalao, avec ses deux fils, alla habiter Bolotou. Il y avait demeuré longtemps quand il leur parla ainsi : « Allez avec vos femmes, et habitez dans ce monde à Tonga. Divisez la terre en deux et peuplez-la séparément. » Ils s'en allèrent. Le plus jeune des deux fils était fort habile. Le premier il fit des haches, des colliers de verre, des étoffes et des miroirs. L'aîné, tout autre, était un fainéant, qui ne faisait que dormir et convoiter les ouvrages de son frère. Ennuyé de demander, il pensa à le tuer et se cacha pour cette mauvaise

action. Un jour, rencontrant son frère qui se promenait, il l'assomma. Alors leur père arriva de Bolotou, enflammé de colère, et l'interrogea : « Pourquoi as-tu tué ton frère? fuis, malheureux, fuis! » Ensuite Tangalao adressa la parole à la famille de la victime. « Lancez vos pirogues, dit-il ; faites route à l'est vers les grandes terres. Votre peau sera blanche comme votre âme ; car votre âme est belle. Vous serez habiles, vous ferez des haches, toutes sortes de bonnes choses et de grandes pirogues. » Puis Tangalao dit au frère aîné : « Vous, vous serez noir, car votre âme est mauvaise, et vous serez dénué de tout ; vous n'aurez point de bonnes choses, et vous n'irez point à la terre de votre frère : comment pourriez-vous y aller avec vos mauvaises pirogues! mais votre frère viendra quelquefois à Tonga pour commercer avec vous. »

Cet échantillon des traditions de Tonga, dont Mariner certifie l'authenticité, est d'autant plus curieux qu'il joint à sa ressemblance avec nos livres sacrés, une sorte de prédiction des voyages et des découvertes des Européens.

(Dumont-d'Urville.)

ILE AMARGOURA

Un nouveau volcan vient de se déclarer à Amargoura, île située à environ vingt lieues au nord des îles Vavao. Le consul américain Williams et le capitaine Samson en racontent ainsi les particularités :

« Le 9 juillet 1847 et les deux jours suivants, de

violentes secousses de tremblement de terre se firent sentir à Vavao, à des intervalles réguliers de quinze ou vingt minutes; on les ressentait même à bord des navires mouillés dans le port.

Dans la nuit du 11, on aperçut dans la direction d'Amargoura de brillants éclats de lumière qui se réfléchissaient dans le ciel, suivant un angle très-ouvert. Dans la matinée du 12, tout était couvert d'une poussière ou cendre impalpable. Les arbres, les champs, les maisons offraient l'aspect le plus étrange, comme si une neige épaisse de couleur nouvelle les eût recouverts. L'air était saturé d'une odeur suffocante de soufre.

M. Williams partit de Vavao le 13 et se dirigea vers l'île où l'éruption avait lieu. A mesure qu'il approchait, d'immenses colonnes de fumée et de cendres paraissaient dans les airs à une hauteur considérable. Arrivé tout près de l'île, il vit se développer un peu au-dessus du niveau de la mer un vaste cratère, où la matière incandescente bouillonnait et se soulevait pour s'échapper ensuite par torrents dans les plaines voisines. Personne n'osa descendre à terre, et on ignore quel a été le sort des habitants pendant ce redoutable cataclysme.

Le fait le plus intéressant qui se rattache à cette éruption, c'est qu'une effroyable quantité de cendres ait été transportée à une très-grande distance, et dans une direction diamétralement opposée à celle qu'on aurait dû supposer dans un moment où la mousson soufflait avec violence au nord-est.

Le 12, à deux heures du matin, le navire américain *Charles-Morgan*, se trouvant à plus de trois degrés au nord-est d'Amargoura, fut surpris par une *averse de cendres*. Le vent soufflait cependant du nord-est avec une telle force qu'on avait pris deux ris dans les huniers, la nuit étant d'ailleurs fort belle.

Avant que ce tourbillon de cendres eût enveloppé le navire, il avait toute l'apparence de ce qu'à la mer on appelle un grain; mais à peine y fut-on entré, que les hommes de l'équipage qui étaient de quart eurent les yeux tellement offusqués qu'il leur fut impossible de rester sur le pont et de faire la moindre manœuvre. Au lever du soleil, la poussière dont le ciel continuait à être envahi parut d'une couleur rouge foncé, volant dans l'espace comme des masses de fumée, et présentant un aspect vraiment terrible.

A huit heures il faisait si sombre qu'il fallut allumer les lampes de la cabine. A onze heures le soleil commença à poindre, et un peu après midi, on se trouva sous un ciel parfaitement pur, le navire ayant fait quarante milles dans le tourbillon de cendres. Un autre navire, *le Mussuchussats*, éprouva exactement le même phénomène, et en même temps que *le Charles-Morgan*, quoiqu'il fût à soixante milles plus loin dans le nord-est.

Les cendres pénétrèrent toutes dans le navire, et tombèrent en si grande quantité sur le pont que toutes les demi-heures on était obligé de les jeter par-dessus le bord, afin de pouvoir circuler autour des cordages. Elles avaient une couleur grisâtre tirant sur l'ardoise.

Il est probable que les naturels de l'île Amargoura, qui est très-peuplée, s'ils ont échappé à ce terrible fléau, ne l'ont pas fait sans courir de grands dangers, et il est vraisemblable qu'un grand nombre de ces malheureux auront péri atteints par la lave qui s'étendait au loin dans la campagne.

ARCHIPEL DES NAVIGATEURS.

ILE DE MAOUNA.

Ce pays charmant réunissait encore le double avantage d'une terre fertile sans culture et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges, présentaient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante; des poules, des cochons, des chiens, qui vivaient de l'excédant de ces fruits, leur offraient une agréable variété de mets. Ils étaient si riches, ils avaient si peu de besoins, qu'ils dédaignaient nos instruments de fer et nos étoffes, et ne voulaient que des rassades : comblés de biens réels, ils ne désiraient que des inutilités.

Ils avaient vendu, à notre marché, plus de deux cents pigeons ramiers qui ne voulaient manger que dans la main; ils avaient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes, aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindrait le bonheur dans un séjour aussi délicieux? « Ces insulaires, disions-nous sans cesse, sont sans doute les

plus heureux habitants de la terre : entourés de leurs femmes et de leurs enfants, ils coulent au sein du repos des jours purs et tranquilles; ils n'ont d'autre soin que celui d'élever des oiseaux, et, comme le premier homme, de cueillir, sans aucun travail, les fruits qui croissent sur leurs têtes. » Nous nous trompions; ce beau séjour n'était pas celui de l'innocence : nous n'apercevions à la vérité aucune arme; mais les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices, prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelle entre eux, et leurs traits annonçaient une férocité qu'on n'apercevait pas dans la physionomie des femmes. La nature avait sans doute laissé cette empreinte sur la figure de ces Indiens pour avertir que l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les animaux les plus féroces.

M. de Langle fit armer tout son monde de fusils et de sabres, et six pierriers furent placés dans les chaloupes destinées à renouveler l'eau. Je l'avais généralement laissé le maître de se pourvoir de tout ce qu'il croirait nécessaire à sa sûreté. La certitude où nous étions de n'avoir eu avec ces peuples aucune rixe dont ils pussent conserver quelque ressentiment, l'immense quantité de pirogues qui nous environnait au large, l'air de gaieté et de confiance qui régnait dans nos marchés, tout tendait à augmenter sa sécurité, et je conviens que la mienne ne pouvait être plus grande; mais il était contre mes principes d'envoyer à terre sans une extrême nécessité, et surtout au milieu d'un peuple nombreux, des embarcations qu'on ne pouvait ni sou-

tenir, ni même apercevoir de nos vaisseaux. Les chaloupes débordèrent l'*Astrolabe* à midi et demi, et en moins de trois quarts d'heure elles furent arrivées au lieu de l'aiguade. Quelle fut la surprise de tous les officiers, celle de M. de Langle lui-même, de trouver, au lieu d'une baie vaste et commode, une anse remplie de corail, dans laquelle on ne pénétrait que par un canal tortueux de moins de vingt-cinq pieds de largeur, et où la houle déferlait comme sur une barre! Lorsqu'ils furent en dedans, ils n'eurent pas trois pieds d'eau; les chaloupes échouèrent, et les canots ne restèrent à flot que parce qu'ils furent halés à l'entrée de la passe, assez loin du rivage. Plusieurs des pirogues qui avaient vendu leurs provisions à nos vaisseaux étaient retournées à terre, et toutes avaient abordé dans la baie de l'aiguade, en sorte que peu à peu elle s'était remplie. Au lieu de deux cents habitants, y compris les femmes et les enfants, que M. de Langle y avait rencontrés en arrivant à une heure et demie, il s'en trouva mille ou douze cents à trois heures. Le nombre des pirogues qui le matin avaient commercé avec nous était si considérable, que nous nous étions à peine aperçus qu'il eût diminué dans l'après-midi; je m'applaudissais de les tenir occupées à bord, espérant que nos chaloupes seraient plus tranquilles. Mon erreur était extrême; la situation de M. de Langle devenait de plus en plus embarrassante de moment en moment; il parvint cependant, secondé par MM. de Vaujuas, Boutin, Colinet et le Gobien, à embarquer son eau; mais la baie était presqu'à sec, et il ne pouvait pas espérer de déchouer

ses chaloupes avant quatre heures du soir. Il y entra cependant, et se posta en avant avec son fusil et ses fusiliers, défendant de tirer avant qu'il en eût donné l'ordre. Il commençait néanmoins à sentir qu'il y serait bientôt forcé : déjà les pierres volaient, et ces Indiens, qui n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoux, entouraient les chaloupes à moins d'une toise de distance. Les soldats, qui étaient embarqués, faisaient de vains efforts pour les écarter. Si la crainte de commencer les hostilités et d'être accusé de barbarie n'eût arrêté M. de Langle, il eût sans doute ordonné une décharge de mousqueterie et de pierriers qui aurait certainement éloigné cette multitude; mais il se flattait de les contenir sans effusion de sang, et il fut victime de son humanité. Bientôt une grêle de pierres, lancées à une très-petite distance, atteignit presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut que le temps de tirer ses deux coups de fusil; il fut renversé, et tomba malheureusement du côté du babord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ à coups de massue et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tollet de la chaloupe, afin, sans doute, de profiter plus sûrement de ses dépouilles. M. Boutin fut également renversé par une pierre; il tomba heureusement entre les deux chaloupes. En moins de cinq minutes, il ne resta pas un seul homme sur les deux embarcations échouées. Ceux qui s'étaient sauvés à la nage vers les deux canots avaient chacun plusieurs blessures, presque toutes à la tête; ceux, au contraire, qui eurent le malheur d'être ren-

versés du côté des Indiens, furent achevés dans l'instant à coups de massue. L'ardeur du pillage fut telle, que ces insulaires coururent s'emparer des chaloupes et y montèrent au nombre de plus de trois ou quatre cents; ils brisèrent les bancs, et mirent l'intérieur en pièces, pour y chercher nos prétendues richesses. Alors ils ne s'occupèrent presque plus de nos canots; ce qui donna le temps à MM. de Vaujuas et Mouton de sauver le reste de l'équipage, et de s'assurer qu'il ne restait plus au pouvoir des Indiens que ceux qui avaient été massacrés et tués dans l'eau à coups de *patow*.

Les Indiens nous avaient donné les noms des dix îles qui composent leur archipel; ils en avaient marqué grossièrement la place sur un papier; et quoiqu'on ne puisse guère compter sur le plan qu'ils en tracèrent, il paraît cependant probable que les peuples de ces diverses îles forment entre eux une espèce de confédération et qu'ils communiquent très-fréquemment ensemble. Les découvertes ultérieures que nous avons faites ne nous permettent pas de douter que cet archipel ne soit plus considérable, aussi peuplé et aussi abondant en vivres, que celui de la Société; il est même vraisemblable qu'on y trouverait de très-bons mouillages; mais n'ayant plus de chaloupe, et voyant l'état de fermentation des équipages, je formai la résolution de ne mouiller qu'à la Baie Botanique, dans la Nouvelle-Hollande, où je me proposais de construire une nouvelle chaloupe avec les pièces que j'avais à bord. Je voulais néanmoins, pour le profit de la géographie, explorer les différentes îles que je rencontrerais, et déterminer exactement leur longitude et

leur latitude ; j'espérais aussi pouvoir commercer avec ces insulaires en restant bord sur bord près de leurs îles : je laisse volontiers à d'autres le soin d'écrire l'histoire très-peu intéressante de ces peuples barbares. Un séjour de vingt-quatre heures, et la relation de nos malheurs, suffisent pour faire connaître leurs mœurs atroces, leurs arts et la production d'un des plus beaux pays de la nature.

Nous avons appris des insulaires de Maouna que l'archipel des Navigateurs est composé de dix îles, savoir : Opoun, la plus à l'est, Léoné, Fanfoué, Maouna, Oyolava, Calinassé, Pola, Shika, Ossamo et Ouera.

Ces îles, situées vers le 14° de latitude sud, entre les 171 et 175 degrés de longitude occidentale, forment un des plus beaux archipels de la mer du Sud, aussi intéressant par ses arts, ses productions et sa population, que les îles de la Société ou celle des Amis, dont les voyageurs anglais nous ont donné une description qui ne laisse rien à désirer. Quant à la moralité de ces peuples, quoique nous ne les ayons vus qu'un instant, nous avons appris par nos malheurs à bien connaître leur caractère, et nous ne craignons pas d'assurer qu'on chercherait en vain à exciter par des bienfaits la reconnaissance de ces âmes féroces, qui ne peuvent être contenues que par la crainte.

Ces insulaires sont les plus grands et les mieux faits que nous ayons rencontrés; leur taille ordinaire est de cinq pieds, neuf, dix ou onze pouces ; mais ils sont moins étonnants encore par leur taille que par les proportions colossales des différentes parties de

leur corps. Notre curiosité, qui nous portait à les mesurer très-souvent, leur fit faire des comparaisons fréquentes de leurs forces physiques avec les nôtres : ces comparaisons n'étaient pas à notre avantage, et nous devons peut-être nos malheurs à l'idée de supériorité individuelle qui leur est restée de ces différents essais. Leur physionomie me parut souvent exprimer un sentiment de dédain, que je crus détruire en ordonnant de faire devant eux usage de nos armes; mais mon but n'aurait pu être atteint qu'en les faisant diriger sur des victimes humaines; car autrement ils prenaient le bruit pour un jeu, et l'épreuve pour une plaisanterie.

Parmi ces insulaires, un très-petit nombre est au-dessous de la taille que j'ai indiquée; j'en ai fait mesurer qui n'avaient pas cinq pieds quatre pouces, mais ce sont les nains du pays; et quoique la taille de ces derniers semble se rapprocher de la nôtre, cependant leurs bras forts et nerveux, leurs poitrines larges, leurs jambes, leurs cuisses, offrent encore une proportion très-différente. On peut assurer qu'ils sont aux Européens ce que les chevaux danois sont à ceux des différentes provinces de la France.

Les hommes ont le corps peint et tatoué, de manière qu'on les croirait habillés, quoiqu'ils soient presque nus : ils ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines qui leur descend jusqu'aux genoux, et les fait ressembler à ces fleuves de la fable qu'on nous dépeint entourés de roseaux. Leurs cheveux sont très-longs; ils les retroussent souvent autour de la tête, et

ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie ; elle exprime toujours ou l'étonnement ou la colère. La moindre dispute entre eux est suivie de coups de bâton, de massue ou de pagaie, et souvent sans doute elle coûte la vie aux combattants ; ils sont presque tous couverts de cicatrices qui ne peuvent être que la suite de ces combats particuliers.

Les Malais sont encore aujourd'hui la nation la plus perfide de l'Asie, et leurs enfants n'ont pas dégénéré, parce que les mêmes causes ont préparé et produit les mêmes effets. On objectera peut-être qu'il a dû être difficile aux Malais de remonter de l'ouest vers l'est, pour arriver dans ces différentes îles ; mais les vents de l'ouest sont au moins aussi fréquents que ceux de l'est aux environs de l'équateur, dans une zone de sept à huit degrés au nord et au sud, et ils sont si variables, qu'il n'est guère plus facile de naviguer vers l'est que vers l'ouest. D'ailleurs, ces différentes conquêtes n'ont pas eu lieu à la même époque ; ces peuples se sont étendus peu à peu, et ont introduit de proche en proche cette forme de gouvernement qui existe encore dans la presqu'île de Malacca, à Java, Sumatra, Bornéo, et dans toutes les contrées soumises à cette barbare nation.

Parmi quinze ou dix-huit cents insulaires que nous eûmes occasion d'observer, trente, au moins, s'annoncèrent à nous comme des chefs ; ils exerçaient une espèce de police, et donnaient de grands coups de bâton ; mais l'ordre qu'ils avaient l'air de vouloir établir était transgressé en moins d'une minute ; jamais souverains ne fu-

rent moins obéis, jamais l'insubordination et l'anarchie n'excitèrent plus de désordres.

C'est avec raison que M. de Bougainville les a nommés les Navigateurs ; tous leurs voyages se font en pirogues, et ils ne vont jamais à pied d'un village à l'autre. Ces villages sont tous situés dans des anses sur les bords de la mer, et n'ont de sentiers que pour pénétrer dans l'intérieur du pays.

Les îles que nous avons visitées étaient couvertes, jusqu'à la cime, d'arbres chargés de fruits, sur lesquels reposaient des pigeons ramiers, des tourterelles vertes, couleur de rose, et de différentes couleurs; nous y avons vu des perruches charmantes, une espèce de merle, et même des perdrix. Ces insulaires soulagent l'ennui de leur oisiveté en apprivoisant des oiseaux ; leurs maisons étaient pleines de pigeons ramiers, qu'ils échangeaient avec nous par centaines; ils nous vendirent aussi plus de trois cents poules-sultanes, du plus beau plumage.

Leurs pirogues sont à balancier, très-petites, et ne contiennent assez ordinairement que cinq ou six personnes; quelques-unes cependant peuvent en contenir jusqu'à quatorze, mais c'est le plus petit nombre : elles ne paraissent pas, au surplus, mériter l'éloge que les voyageurs ont fait de la célérité de leur marche ; je ne crois pas que leur vitesse excède sept nœuds à la voile, et, à la pagaie, elles ne pouvaient nous suivre lorsque nous faisions quatre milles par heure. Ces Indiens sont si habiles nageurs, qu'ils semblent n'avoir de pirogues que pour se délasser. Comme au moindre

faux mouvement elles se remplissent, ils sont obligés à chaque instant de se jeter à la mer pour soulever sur leurs épaules ces pirogues submergées, et en vider l'eau.

(La Pérouse.)

ILE DE TAÏTI.

L'île de Taïti est environnée par un récif de rochers de corail, qui forme plusieurs baies et ports excellents; le mouillage est assez vaste, et l'eau assez profonde pour contenir un grand nombre d'assez gros vaisseaux. Cette île produit des fruits à pain, des noix de cocos, des bananes de treize sortes, les meilleures qu'on puisse trouver; un fruit assez ressemblant à la pomme, et très-agréable lorsqu'il est mûr; des patates douces, des ignames, du cacao, une espèce d'arum, un fruit appelé jambo et que les insulaires regardent comme le plus délicieux, et une quantité d'autres fruits et d'autres plantes qui n'exigent aucune culture et aucun soin.

Les Taïtiens ont une taille et une stature supérieures à celles des Européens. Les hommes sont grands, forts, bien membrés et bien faits. Leur teint naturel est cette espèce de teint brun-clair ou olive; il est très-foncé dans les habitants qui sont exposés à l'air et au soleil; leurs cheveux sont ordinairement noirs et un peu rudes.

Les Taïtiens impriment sur leurs corps des taches, suivant l'usage de plusieurs autres parties du monde, ce qu'ils appellent *tatow*. Ils piquent la peau aussi profondément qu'il leur est possible, sans en tirer de sang, avec

un petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie qui correspond à la lame est composée d'un os ou d'une coquille qu'on a ratissé pour l'amincir. Le tranchant est partagé en dents ou pointes aiguës, qui sont depuis le nombre de trois jusqu'à vingt, suivant la grandeur de l'instrument.

Lorsqu'ils veulent s'en servir, ils plongent la dent dans une espèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelles, et qui est délayée avec de l'eau. On place sur la peau la dent ainsi préparée, et en frappant à petits coups sur le manche qui porte la lame, avec un bâton, ils percent la peau et impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache ineffaçable. L'opération est douloureuse et il s'écoule plusieurs jours avant que les blessures soient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sexes lorsqu'ils ont douze à quatorze ans; on leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures, suivant le caprice des parents, ou peut-être suivant le rang qu'ils occupent dans l'île. Les hommes et les femmes portent ordinairement une de ces marques dans la forme d'un Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied et de la main, et souvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des carrés, des cercles, des demi-lunes et des figures grossières d'hommes, d'oiseaux, de chiens, ou différents autres dessins peints sur les bras et sur les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avaient une signification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le sens.

Ces peuples prennent une quantité prodigieuse d'ali-

ments dans un seul repas : j'ai vu un homme manger deux ou trois poissons aussi grands qu'une perche, trois fruits à pain dont chacun était plus gros que les deux poings, quatorze ou quinze fruits de planes ou bananes, qui avaient six ou sept pouces de long et quatre de circonférence, et près d'une quarte du fruit à pain pilé, qui est aussi substantiel que le flan le plus épais. Ce fait est si extraordinaire qu'à peine voudra-t-on le croire ; et je ne l'aurais pas rapporté, si je n'en avais d'autres garants que moi-même ; mais MM. Banks et Solander, et plusieurs de nos officiers en ont été témoins oculaires.

Les femmes ne s'abstiennent seulement pas de manger avec les hommes et de prendre les mêmes aliments, leur nourriture est encore apprêtée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, et qui, après avoir préparé les provisions, vont les déposer dans un hangar et assistent à leurs repas.

Les *wahahs* sont les seules pirogues employées par les Taïtiens ; les habitants des îles voisines emploient souvent l'autre sorte appelée *pahie*. Je vais donner une description particulière de la manière dont ils les construisent.

La partie d'en bas, ou la quille, est faite d'un arbre creusé en forme d'auge ; ils choisissent pour cela les plus longs qu'ils peuvent trouver, de manière qu'il n'y en a jamais plus de trois dans la longueur du bâtiment. Le second étage est formé d'une planche étroite d'environ quatre pieds de long, quinze pouces de large et deux d'épaisseur ; le troisième étage l'est, comme la quille,

de troncs d'arbres creusés dans les proportions de sa carène. Le dernier est aussi fait de troncs d'arbres creusés de manière que la partie recourbée et la partie perpendiculaire sont d'une seule pièce. Ce n'est pas un travail facile que de fabriquer ces différentes parties, sans scie, ni rabot, ni ciseau, avec une hache de pierre et une gouge d'os.

Les Taïtiens montrent une sagacité et une industrie extrêmes dans tous les expédients qu'ils emploient pour prendre du poisson. Ils ont des harpons de bambou dont la pointe est d'un os dur, et ils frappent le poisson plus sûrement avec cet instrument que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer.

Ils ont deux sortes d'hameçons construits avec un art admirable, et qui répondent très-bien au but qu'ils se proposent dans ces ouvrages. La tige est faite de nacre de perles, la plus brillante qu'ils peuvent trouver, et l'extrémité, qui est ordinairement plus éclatante, de poil de chien ou de soie de cochon, de manière qu'elle ressemble un peu à la queue d'un poisson. L'hameçon et l'amorce sont mis au bout d'une ligne d'*erowo* que porte une verge de bambou. Le pêcheur, afin de réussir, fait attention au vol des oiseaux qui suivent les poissons, il dirige sa pirogue de ce côté, et revient rarement sans avoir fait une bonne pêche.

Ils ont une hache de pierre, un ciseau ou gouge fait avec un os humain, et ordinairement avec l'os de l'avant-bras; une râpe de corail, et la peau d'une espèce de raie, qui, avec du sable de corail, leur sert de lime ou de pierre à aiguiser.

Tels sont leurs instruments, et, avec ce petit nombre d'outils, ils bâtissent des maisons, construisent des pirogues, taillent des pierres, abattent, fendent, sculptent et polissent des bois.

La pierre dont ils forment le taillant de leurs haches est une espèce de basalte d'une couleur noirâtre ou grise, qui n'est pas très-dure, mais qui ne s'égrène point facilement. Ces haches sont de différentes grandeurs : celles qui leur servent à abattre des bois pèsent de six à huit livres ; d'autres, qu'ils emploient pour sculpter, sont du poids de sept ou huit onces : comme il est nécessaire de les aiguiser à chaque instant, l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une pierre et une noix de coco remplie d'eau.

(Cook.)

Le capitaine Cook décrit ainsi un sacrifice humain qu'il a vu pendant son séjour à l'île de Taïti :

« Immédiatement après l'invitation que nous fit le roi, nous prîmes le chemin du Morai. Une multitude d'hommes et quelques petits garçons nous escortèrent, mais je n'aperçus pas une femme. Quatre prêtres et leurs acolytes ou assistants nous attendaient au Morai ; le corps de l'infortuné qu'on allait offrir aux dieux était dans une petite pirogue retirée sur la grève, et exposée en partie à l'action des vagues ; deux prêtres et plusieurs acolytes étaient assis près de la pirogue, les autres se trouvaient au Morai. Nous nous arrêtâmes à vingt ou trente pas des prêtres ; O-Too, le roi, se plaça en cet endroit, et nous nous tînmes debout près de lui, avec

quelques habitants du pays ; le gros du peuple se tint plus éloigné.

Les cérémonies commencèrent alors. L'un des acolytes apporta un jeune bananier, qu'il mit devant le roi ; un autre apporta une touffe de plumes rouges, montées sur des fibres de coco ; il toucha le pied du prince avec une de ces plumes, et il se retira vers ses camarades. L'un des prêtres, assis au Morai en face de ceux qui se trouvaient sur la grève, fit une longue prière, et il envoya de temps en temps de jeunes bananiers qu'on déposa sur la victime. Durant cette prière, un homme qui était debout, près du prêtre officiant, tenait dans ses mains deux paquets qui nous parurent être d'étoffe ; nous reconnûmes ensuite que l'un d'eux contenait le *mura* royal, et l'autre, l'arche de l'*eatoou*, si je puis me servir de cette expression. Dès que la prière fut terminée, les prêtres du Morai et leurs acolytes vinrent s'asseoir sur la grève, et ils apportèrent les deux paquets. Ils recommencèrent ici leurs prières, pendant lesquelles les bananiers furent ôtés un à un et à différents intervalles de dessus la victime, couverte en partie de feuilles de cocotier et de petites branches d'arbre ; on la tira alors de la pirogue, et on l'étendit sur le rivage, les pieds tournés vers la mer. Les prêtres se placèrent autour d'elle, les uns assis et les autres debout ; et l'un ou plusieurs d'entre eux répétèrent quelques phrases l'espace d'environ dix minutes ; on la découvrit en écartant les feuilles et les branchages qui la cachaient, et on la mit dans une direction parallèle à la côte. L'un des prêtres, qui se tint debout aux pieds du corps, fit une longue prière, à laquelle se

joignirent quelquefois les autres ; chacun d'eux avait à la main une touffe de plumes rouges. Vers le milieu de la prière, on enleva quelques cheveux de la tête de la victime, et on lui arracha l'œil gauche ; les cheveux et l'œil furent enveloppés dans une feuille verte, et présentés à O-Too. Le roi n'y toucha point ; mais il donna à l'homme qui les lui offrit, la touffe de plumes rouges qu'il avait reçue de Towhu. Les cheveux et l'œil de la victime furent reportés aux prêtres avec les plumes. O-Too leur envoya bientôt après d'autres plumes qu'il avait mises le matin dans ma poche en me recommandant de les garder. Tandis qu'on procédait à cette dernière cérémonie, on entendit un martin-pêcheur qui voltigeait sur les arbres ; O-Too, se tournant près de moi, me dit : « C'est l'*eatoou ;* » et il parut enchanté d'un si bon présage.

Le corps fut porté quelques pas plus loin, et on le déposa, la tête tournée vers le Morai, sous un arbre près duquel étaient trois morceaux de bois minces et larges, chargés de sculptures grossières, mais différentes les unes des autres. On plaça les paquets d'étoffes dans le Morai, et on mit les touffes de plumes rouges aux pieds de la victime ; les prêtres se rangèrent autour du corps, et on nous permit d'en approcher autant que nous le voulûmes. Celui qui paraissait exercer les fonctions de grand prêtre était assis à peu de distance ; il parla un quart d'heure, en variant ses gestes et les inflexions de sa voix ; il s'adressa toujours à la victime, et il parut souvent lui faire des reproches, il lui proposa diverses questions ; il me semble qu'il lui demandait si on n'avait pas eu raison de la sacrifier ; d'autres fois il lui adressa des prières,

comme si le mort avait eu assez de pouvoir ou de crédit sur la divinité pour en obtenir ce qu'il solliciterait. Il chanta d'un ton plaintif une prière qui dura près d'une demi-heure ; deux autres prêtres, Potatow et une partie de l'assemblée l'accompagnèrent durant cette prière ; l'un des prêtres arracha encore de la tête de la victime quelques cheveux qu'il mit sur des paquets d'étoffes : ensuite le grand prêtre pria seul, tenant à la main les plumes de O-Too. Lorsqu'il eut fini, il donna ces plumes à un second prêtre, qui pria de la même manière. Les touffes de plumes furent déposées sur les paquets d'étoffes, et le lieu de la scène changea.

On porta le corps dans la partie la plus visible du Morai ; on y porta aussi les plumes, les deux paquets d'étoffes et des tambours ; les plumes et les étoffes furent placées sur les murs du Morai, et on posa la victime au-dessous. Les prêtres l'entourèrent de nouveau, et après s'être assis, ils recommencèrent leurs prières, tandis que quelques-uns de leurs acolytes creusèrent un trou de deux pieds de profondeur, où ils jetèrent l'infortunée victime, qu'ils couvrirent de terreau et de pierres. Alors tout le peuple se retira en poussant de grands cris.

(Cook.)

ILES MARQUISES

Les îles Marquises sont au nombre de quatre : la première se nomme *la Madalena* (fatu-hiva) ; la seconde est celle de *San-Pedro* (mohotane) ; la troisième, *la*

Dominica (ohiva-oa), et la quatrième, *la Christina* (tahuata).

La Dominica, près de laquelle nous étions mouillés, paraissait montueuse, hérissée et stérile à la pointe nord-est; mais plus loin au nord nous observâmes des vallées couvertes d'arbres, et par-ci par-là quelques huttes. Comme la brume qui régnait depuis quelque temps s'éclaircissait, nous vîmes plusieurs roches escarpées, pareilles à des clochers, et des sommets creux, entassés au centre de l'île; ce qui prouve que les volcans et les tremblements de terre en ont bouleversé la surface. Toute la partie orientale offre une coupe perpendiculaire fort élevée en obélisques et en ravins.

Les insulaires étaient bien faits, d'une jolie figure, d'un teint jaunâtre ou tanné, que leur tatouage rendait presque noir.

Dès le matin, les insulaires, à la vue de notre vaisseau, accoururent en grand nombre sur leurs pirogues; ils nous vendirent du fruit à pain, des plantains, un petit cochon, pour des clous, des haches, etc. Mais ils voulaient souvent garder nos marchandises, sans rien donner en retour : on fut obligé de tirer un coup de fusil par-dessus la tête de l'un d'eux, qui nous avait déjà trompés plusieurs fois. Ils se comportèrent ensuite avec plus d'honnêteté, et bientôt après quelques-uns montèrent à bord. Nous nous préparions alors à touer le vaisseau plus loin dans la baie, et j'allai sur une chaloupe chercher un endroit convenable. A peine fus-je dans la chaloupe, qu'on me dit qu'ils avaient pris un des chandeliers de fer du passavant et l'emportaient en fuyant. J'ordonnai

de faire feu sur la pirogue jusqu'à ce que je pusse l'atteindre avec la chaloupe, mais je défendis de tuer. Les naturels firent trop de bruit pour que je fusse entendu, et le malheureux voleur fut tué au troisième coup.

Deux autres, qui l'accompagnaient, se jetèrent à l'eau; mais ils rentrèrent sur leur bord au moment ou je m'en approchai. Ils avaient précipité le chandelier dans la mer. Un Indien d'un âge mûr vidait le sang et l'eau, en poussant de grands éclats de rire. L'autre, un jeune homme âgé d'environ quatorze ou quinze ans, jetait sur le mort un regard triste et abattu. Nous eûmes lieu de croire que c'était son fils.

Ils traînèrent la pirogue sur la côte à travers la houle, et portèrent le mort dans le bois. Bientôt nous entendîmes le son de leurs tambours, et nous vîmes un nombre considérable d'habitants assemblés sur la grève, et armés de piques et de massues; ils semblaient nous faire beaucoup de menaces.

Quelques hommes, qui paraissaient être les conducteurs, étaient mieux armés et mieux habillés que les autres, qui n'avaient pour vêtement qu'un petit morceau d'étoffe autour des reins. Les hommes paraissaient infiniment plus noirs que les jeunes gens qui n'étaient pas encore tatoués. Ce tatouage leur rendait la peau presque noire. Les piqûres étaient disposées avec la plus grande régularité, et les marques d'une jambe, d'un bras, d'une joue, etc., correspondaient exactement avec celles de l'autre. Elles ne représentaient ni un animal ni une plante; mais elles consistaient en taches, en spirales,

barres, échiquiers et lignes, qui offraient un aspect très-varié.

Leur physionomie agréable et ouverte annonçait de la vivacité ; ils avaient de grands yeux noirs, des cheveux noirs bouclés et forts ; ceux de quelques-uns seulement étaient de couleur de sable. En général, ils portaient une barbe peu fournie, à cause des cicatrices du tatouage. S'ils n'avaient poins d'habits, en revanche ils étaient chargés d'ornements. Une espèce de diadème ou un cercle de plumes de frégates, ou une frange de cordons de bourre de coco, décorait leur tête. L'oreille était cachée par deux morceaux de bois aplatis, d'une forme ovale, d'environ trois pouces de long, et peints en blanc avec de la chaux. Une espèce de hausse-col de petits morceaux de bois léger, pareil au liége, et joints ensemble avec de la gomme, en forme circulaire, pendait sur le col, ou plutôt sur la poitrine des chefs ; des fèves écarlates formaient aussi sur ce hausse-col un grand nombre de cordons de deux ou trois pouces. Ceux qui ne jouissaient pas de cette noble parure, portaient du moins un cordon auquel était attaché un coquillage poli représentant une large dent. On voyait encore autour de leur ceinture, de leurs bras, de leurs genoux, des chevilles de leurs pieds, des touffes de cheveux. Ils vendaient pour peu de chose leurs autres ornements, excepté ces derniers, auxquels ils mettaient un grand prix, quoiqu'ils fussent couverts de vermine. Il est probable qu'ils conservent ces cheveux en mémoire de leurs parents morts ; on peut croire aussi que ce sont les dépouilles de leurs ennemis, qu'ils gardent comme des trophées de leurs victoires.

Un gros clou, ou quelque chose qui frappait fortement leurs regards, l'emportait ordinairement sur la répugnance qu'ils avaient à les vendre.

Le chef portait un manteau d'écorce de mûrier, pareille à l'étoffe de Taïti, et il avait le diadème, le hausse-col, les pendants d'oreilles et les touffes de cheveux. On nous fit entendre que c'était le roi de toute l'île, quoiqu'on ne lui témoignât pas beaucoup de respect. Il nous avertit qu'il s'appelait *Honoo,* et qu'il était he-ka-aï, titre qui correspond sans doute à l'*arée* de Taïti et à l'*avéeké* des îles des Amis. Il paraissait intelligent et d'un bon caractère : sa figure était d'ailleurs très-expressive.

Les naturels ne paraissaient pas lui porter grand respect, comme je l'ai dit plus haut. N'étant pas encore parvenus à ce degré de civilisation dont jouissent les Taïtiens, ils ne connaissent guère les différences de rang. La nature de leur terrain, qui demande plus de travail et de culture qu'aux îles de Taïti, est la principale cause de cette différence. Toute la prééminence de leur chef semblait consister dans son habillement plus complet que celui des Indiens, qui, par choix ou par indolence, vont nus dans ce climat.

(Cook.)

Les îles Marquises, devenues possessions françaises, ont par cela même acquis un plus grand intérêt ; nous allons donner les notions qui ont pu être recueillies sur leur histoire. Pour qu'on puisse mieux en suivre les différentes phases, il faut la diviser en cinq époques.

La première comprend les temps primitifs, que les na-

turels du pays ont singulièrement entourés de fables absurdes sur leurs ancêtres, leurs chefs et leurs prêtres, et qui restent fort nébuleux.

La seconde époque date de leur découverte vers la fin du seizième siècle. Ce fut l'Espagnol Mindana, qui leur donna en 1595 le nom de *Marquises*, en l'honneur du marquis de Mendoça, gouverneur général du Pérou. On croit que c'est en la baie de *Vaitahu* (île Ste-Christine), appelée par Mindana *baie de la Mère de Dieu*, que l'aumônier de l'expédition célébra la première messe qui ait été dite sur cette terre d'idolâtrie.

En 1773, le capitaine Cook, auquel nous avons emprunté les pages précédentes, visita de nouveau ces îles, et ajouta à la nomenclature de Mindana, l'îlot de Fatu-Uku, auquel il donna le nom de Lord-Hood.

Au dire des Américains, ce serait à Ingraham de Boston, en 1791, qu'on doit attribuer l'honneur d'avoir complété la reconnaissance de l'archipel entier; mais il paraît qu'il ne fit qu'y passer. Un mois plus tard, un navigateur français, Marchand, aborda l'île Ua-Pou et en prit possession au nom de la nation française. A partir de cette date, l'archipel fut fréquenté par des baleiniers hollandais, anglais, américains. Un jeune homme de Bordeaux, nommé Joseph Cabry, embarqué sur un baleinier anglais, fit naufrage sar les côtes de Nuku-Kiva, et allait être probablement offert en sacrifice aux dieux du pays et mangé par les naturels, lorsque la fille du roi demanda sa grâce, l'obtint et épousa le prisonnier. Cabry se fit sauvage avec les sauvages, se fit tatouer comme eux et devint un de leurs plus grands guerriers. En 1801,

Crusenstern l'enleva de l'île et le transporta en Russie. Cabry rentra en France en 1817, fut présenté à Louis XVIII, puis finit par se faire voir en public. Il mourut à l'âge de quarante-deux ans, à Valenciennes.

Pendant la troisième époque, de 1806 à 1830, une horrible disette dépeupla une partie des îles ; il vint un Américain, le capitaine Porter, qui voulut y former un établissement, qui n'eut pas de durée, malgré qu'il fût parvenu à construire un petit fort, et à assujettir à une sorte de discipline cinq cents des insulaires, les plus propres à la guerre.

Les années 1830 à 1840, que nous appellerons la quatrième époque, furent marquées par les tentatives des missionnaires anglais protestants qui se succédèrent dans l'archipel et qui ne purent aboutir à aucun résultat. A cette même époque, des missionnaires catholiques français y abordèrent aussi et parvinrent à s'y fixer.

Enfin nous touchons à la cinquième époque, la prise de possession des Marquises par l'amiral Dupetit-Thouars en 1832. Nous allons laisser parler l'amiral, qui s'exprime ainsi dans son rapport daté du 18 juin 1842 :

« En partant de Valparaiso, pressés d'arriver aux Marquises, nous gouvernâmes directement sur l'île Fatuiva (la Madeleine), la plus méridionale du groupe du sud-est de cet archipel. Nous arrivâmes en vue de cette île le 26 avril ; le 27 nous visitâmes toute la côte occidentale et nous eûmes quelques relations avec les indigènes. Cette île, qui contient, assure-t-on, de quinze à dix-huit cents habitants, n'offre qu'un mouillage en pleine côte, toujours dangereux et fréquenté seulement par les baleiniers

que le besoin de provision force à y relâcher. Le 28 au matin, nous étions sur la côte occidentale de l'île de Tahuata (la Christine), où nous fûmes contrariés par des calmes qui se prolongèrent assez avant dans la journée : ce ne fut qu'à trois heures que nous atteignîmes le mouillage de la baie de Vaïtahu.

» A peine étions-nous à l'ancre sur cette rade, que nous reçûmes la visite de M. François de Paule, supérieur de la mission établie en cette île ; mais ce ne fut que le lendemain que le roi Iotété vint à bord, accompagné du révérend supérieur de la mission, qui voulut bien nous servir d'interprète. Le roi parut enchanté de me revoir, et me dit qu'il serait venu à bord la veille, dès que la frégate avait été aperçue, s'il n'avait pas craint que nous ne fussions Américains. Il m'apprit alors qu'il y avait environ quatre mois qu'une baleinière appartenant à un bâtiment de pêche des Etats-Unis, ayant perdu son bâtiment en chassant une baleine, était venue, après plusieurs jours de mer et de souffrance, étant sans vivres, relâcher à l'île Fatuiva, où elle avait été accueillie à coups de fusil, et où elle avait perdu un homme, par suite de cette attaque imprévue. Repoussés de l'île de Fatuiva, ces marins avaient repris le large et étaient arrivés à l'île Tahuata, où le roi ne les avait pas beaucoup mieux reçus, car il les avait dépouillés de leurs vêtements et leur avait même enlevé leur baleinière.

» Depuis cette époque, les marins américains, ayant trouvé à s'embarquer sur un baleinier venu en relâche, protestèrent, avant leur départ, contre les actes de piraterie dont ils avaient été les victimes, et menacèrent

Iotété de la vengeance de leur gouvernement. Iotété, éclairé depuis par les missionnaires et par les capitaines venus en relâche dans la baie de Vaïtahu, conçut de vives inquiétudes sur les suites que pouvait avoir pour lui cette mauvaise affaire, et il était encore sous l'impression de ces alarmes, lorsqu'il vint me voir. Il me demanda de le protéger et de débarquer, lorsque je partirais, une partie de mon équipage et des canons de la frégate. Je lui répondis que j'y consentirais s'il voulait reconnaître la souveraineté française et prendre mon pavillon. Il accepta avec empressement ces propositions, et nous convînmes que la déclaration de prise de possession aurait lieu le 1er mai, et qu'aussitôt le pavillon français serait arboré sur l'île Tahuata.

» Toutes nos dispositions furent promptement faites, et le 1er mai, à dix heures, je me rendis à terre, accompagné de l'état-major général et d'une partie de celui de la *Reine-Blanche*. Une garde de soixante hommes nous avait précédés pour rendre les honneurs à nos couleurs nationales, lorsque, après la déclaration de prise de possession que j'allais faire au nom du roi, en présence du roi Iotété, des principaux chefs et d'un grand concours d'indigènes, elles seraient déployées pour la première fois sur le groupe sud-est des îles Marquises.

» Arrivé sur les lieux, je fis ouvrir un ban, et, ayant pris la parole au nom du roi, je déclarai la prise de possession de l'île de Tahuata et du groupe du sud-est des îles Marquises. Le pavillon fut hissé aussitôt, nous le saluâmes de trois cris : *Vive le roi ! vive la France !* qui furent suivis de trois décharges de mousqueterie,

faites par la garde d'honneur, et par des fanfares exécutées par toute la musique. La frégate *la Reine-Blanche*, mouillée à petite distance du rivage et entièrement pavoisée, prit également part à cette cérémonie, en répondant à nos acclamations par une salve de vingt et un coups de canon.

» Les habitants, réunis en grand nombre, manifestaient également leur joie par des acclamations bruyantes et répétées, et tous me demandèrent de mettre des canons à terre. Nous nous rendîmes ensuite chez le roi, où l'acte de la reconnaissance de la souveraineté française et celui de la prise de possession furent immédiatement signés.

» En partant de Vaïtahu, nous emmenâmes avec nous le révérend père supérieur de la mission, qui, depuis plus de quatre mois, était sans nouvelles des missionnaires de Nuku-Hiva et d'Uapon, qu'il savait d'ailleurs très-exposés aux brutalités des indigènes de ces deux îles; il désirait vivement savoir ce qu'ils étaient devenus; et, d'un autre côté, j'étais convaincu, par l'influence morale qu'ont déjà acquise nos missionnaires parmi les naturels, que la présence de M. François de Paule à bord de la frégate ne pouvait qu'être très-favorable au succès de la mission que j'avais à remplir : et, en effet, je ne me trompais pas, comme le verra bientôt Votre Excellence par les détails qui vont suivre.

» Nous allâmes en premier lieu nous présenter devant la baie de Hakahau, où demeure le roi d'Uapou; j'expédiai un canot à terre, et j'appris, à son retour, que M. Caret et les missionnaires qui étaient avec lui sur

cette île avaient été forcés de s'embarquer, il y avait à peu près trois mois, et qu'au moment de leur départ ils avaient été pillés ; enfin, que ce n'était qu'avec peine qu'ils avaient pu s'échapper sains et saufs. Nous apprîmes encore que leur mission n'était cependant pas restée sans succès ; qu'ils avaient fait dix ou douze prosélytes que leurs compatriotes ne pouvaient arracher à la foi qu'ils avaient embrassée, et que parmi eux se faisait remarquer une ancienne grande prêtresse.

» Pressé de suivre ma mission, je ne pus, pour le moment, m'occuper de porter secours à nos coreligionnaires, et j'ajournai ce projet à l'arrivée du premier bâtiment qui nous rallierait.

» Le lendemain, 31 mai, nous mouillâmes dans la baie de Taio-hae, où aucun des bâtiments que j'attendais n'était encore arrivé. Je fis aussitôt dire au roi de venir à bord, et il arriva sans se faire attendre. Après avoir causé quelques instants avec lui, par l'intermédiaire de M. François de Paule, je lui proposai de reconnaître la souveraineté du roi des Français, et je lui promis de mettre une garnison dans sa baie, s'il y consentait. Le roi s'empressa d'accéder à mes propositions.

» Dès le même jour, nos tentes furent dressées dans la baie de Hakapei, au pied de Tuhiva, où doit être placé un fort dont j'ai ordonné la construction, et auquel j'ai donné le nom de *Collet*, en commémoration du contre-amiral de ce nom, père du capitaine de corvette Collet, destiné à le fonder et à le commander, ainsi que le groupe nord-ouest des îles Marquises.

» Le 9, voulant consolider la paix entre le roi Témoana

et les chefs de Taoias, qui, malgré le traité conclu à bord de la *Reine-Blanche*, retenaient toujours la femme du roi, je m'embarquai au jour, accompagné de Témoana et du révérend supérieur de la mission de l'île de Tahuata, et nous allâmes à la baie d'Hakapehi, où ils résident. A notre arrivée, nous aperçûmes le pavillon français qui flottait sur la maison du vieux chef Mahaetete. Nous fûmes très-bien accueillis, non-seulement des chefs qui déjà avaient passé deux jours à bord de la frégate, mais encore de toute la population. Elle nous accompagna dans notre promenade au milieu d'une magnifique vallée d'une largeur variable de 2 à 3/4 de mille environ, et d'une profondeur de 5 à 6 milles au moins. Cette vallée est encaissée entre deux immenses montagnes à pic comme des murs, et de 1,000 à 1,200 mètres d'élévation.

» De distance en distance, nous trouvions des cases où on nous engageait à nous arrêter et où l'on nous offrait des cocos. Nous trouvâmes enfin la reine Témoana dans une de ces cases; on nous la fit connaître; je l'engageai à nous accompagner à notre retour; elle me le promit d'abord, mais un indigène qui était auprès d'elle la fit se rétracter; nous la quittâmes, et nous continuâmes à nous enfoncer dans la vallée pour aller voir un vieux chef nommé Tumee, qui, étant malade, n'avait pu venir au-devant de nous. Nous le rencontrâmes dans sa case, couché et souffrant beaucoup d'un rhumatisme aigu. Nous n'étions là que depuis peu d'instants, lorsque la reine vint nous y rejoindre. Je lui fis de nouvelles instances et lui donnai quelques

présents ; mais tout fut inutile, elle persista dans son refus.

» Nous retournâmes alors vers la plage, et nous nous arrêtâmes de nouveau à la case où nous l'avions rencontrée la première fois. Elle y revint bientôt ; mes instances réitérées n'eurent point un meilleur succès ; mais M. François de Paule, lui ayant parlé pendant quelque temps, parvint à la décider à revenir avec son mari. Témoana s'approcha alors de sa femme à laquelle il n'avait rien dit. Dans ce moment, toute la population fit un cri qui nous donna lieu de penser qu'elle s'opposait à leur réunion ; c'était tout le contraire. M. François nous expliqua qu'ils avaient voulu, par délicatesse, qu'on laissât le roi seul avec sa femme, afin qu'il lui parlât en toute liberté. Peu d'instants après, la reine se leva ; elle fut suivie par son mari, et tous deux, la femme marchant la première dans le sentier, prirent le chemin de la plage. Dès cet instant, tous les indigènes se levèrent et suivirent en jetant des cris d'approbation et en manifestant leur joie par mille démonstrations étranges ; c'était une véritable fête improvisée. Cet événement, dont le succès est dû à notre révérend missionnaire, est en lui-même extrêmement heureux, en ce qu'il consolide la paix entre les Taoias et les Téiis, dont Témoana est le roi ; de plus, il assure également la paix de toute l'île, car la princesse Taipi, par naissance, est chez les Taipis l'héritière du pouvoir suprême, par l'adoption qu'elle a faite du fils du chef de cette tribu. »

(Du Petit-Thouars.)

ILE DE PAQUE

Les naturels de l'île de Pâque habitent de très-misérables cabanes basses, composées de bâtons plantés en terre, à six ou huit pieds de distance les uns des autres, recourbés en haut, réunis au sommet et formant une espèce d'arche gothique. Les plus longs se placent au milieu, et les plus courts de chaque côté et à une moindre distance.

A ces bâtons, ils en attachent d'autres horizontalement, et couvrent le tout de feuilles de cannes à sucre. La porte, placée au milieu d'un des côtés, a la forme d'un porche, et elle est si basse et si étroite qu'un homme peut à peine y entrer en se traînant sur les mains. La plus grande case que j'aie vu avait soixante pieds de long, huit ou neuf de haut au milieu, et trois à quatre à chaque bout. Il y a des espèces de maisons voûtées en pierre, et construites en partie sous terre.

En arrivant dans l'île on aperçoit d'immenses statues élevées sur des plates-formes, qui sont d'une antiquité très-remarquable.

Ces plates-formes en maçonnerie ont quelquefois trente ou quarante pieds de long, douze ou seize de large, et de trois à douze d'élévation.

Les statues, ou du moins la plupart, occupent ces plates-formes qui leur servent de base : elles sont, autant que nous avons pu en juger, à peu près à

mi-corps, et le bas se termine par un tronc. L'exécution en est grossière, mais pas mauvaise. Les traits du visage, et en particulier le nez et le menton, ne sont point mal formés; mais les oreilles ont une longueur disproportionnée; et quant au corps, on a peine à y trouver de la ressemblance avec celui d'un homme

Je n'ai examiné que deux ou trois de ces statues près de la place du débarquement : elles sont d'une pierre grise qui paraît être la même que celle des plates-formes. Elles ont à peu près trente pieds de haut. Nous avons peine à concevoir maintenant comment ces insulaires, qui ne connaissent en aucune manière les forces mécaniques, ont pu élever des masses si étonnantes et placer au-dessus de grosses pierres cylindriques. De quelque manière qu'on les ait élevées, il a fallu un temps immense, ce qui montre assez l'industrie et la persévérance des insulaires au siècle où on les a bâties; car les habitants actuels n'y ont certainement eu aucune part, puisqu'ils ne réparent pas même les fondements de celles qui tombent en ruines.

Il est probable que cette île était très-florissante autrefois, si on en juge par les antiquités remarquables dont elle est couverte. Elle a dû produire jadis un volcan, puisque tous les minéraux sont purement volcaniques, et elle a, suivant toute apparence, été bouleversée par le feu.

Les arbres, les plantes, tous les animaux domestiques, et même une grande partie de la nation, peuvent avoir

péri dans une de ces épouvantables convulsions de la nature; et la faim et la misère auront poursuivi ceux qui échappèrent au feu. On ne trouve dans l'île que des arbres frêles et minces.

(Cook.)

ILES SANDWICH

L'archipel des îles Sandwich, dont le nom ne fut connu en Europe que souillé d'un meurtre, fut découvert, dit-on, plus de deux siècles avant les voyages de Cook, par un navigateur espagnol que les uns nomment Gali et d'autres Gaëtano. Voici maintenant comment on explique l'obscurité dans laquelle retombèrent ces îles après une première découverte. De nombreux pirates infestaient la côte occidentale d'Amérique; mais ils ne pouvaient renouveler leurs vivres que par des combats heureux ou par une longue et pénible traversée par le cap Horn. Gaëtano, en découvrant l'archipel de Sandwich, pensa avec raison que, s'il le faisait connaître, il deviendrait bientôt un point de ralliement et un refuge pour les écumeurs de mer, qui ne faisaient déjà que trop de mal au commerce de sa patrie. Il se décida donc, après en avoir obtenu le consentement de son souverain, à diminuer d'une dizaine de degrés, sur ses cartes, la longitude et la latitude des îles qu'il avait trouvées. La guerre que les Espagnols eurent à soutenir avec la France, peu de temps après, leur fit perdre de vue la découverte de Gaëtano, malgré tous les

avantages qu'ils auraient pu en tirer dans leurs fréquents voyages de la Nouvelle-Espagne à Manille. C'est donc bien, en réalité, à l'illustre navigateur anglais qu'est due la connaissance de cet archipel, qu'il arrosa de son sang.

Dès que ces îles furent connues, le commerce de fourrures, qui se fait sur la côte nord-ouest de l'Amérique, ne tarda point à y amener de grands changements. Leurs ports offraient un abri sûr aux bâtiments engagés dans ce commerce ; les marchands prirent donc l'habitude de s'y hiverner, d'y réparer et d'y ravitailler leurs vaisseaux : au retour de la belle saison, ils regagnaient les côtes de l'Amérique pour compléter leur cargaison. Les insulaires, en échange de leurs provisions, demandaient par-dessus tout des outils de fer et des fusils ; et sans prévoir les résultats qui en adviendraient, les marchands s'empressaient de satisfaire à ces demandes avec d'autant plus de facilité, qu'ils trouvaient eux-mêmes de l'avantage à employer ces objets d'échange. Bientôt les armes à feu et les munitions abondèrent aux îles Sandwich ; ainsi armés, les habitants devinrent redoutables à leurs hôtes ; ils parvinrent à s'emparer de plusieurs petits navires, et déployèrent une énergie qui, bien que mêlée d'abord de férocité, indiquait néanmoins une tendance bien marquée vers un état de société plus parfait.

A cette époque s'éleva parmi eux un de ces hommes que la Providence semble tenir en réserve quand elle veut changer la destinée d'un peuple : ce fut *Taméhaméha*, qui compléta la révolution commencée

dans son pays. L'un des principaux chefs d'Owhyhy, il s'était déjà fait remarquer durant la dernière et fatale visite de Cook (1779). Quelques années après, il s'empara de l'autorité royale, soumit les îles voisines, et voulut faire servir ses conquêtes aux vastes plans qu'il avait conçus, et qui ne tendaient rien moins qu'à réunir toutes les îles de la mer du Sud sous une même domination. Connaissant la supériorité des Européens, il mettait tout son orgueil à les imiter; il avait toujours près de lui des Anglais en qualité de ministres et de conseillers. En 1817, il possédait une armée de sept mille hommes armés de fusils, à la tête desquels se trouvaient au moins cinquante Européens. Taméhaméha, après avoir commencé par l'usurpation et le meurtre, finit par mériter l'amour sincère et l'admiration de ses sujets, qui le regardaient comme un être surhumain, et qui versèrent des larmes sincères à sa mort.

Nous ajouterons ici, par forme d'appendice, ce qui se passa depuis cette mort dans le royaume de Sandwich. Rio-Rio succéda paisiblement à son père; mais comme il était loin d'en avoir les talents et l'énergie, les chefs des différentes îles, forcés à l'obéissance sous le règne de Taméhaméha, ne tardèrent point à s'agiter et à secouer l'autorité de son faible successeur. Ne pouvant se maintenir sur un trône ébranlé, Rio-Rio et la reine son épouse se rendirent en 1824 à Londres, où ils moururent tous deux à quelques jours d'intervalle. Après Rio-Rio, la couronne échut à son frère Kaonékéouli, qui n'entra en majorité qu'en 1833.

Pendant la minorité du roi, la régence fut exercée par un membre de la famille royale, nommé Bocki. Des missionnaires anglais avaient prêché le christianisme dans les îles Sandwich, y avaient établi de nombreuses écoles, et fait imprimer des livres dans la langue du pays.

L'archipel des îles Sandwich est le groupe le plus isolé et le plus septentrional de la Polynésie. Situé entre le 19e et le 22e degré de latitude nord, et le 156e et 162e degré de longitude ouest, il se compose de huit grandes îles et de trois îlots. La plus grande et la plus orientale, tout à la fois, est Owhyhy; puis, en s'avançant vers l'ouest, on trouve Mowi, Tahourouvé, Raheina, Morotoi, Wahou, Atouai et Onikou.

Le sol des îles Sandwich est volcanique; Owhyhy est presque entièrement couverte de laves plus ou moins anciennes; on peut même dire que l'île entière n'est qu'un massif de laves renfermant de nombreux cratères; cette même île est remarquable par les montagnes de Mowna-Roa et de Mowna-Kaah, dont le sommet est couvert de neiges perpétuelles. La première a 28m de plus que le mont Blanc, ou 4,838m; la seconde, plus élevée encore, n'en a pas moins de 5,486. Owhyhy renferme un volcan en ignition; ce n'est point une montagne comme le Vésuve ou l'Etna, mais une plaine de sept à huit milles de circonférence, dans laquelle on compte jusqu'à soixante cratères, dont plusieurs sont toujours en activité.

Wahou est la plus fertile et la plus belle de l'archipel;

elle est devenue la plus importante depuis que le gouvernement a abandonné Owhyhy pour venir s'y établir. La ville d'Onorourou, qui en est la capitale, s'élève dans une plaine assez étendue, sur les bords du havre du même nom ; les maisons des naturels, semblables à celles des autres îles, sont entremêlées d'autres maisons en pierre, appartenant à des Européens ou à des Anglo-Américains. Un commerce actif tend chaque jour à en accroître l'importance. En 1828, cent vingt grands navires de commerce étaient entrés dans le port de cette ville. Elle possédait elle-même une marine marchande parfaitement équipée, et ses expéditions s'étendaient de la côte occidentale d'Amérique à la Chine et au Kamtschatka. Atouai se fait remarquer par la beauté de ses habitants, qui sont les plus fiers et les plus intrépides de tous ces insulaires. Taméhaméha ne put jamais les reduire complètement, et ils se déclarèrent de nouveau indépendants après sa mort.

Les habitants des îles Sandwich sont généralement grands et bien faits ; leur couleur varie beaucoup : chez les uns, elle est d'un brun-clair et presque jaune : chez d'autres, elle approche du noir. Leur front est élevé ; leurs yeux sont noirs, bien fendus et d'une grande vivacité. Leur nez est large, souvent épaté, quelquefois, mais rarement, aquilin ; ils ont les cheveux noirs et assez longs ; quelques vieillards ont une barbe longue et bien fournie. Les femmes, sans être jolies, sont généralement très-bien constituées.

On a observé que la classe des chefs forme, dans les

deux sexes, une race distincte et bien supérieure au peuple, pour la taille, la force et l'intelligence, bien que cependant, sous le rapport des traits de la figure, les deux classes se ressemblent. Dans la première, il n'est pas rare de voir des individus avoir une taille de six pieds; l'obésité est remarquable parmi ces peuples, surtout chez les femmes, qui acquièrent, jeunes encore, un embonpoint monstrueux.

En dépit de la réputation de férocité que leur a donnée le meurtre de Cook, les insulaires de Sandwich sont bons et affables. Un Européen peut parcourir seul et sans armes toutes les parties de l'archipel, avec plus de sécurité qu'il ne parcourrait certaines villes de nos contrées.

La population de Sandwich semble avoir diminué depuis un demi-siècle. Suivant les rapports du lieutenant King, continuateur de Cook, elle était de quatre cent mille âmes. Lorsque l'*Uranie* y séjourna, elle n'en comptait plus que deux cent soixante-quatre mille, et cette dernière appréciation remontait à 1805. En 1825, M. Stwart, Anglais résidant dans ces îles, estimait qu'elle ne dépassait guère cent quarante mille individus. Il faut attribuer cette diminution aux guerres sanglantes de Taméhaméha, aux catastrophes occasionnées par d'affreux tremblements de terre, à des maladies inconnues, apportées par les navires européens, à l'introduction des liqueurs spiritueuses, aux fatigues causées dans la basse classe par l'exploitation du bois de sandal; enfin, au libertinage, à l'infanticide. Il est probable qu'il en sera des habitants de Sandwich comme

de tous les peuples sauvages qui se sont trouvés en contact avec les Européens. Faut-il donc admettre que certaines populations sont inhabiles à recevoir les bienfaits de la civilisation, et que pour elles le progrès[1] c'est la mort? Sur les débris de la population indigène, s'élève une race métisse qui a peu d'importance encore, mais elle est destinée à prendre un rapide accroissement.

Les idées religieuses des habitants de Sandwich ont une grande ressemblance avec celles de la Nouvelle-Zélande, des îles de la Société, de Tonga-Tabou, et de plusieurs autres du grand Océan, peuplées par la même race d'hommes; on y trouve un mélange confus de croyances chinoises, indoues, égyptiennes... Les sorciers ont chez eux un grand pouvoir, que fort heureusement d'autres sorciers peuvent contre-balancer. Leurs *moraïs* ou temples renferment des idoles gigantesques, ayant des têtes énormes et des bouches démesurées garnies de dents de requins; elles sont en bois ou en pierre, sculptées avec un certain art. Avant le règne de Taméhaméha, les sacrifices étaient usités; il les défendit, et par cette défense seule, il mérite d'être placé au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Avant l'introduction du christianisme, le mariage n'était consacré par aucune cérémonie. On achetait une fille à ses parents pour quelques cadeaux. La polygamie était permise; aucun lien de parenté ne mettait obstacle

[1] La civilisation corrompue, apportée à ces îles par les navigateurs européens, ne peut s'appeler progrès.

(*Note de l'éditeur.*)

au mariage ; on était homme avant d'être frère et sœur ; il n'était pas rare de voir un fils épouser la veuve de son père. Les enfants venaient au monde sans que leur naissance donnât lieu à aucun acte civil ou religieux. Les funérailles seules étaient entourées d'un mystère qu'il a toujours été très-difficile de pénétrer. A la mort d'un chef ou d'un personnage considérable, les parents du défunt et le peuple même témoignent encore leur deuil, en se faisant sur le corps de profonds tatouages ; il est aussi d'usage de se briser une ou plusieurs dents incisives. Quand Taméhaméha mourut, toute la population montra son désespoir, non-seulement par les signes que nous venons d'indiquer, mais encore en se livrant à tous les excès, en secouant le joug de toutes les lois, même de la plus sacrée et la plus révérée de toutes, du *Tabou*. L'ordre ne revint que quand l'héritier du trône fut solennellement investi du pouvoir.

Le *Tabou*, dont nous venons de parler, est une institution tout à la fois civile et religieuse ; toute trangression à cette loi est punie de mort. La cérémonie du *Tabou* s'opère avec le concours de l'autorité civile et de l'autorité sacerdotale. Ce mot, qui signifie littéralement *prohibé, défendu*, désigne la prohibition elle-même, la chose prohibée et l'individu qui a enfreint la prohibition. Le *Tabou* pouvant s'appliquer à tout, l'on conçoit que c'est une arme bien puissante pour contenir un peuple féroce et superstitieux.

La langue des Sandwich est douce et harmonieuse ; il n'y a point de mot qui ne soit terminé par une voyelle. Les consonnes sont au nombre de dix : F, H, K, L, M,

N, P, R, T, V ; encore F et P, K, T et R s'emploient-elles indifféremment l'une pour l'autre.

Le rôle important que l'archipel de Sandwich paraît appelé à jouer dans la civilisation de la Polynésie, nous a engagé à donner quelques développements au paragraphe destiné à en retracer la physionomie et les mœurs.

Nous emprunterons encore au récit si animé de M. de Freycinet la relation du baptême du premier ministre.

Dans une visite que Kraïmokou avait faite à bord de l'*Uranie*, le costume de notre aumônier avait frappé ses regards. Informé des fonctions de cet ecclésiastique, il lui fit connaître que depuis longtemps il voulait être chrétien, et qu'il le priait en conséquence de le baptiser ; que sa mère, à son lit de mort, avait reçu ce sacrement, et lui avait recommandé de se soumettre lui-même à cette cérémonie dès qu'il en trouverait l'occasion. M. l'abbé de Quélen accueillit de grand cœur sa demande, et il fut résolu entre nous que l'on procéderait à cet acte religieux aussitôt après mon retour du conseil du roi.

Comme je me disposais à revenir à bord, Rio-Rio me dit qu'il avait envie d'assister avec sa cour à la cérémonie que nous allions célébrer. Je lui envoyai à cet effet mon canot, et nous le vîmes bientôt paraître accompagné de cinq reines, ses femmes, et de son jeune frère âgé de six ou sept ans. Une grande suite de pirogues doubles et simples, remplies d'hommes et de femmes composant sa cour, suivaient de près. Le roi était vêtu d'une veste bleue de hussard, galonnée en

or, avec de grosses épaulettes de colonel ; un de ses officiers portait son sabre ; un autre son éventail ; deux autres d'énormes tromblons ; un cinquième enfin, sa pipe, qu'il était chargé de tenir allumée.

A son arrivée, je saluai le monarque d'une salve de onze coups de canon. Le gaillard d'arrière avait été décoré avec des pavillons, et l'on en avait mis aussi sur le pont, pour que les princesses s'y trouvassent convenablement assises ; la reine favorite et la veuve de Tamé-haméha furent placées sur des chaises, en face de l'autel qui avait été dressé sur le pont, en avant de la dunette. Enfin, M. l'abbé de Quélen procéda au baptême de Kraïmakou, qui, pendant toute la cérémonie, eut l'air profondément ému.

Quand elle fut achevée, je fis servir à mes illustres hôtes une collation sur le pont. Ce fut vraiment merveille de voir avec quelle rapidité les bouteilles de vin et d'eau-de-vie disparurent, au point que j'eus lieu de croire que S. M. ne se mit hors d'état de descendre à terre. Heureusement la nuit approchait, et Rio-Rio témoigna le désir de s'en retourner ; mais avant qu'il partît, il me fallut encore lui faire cadeau de deux bouteilles d'eau-de-vie, pour boire, disait-il, à ma santé et à mon heureux voyage ; la vieille reine en reçut autant, et chacun des assistants, prenant modèle sur le maître, se crut obligé de m'en demander aussi. Ce n'est pas trop avancer que de dire que cette royale compagnie but et emporta, dans l'espace de deux heures, ce qui aurait suffi à l'approvisionnement d'une table de dix personnes pendant trois mois.

Divers cadeaux avaient préalablement été échangés entre nous. Parmi les choses qui me furent offertes par la jeune reine, se trouvait un petit manteau de plumes, vêtement fort rare aujourd'hui, même aux îles Sandwich Au départ du roi, je le saluai de nouveau de onze coups de canon.

CHAPITRE IV.

MICRONÉSIE.

Archipel des Carolines : vaines tentatives des Espagnols pour s'y établir. — Portrait des insulaires; île *Oualan*, douceur et beauté de ses habitants, richesse de son sol. — Iles Mariannes : description d'*Agagna*, capitale de l'île de *Guam*; île de *Tinian*, fécondité de son sol, magnificence de ses ruines; mission des îles Mariannes par le père Sanvitores, conversion des insulaires au catholicisme. — Iles Pelew : portrait de ses habitants. — Iles du roi George : les naturels de l'île *Byron*.

ARCHIPEL DES CAROLINES

L'archipel des Carolines se compose d'îles généralement petites et formant une longue chaîne divisée en plusieurs groupes. Il s'étend en longitude depuis le 120° jusqu'au 171° à l'est du méridien de Paris, et en latitude depuis le 3° jusqu'au 12° parallèle nord, occupant ainsi un espace de mille lieues environ de l'est à l'ouest, et de deux cent cinquante du nord au sud. On croit que

les îles Carolines furent aperçues pour la première fois en 1586 par le Portugais Diégo de Rocha. D'autres navigateurs, Saavedra, Drake, Quiros, en eurent aussi connaissance. Ce ne fut cependant qu'un siècle après la découverte, et quelques années après l'établissement des Espagnols aux Mariannes, qu'un pilote de cette nation donna, en l'honneur de Charles II, le nom de Caroline à l'une de ces îles, nom qui depuis s'est étendu à tout l'archipel, et qui a prévalu sur celui de Nouvelles-Philippines qu'il avait aussi reçu.

Toutes les tentatives faites par les Espagnols pour s'établir aux îles Carolines furent infructueuses; ils paraissent même y avoir complètement renoncé. Des *pros* carolinois viennent de temps à autre relâcher aux Mariannes; ce sont les seules relations qui existent entre les deux archipels. L'arrivée de quelques unes de ces embarcations à Guam, pendant le séjour qu'y fit l'*Uranie*, fournit à M. de Freycinet l'occasion de recueillir des observations intéressantes sur la population des Carolines.

Les Carolinois sont d'une taille au-dessus de la moyenne; ils sont forts et bien constitués; ils ont les traits réguliers, le front haut, les yeux vifs, variant du gris au noir; le nez bien dessiné, quoique peut-être un peu large à sa base; leur bouche est grande, mais garnie de dents d'une blancheur éblouissante; leur physionomie est intéressante, douce et spirituelle; la couleur de leur peau est intermédiaire entre le noir olivâtre et le rouge cendré. Ils ont en général les cheveux noirs et longs; plusieurs les ont ramassés derrière la tête;

d'autres les laissent tomber sur leurs épaules. La barbe n'a point chez tous la même forme : chez les uns elle est très-forte et réunie aux favoris ; chez les autres, et c'est le plus grand nombre, il n'en reste qu'une touffe au menton ; il en est enfin qui ont des moustaches assez longues. Les lobes des oreilles sont percés d'une ouverture tellement grande, qu'ils descendent jusque sur les épaules. Ils ont l'habitude de se tatouer, et le tatouage est toujours en raison du rang de l'individu.

Les femmes caroliuoises sont belles et gracieuses ; elles ont les pieds et les mains d'une régularité parfaite ; elles ont, moins que les hommes, l'habitude de se tatouer, et le tatouage est toujours en raison du rang de l'individu.

(Voyage de M. de Freycinet.)

L'expédition relâcha douze jours à l'île d'Oualan. Cette île, aperçue en 1804 par le capitaine américain Crozer, qui lui donna le nom de Strony, n'avait point encore été visitée par les Européens. Lorsque nos compatriotes descendirent à terre, tous les habitants se précipitèrent en foule sur leurs pas ; leur étonnement se portait particulièrement sur la couleur de la peau des nouveaux venus, qu'ils touchaient, soit avec la main, soit avec le visage, en laissant échapper à chaque instant de nouveaux cris d'admiration. C'est ainsi qu'ils les accompagnèrent jusque chez le chef principal, devant lequel ils s'accroupirent dans un silence respectueux.

Cette intéressante population porte, sur sa physio-

nomie, la douceur des mœurs qui la distinguent. Les hommes sont d'une taille moyenne, leurs mouvements sont faciles et gracieux. Les femmes se font remarquer par la blancheur de leurs dents, la vivacité de leurs yeux, et plus encore par une pudeur qui n'a rien d'affecté. La couleur de la peau est peu foncée chez les deux sexes. Les habitants d'Oualan ne sont point guerriers ; ils portent des lances de dix à douze pieds, mais ils ne s'en servent que pour prendre le poisson dont ils font leur nourriture. Leurs pirogues, bien construites, n'ont cependant point de voiles et ne sortent guère des récifs.

L'île est couverte d'une belle végétation et arrosée de nombreux cours d'eau. On y trouve en abondance des ignames, des patates, des fruits à pain, des cannes à sucre et des bananes de diverses espèces; mais les oiseaux, les poissons, les coquillages y sont rares, et on n'y trouve d'autres quadrupèdes que des rats. M. Duperrey, en quittant l'île, y laissa deux truies pleines, que les habitants reçurent avec les témoignages d'une vive joie.

Oualan paraît appelée, par sa position, à acquérir une grande importance; située au centre des Carolines, et sur la route des vaisseaux qui vont de la Chine à la Nouvelle-Hollande, elle leur offre des ports sûrs et des rafraîchissements de toute espèce.

(Duperrey.)

ILES MARIANNES

L'île de Guam est la plus considérable de l'archipel des Mariannes, qui se compose de dix-sept îles ou groupes d'îlots. Après Guam viennent Saypou, Rota et Tinian.

Agagna est la capitale de l'île de Guam et de tout l'archipel des Mariannes ; on y compte près de six cents maisons ; mais cinquante seulement sont bâties en maçonnerie ; les autres ne sont que de pauvres cabanes bâties en arètes de cocotiers, recouvertes de feuilles d'arbre et entourées d'un enclos dans lequel poussent deux ou trois cents pieds de tabac. Ces maisons ont rarement plus de deux chambres, séparées par une cloison de tiges de bambou ou de cocotier. Dans l'une on fait la cuisine et tout le ménage, et c'est là aussi que dorment pêle-mêle les frères, les sœurs, les parents, les amis, et souvent même les animaux domestiques ; l'autre ne reçoit que les maîtres du logis. C'est dans cette dernière pièce que se trouve appliquée sur la muraille l'image du saint patron de la maison, image devant laquelle toute la famille se réunit matin et soir, afin d'y réciter les prières.

Les maisons sont placées régulièrement et forment de larges rues. A l'exception de celles qui sont en maçonnerie, toutes sont bâties sur pilotis, soit pour se garantir des animaux nuisibles, soit pour prévenir les maladies que l'humidité du sol occasionnerait pendant la saison des pluies. Les édifices les plus remarquables de la ville

sont, le collége de Saint-Jean de Latran avec ses dépendances, l'église, le presbytère, le palais du gouverneur et les casernes, dont une partie sert d'hôpital. Au palais du gouverneur est joint un vaste enclos connu sous le nom de jardin ; de magnifiques orangers et quelques bouquets de cocotiers y ombragent un plant de tabac. La population d'Agagna est d'un millier d'habitants.

Outre la capitale, l'île de Guam contient encore quelques bourgades ou villages, parmi lesquels on remarque Humata, que nous avons déjà nommé, Merizo, Agat, Pago, etc.

La longueur de l'île de Tinian est d'environ douze milles, et sa largeur de six milles.

Le terrain est partout sec et tant soit peu sablonneux, ce qui, en empêchant l'extrême fécondité du terroir, est cause que le gazon des prés et des bois est plus fin et plus uni qu'on ne le trouve ordinairement dans des climats chauds. Le pays s'élève insensiblement depuis le rivage, où nous allions faire de l'eau, jusqu'au milieu de l'île, de telle sorte pourtant qu'avant d'arriver à la plus grande élévation, on trouve plusieurs clairières en pente douce couvertes d'un trèfle fin, entremêlé de différentes sortes de fleurs, et bordées de bois, de beaux et grands arbres, dont plusieurs portent d'excellents fruits. Le terrain des plaines est uni, et celui des hauteurs n'a presque point de broussailles. Les bois sont terminés aussi nettement dans les endroits où ils touchent aux plaines, que si la disposition des arbres avait été l'ouvrage de l'art. Ce mélange de bois et de plaines, joint à la variété des hauteurs et des vallons, nous four-

nissait une grande quantité de vues charmantes. Les animaux qui, durant la plus grande partie de l'année, sont les seuls maîtres de ce fortuné séjour, font aussi partie de sa beauté, et ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On voit quelquefois des milliers de bœufs paître ensemble dans une grande prairie, et ce spectacle est d'autant plus remarquable, que tous ces animaux sont d'un blanc égal à celui du lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires: et quoique l'île soit sans habitants, les cris continuels et la vue d'oiseaux domestiques, qui couraient en grand nombre dans les bois, excitaient à tout moment en nous des idées de fermes et de villages, et contribuaient beaucoup à égayer, à embellir ce lieu charmant.

Le nombre des bœufs dont cette île était peuplée nous parut monter au moins à dix mille, et, comme ils n'étaient nullement farouches, nous pouvions aisément en approcher. Nous en tuâmes d'abord à coups de fusil; mais à la suite de quelques accidents, nous fûmes obligés de ménager notre poudre : nos gens les prirent facilement à la course. La chair était très-bonne et nous parut plus aisée à digérer qu'aucune autre de la même sorte que nous eussions mangée ailleurs. La volaille était excellente et se prenait aussi à la course; car, d'un seul vol, ces oiseaux s'éloignaient au plus de cent pas, et cela même les fatiguait tellement qu'ils avaient peine à s'élever une seconde fois en l'air, de sorte que nous en attrapions tant que nous voulions, les arbres étant assez séparés les uns des autres, et point entremêlés de broussailles. Outre ce bétail et la volaille, nous

trouvâmes une grande quantité de cochons sauvages qui furent pour nous un mets exquis; mais comme ils étaient extrêmement féroces, il fallut tirer dessus ou tâcher de les prendre avec de grands chiens qui avaient passé dans l'île avec le détachement espagnol envoyé pour fournir des vivres à la garnison de l'île de Guam, où les Espagnols entretiennent une garnison.

Ces chiens, qui étaient dressés à la chasse des cochons, nous suivirent volontiers; mais quoique la race en fût vigoureuse et hardie, les cochons se défendirent si bien qu'ils en déchirèrent plusieurs.

Cet endroit était très-agréable pour nous, car nous avions des fruits en abondance. Les bois étaient pleins de cocotiers qui nous fournissaient leurs noix et leurs chairs; il y avait aussi des goyaves, des limons, des oranges, tant douces qu'amères, et une sorte de fruits particuliers à ces îles, que les Indiens nomment *rima*, mais que nous appelions le *fruit-à-pain*, car nous le mangions au lieu de pain, et, pendant notre séjour en cet endroit, on ne distribua point de pain à l'équipage. Ce fruit croît sur un grand arbre qui s'élève assez haut, et vers la tête, il se divise en grandes branches qui s'étendent assez loin. Les feuilles de cet arbre sont d'un beau vert foncé, ont les bords dentelés : leur longueur peut-être depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces. Le fruit vient indifféremment à tous les endroits des branches, et la forme en est plutôt ovale que ronde. Il a une écorce épaisse et forte, et environ sept ou huit pouces de longueur. Chaque fruit croît séparément et jamais en grappe. On le mange lorsqu'il est

parvenu à la longueur ci-dessus désignée, quoiqu'il soit encore vert; en cet état il ne ressemble pas mal à un cul d'artichaut, tant pour le goût que pour la substance Quand il devient tout à fait mûr, il est mou, jaune, et acquiert un goût doucereux et une odeur agréable qui tient un peu de celle d'une pêche mûre, mais on prétend qu'alors il est malsain et cause la dyssentrie.

Outre ces fruits, nous trouvâmes dans l'île de Tinian plusieurs végétaux excellents, comme des melons d'eau, de la dent-de-lion, de la menthe, du pourpier, du cochléaria et de l'oseille, que nous dévorâmes avec une grande avidité. Outre la volaille, nous trouvâmes au milieu de l'île deux grands lacs d'eau douce, remplis de canards, de sarcelles et de courlieux, sans compter les pluviers sifflants qui étaient en grand nombre. Le poisson, quoique très-beau, nous parut malsain; plusieurs en furent incommodés.

(Anson.)

Parcourons maintenant l'île de Tinian avec un voyageur contemporain, M. F. Arago.

« Il faut, dit-il, qu'elle ait été le berceau d'un grand peuple, effacé du globe par une de ces révolutions qui bouleversent les empires et font disparaître les générations. Partout des ruines; à chaque pas, des débris de colonnes et de pilastres. Qui habitait cet immense édifice à moitié englouti sous l'herbe? où est le peuple qui l'a renversé? que sont devenus les vaincus? d'où venaient les vainqueurs? Rien ici ne sert de base à une supposi-

tion raisonnable ; nul regard ne peut percer les ténèbres qui nous enveloppent.

» Ces ruines, à peu près semblables à certaines ruines azkèques, récemment découvertes en Amérique, sont appelées *Maisons des Antiques* ou plutôt *Maisons des Anciens*.

» Auprès de celles que je viens de signaler, et rapproché du rivage, est un puits fort beau, d'un diamètre de 4 mètres, dans lequel on descend par un bel escalier en maçonnerie ; il est également appelé le *Puits des Antiques*, et je n'en parle que pour l'indiquer aux navigateurs, qui y trouveront une eau fort potable, quoique peut-être légèrement saumâtre. Mais si l'on pénètre dans l'intérieur de l'île, partout des débris de colonnes et de pilastres, levant leur tête blanche au-dessus de vastes touffes de plantes équatoriales. Ici, des édifices circulaires ; là, des galeries droites, coupées d'autres galeries immenses, tantôt très-allongées, tantôt interrompues, selon le caprice seul de l'architecte. C'est un chaos immense de constructions, vaincu par les siècles ; c'est un chaos magnifique à voir, mais, par malheur aussi, un chaos sans leçon pour l'histoire des hommes qui ont passé sur cette terre, que vous auriez dit naguère sortie vierge des profondeurs de l'Océan. »

Les îles Mariannes furent découvertes le 6 mars 1521 par Magellan, qui leur donna le nom d'îles des Larrons, car celui qu'elles portent aujourd'hui est beaucoup plus moderne.

Bien que, depuis Magellan, les îles Mariannes eussent été visitées un grand nombre de fois par des Espagnols,

et que quelques tentatives eussent été faites pour en amener les habitants à la foi chrétienne, ce ne fut qu'en 1665 que l'Espagne s'occupa sérieusement d'y former un établissement. Un jésuite, le P. Sanvitores, qui se rendait d'Acapulco à Manille, ayant touché à Guam, fut ému de l'état de misère et d'ignorance dans lequel croupissaient ces malheureux insulaires. De retour en Espagne, il s'adressa directement à la reine Marie-Anne d'Autriche, épouse de Philippe IV, et obtint par son entremise un ordre du roi, enjoignant au gouverneur des Philippines de fournir au religieux tous les secours dont il pourrait avoir besoin dans sa pieuse entreprise. Le P. Sanvitores, s'étant adjoint quelques compagnons, se mit en voyage, et arriva le 15 juin 1668 à Guam. A dater de cette époque, les îles des Larrons reçurent et conservèrent le nom d'îles Mariannes, en l'honneur de l'auguste protectrice de la mission. D. Diégo Luis de Sanvitores appartenait à une famille noble de Castille; il était issu, par sa mère, d'un neveu du Cid, de Ruy Diaz de Vivarre; mais il dédaigna la brillante carrière que lui ouvraient et sa naissance et les services de sa famille, pour entrer dans l'ordre des Jésuites. Nous venons de voir où le mena son zèle apostolique; il en devint la victime, et fut massacré en 1672 par des Mariannais idolâtres, bien que, grâce à ses soins, la religion chrétienne eût fait de rapides progrès. Les insulaires cependant ne se soumirent qu'avec peine à la domination espagnole; de fréquentes révoltes eurent lieu, et les combats ainsi que la dureté de la plupart des gouverneurs firent presque entièrement disparaître la popula-

tion indigène. Le peu de Mariannais qui survécurent commença à respirer en 1772, sous l'administration paternelle de don Mariano Tobias; ce sage gouverneur les accoutuma à divers genres de culture. Depuis cette époque, le sol produit du riz, du maïs, du coton, de l'indigo, du cacao, des cannes à sucre. Il n'y avait aucun quadrupède dans ces îles: les Espagnols y portèrent des chevaux, des ânes, des bœufs et des moutons.

Avant d'être soumis à la domination espagnole, les Mariannais vivaient sous l'autorité de chefs héréditaires; la population était divisée en deux castes qui ne se mélangeaient pas; ils se faisaient remarquer par leur humanité après la victoire et par leur ponctualité à tenir parole; mais quand on leur faisait quelque injure, ils se montraient vindicatifs, pleins de ressentiment; et lorsqu'après deux ou trois ans, ils trouvaient une occasion favorable de se venger, ils ne manquaient pas de la saisir.

D'infâmes coutumes qui existaient aussi dans quelques autres îles de la mer du Sud, à Taïti, par exemple, ont été abolies depuis l'introduction du catholicisme. On a, du reste, peine à reconnaître à présent dans un peuple paisible, qui se livre avec constance à l'agriculture, les descendants de ces anciens Mariannais, caractérisés par une si grande légèreté...

(De Freycinet.)

ILES POLEW (PALAOS DES ESPAGNOLS)

Réunies par des récifs, ces îles semblent ne former qu'une seule terre, assez élevée dans toutes ses parties. Elles étaient peu connues avant la relation intéressante composée sur les mémoires du capitaine anglais Wilson, qui y fit naufrage en 1783. Selon cet officier, ces insulaires forment un peuple aimable, gai, innocent; mais il faut admettre qu'il a embelli la vérité, ou que depuis son séjour dans cet archipel, les habitants ont bien changé, car voici ce qu'en dit M. de Rienzi : « Les indigènes de Polew sont d'un jaune bronzé, robustes, d'une assez belle taille et assez bien faits, moins méchants que la plupart des autres Polynésiens, mais inférieurs aux habitants de Yop et probablement des autres îles de l'immense archipel des Carolines. Ils sont avides, soupçonneux, cruels dans les guerres, que les chefs entreprennent pour le plus léger motif. Ils sont généralement nus avec un cynisme éhonté; et s'ils ont eu de la candeur et de la générosité à l'égard de Wilson, certes ils en sont bien déchus. »

ILES DU ROI GEORGES

Aux premiers rayons du jour, l'île *Byron* nous présenta un coup d'œil charmant; elle est basse et unie, couverte d'arbres entre lesquels les cocotiers se font remarquer aisément; mais des lames qu'on voyait se briser

avec violence, et un rivage marécageux paraissaient comme destinés à en défendre l'entrée, et diminuaient le plaisir que nous causait la perspective délicieuse de cette île.

Dès que nous fûmes à portée, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que la population y était très-nombreuse. Nous découvrîmes d'abord un millier d'insulaires assemblés sur la plage; et bientôt plus de soixante pirogues ou espèce de pros mirent en mer et ramèrent vers nos vaisseaux. Nous nous disposâmes à les recevoir, et, en un moment, ils se rangèrent autour de nous. Leurs pirogues, d'une construction très-bien entendue, étaient si nettes qu'elles paraissaient être neuves. Chacune d'elles contenait au moins trois personnes et six au plus.

Ces Indiens nous ayant regardés attentivement pendant quelques instants, l'un d'eux sauta dans l'eau, nagea vers le vaisseau et y grimpa comme un chat. Dès qu'il fut monté sur le plat-bord, il s'y assit en faisant de violents éclats de rire; il parcourut ensuite tout le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qui s'y trouvait sous sa main; mais ce fut sans succès, parce qu'étant nu, il lui était impossible de rien cacher. Nos matelots lui mirent une veste et des culottes, ce qui nous divertit beaucoup, car il avait tous les gestes et toutes les manières d'un singe nouvellement dressé. Nous lui donnâmes du pain, qu'il mangea avec une sorte de voracité, et après avoir fait nombre de tours grotesques, il s'élança du vaisseau pardessus bord, avec sa veste et ses longues culottes, et regagna sa pirogue. Il ne fut pas plus tôt de retour, que plusieurs autres, à son imitation, nagèrent vers le vais-

seau, montèrent jusqu'aux sabords, par où s'étant insinués, ils se saisirent de tout ce qui leur tomba dans la main, et, se replongeant incontinent dans la mer, nagèrent à une très-grande distance, quoique quelques-uns d'eux, ayant les mains pleines, les tinssent hors de l'eau pour ne pas mouiller ce qu'ils emportaient.

Ces insulaires sont d'une taille très-avantageuse, bien pris et bien proportionnés dans tous leurs membres. Leur teint est de couleur bronzée mais claire. Les traits de leur visage n'ont rien de désagréable, et on y remarque un mélange d'intrépidité et d'enjouement dont on est frappé. Leurs cheveux, qu'ils laissent croître, sont noirs. Les uns les portent noués derrière la tête en une grosse touffe, d'autres en font troids nœuds. On en voit avec de longues barbes, d'autres n'ont que des moustaches, et quelques-uns portent seulement un petit bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils sont entièrement nus à l'exception de leurs ornements, qui consistent en coquillages assez agréablement arrangés, dont ils font des colliers, des bracelets et des ceintures; tous avaient les oreilles percées, mais sans aucun ornement; nous jugeâmes cependant qu'ils y en portaient quelquefois de très-pesants, car quelques-uns avaient des oreilles qui descendaient jusque sur leurs épaules; plusieurs même les avaient entièrement découpées. Un de ces Indiens, qui paraissait jouir de quelque considération, avait pour ceinture un cordon garni de dents humaines. C'étaient vraisemblablement des trophées de ses exploits guerriers; car il ne l'aurait pas échangé contre tout ce qu'on aurait pu lui offrir.

Quelques-uns d'eux étaient sans armes, et d'autres en avaient d'aussi dangereuses qu'on en puisse jamais voir; c'était une espèce de lance, très-large par un bout, et garnie des deux côtés, dans une longueur d'environ trois pieds, de dents de goulu de mer, aussi tranchantes que des lancettes. Nous leur montrâmes des noix de coco, en leur faisant signe que nous en manquions; mais loin de nous donner quelque espoir de nous en fournir, ils s'efforçaient d'enlever celles que nous avions.

Nous vîmes pendant plusieurs jours une quantité de poissons, mais nous ne pûmes prendre que des goulus en grande quantité.

Quelque temps après, nos gens débarquèrent dans un canot qui avait été envoyé pour faire connaissance avec les naturels. Ils s'approchèrent du rivage d'aussi près que les lames purent le leur permettre, et firent signe aux insulaires qu'ils avaient besoin d'eau. Les Indiens les comprirent d'abord, et leur firent entendre de s'avancer encore plus le long du rivage. Nos canots continuèrent de prolonger la côte, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la vue d'un village construit comme celui que nous avions vu dans la dernière île.

Les insulaires les suivirent en cet endroit et furent joints par plusieurs autres. Nos bateaux rangèrent le rivage d'aussi près qu'il fut possible. Nous nous tînmes prêts à leur envoyer des secours, et à les soutenir de notre artillerie, en cas d'événement. Nous vîmes alors un vieillard descendre du village vers le bord de la mer; il était suivi d'un jeune homme. Sa taille était haute, et il paraissait vigoureux; une barbe blanche, qui lui des-

cendait jusqu'à la ceinture, lui donnait un air vénérable. Il semblait avoir l'autorité d'un chef ou d'un roi.

Les Indiens, à un signe qu'il fit, se retirèrent à une petite distance, et il s'avança sur le bord du rivage. D'une main il tenait un rameau vert, et de l'autre il pressait sa longue barbe sur son sein. Dans cette attitude, il fit un long discours; sa prononciation cadencée pouvait faire croire qu'il chantait, et cette espèce de chant n'avait rien de désagréable. Nous ne regrettions pas moins de ne pas l'entendre que de n'en être pas compris nous-mêmes. Cependant pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jetâmes quelques présents de peu de valeur, lorsqu'il parlait encore; mais il n'y toucha point, et il ne voulut point permettre aux siens de les ramasser avant qu'il eût achevé sa harangue. Alors il s'avança dans la mer, jeta à nos gens son rameau vert, et prit ensuite les présents qu'on lui avait faits. Toutes les apparences nous faisant bien augurer de ce peuple, nous leur fîmes signe de poser bas leurs armes, et la plupart d'entre eux les quittèrent sur-le-champ. Un de nos officiers de poupe, encouragé par ce témoignage d'amitié, sauta du canot et nagea à travers les lames jusqu'au rivage.

Les Indiens l'entourèrent aussitôt, et commencèrent à examiner ses habits avec beaucoup de curiosité : ils parurent surtout admirer sa veste. L'officier de poupe eut la générosité de l'ôter et d'en faire don à ses nouveaux amis; mais cette complaisance produit un mauvais effet : il n'eut pas plus tôt donné sa veste, qu'un insulaire lui dénoua sa cravate, la lui arracha, et prit la fuite.

Notre homme sentit qu'ils ne lui laisseraient rien sur le corps, il se retira comme il put, et regagna son canot à la nage. Cependant nous étions toujours en bonne intelligence avec eux. Plusieurs nagèrent jusqu'à nos bateaux; quelques-uns apportèrent des fruits, et d'autres de l'eau douce dans des coquilles de coco. Mais le principal objet de ceux qui montaient les canots était d'obtenir des perles de ces insulaires, et pour mieux le leur faire comprendre ils leur montraient des écailles d'huître perlière qu'ils avaient ramassées sur la plage de l'île où nous étions descendus : tous leurs efforts furent infructueux, jamais ils ne purent se faire entendre.

(Byron.)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

La Malaisie.

Les îles de la Sonde : *Batavia*. — Ile de *Timor*, beauté de la nature, les madrépores, la race malaise, le roi *Amadima*, la pêche à la baleine. — *Ombai*, la pêche au requin, visite aux insulaires. Ile Célèbes, l'*oupas* ou arbre de mort, la résidence de *Manado*. — Iles Moluques. — Archipel des Philippines, décadence de *Manille*, le lac de *Bay*, les cigares de Manille. 13

CHAPITRE II

La Mélanésie.

Nouvelle-Guinée : *Doreï*, les *Papous*, leurs mœurs ; les *Harfours*, leurs instruments de musique. — Nouvelle-Hollande : rareté de ses habitants, leur portrait, bizarres ornements de leur corps; habitations, instruments de pêche, nourriture; manière d'allumer du feu; température et climat ; aspect de la nature ; les marsupiaux. — Expédition du *Géographe* et du *Nouvelliste* en 1800 : habitants de

la côte occidentale ; productions de la mer. — Colonies anglaises de la *Nouvelle-Galles* et de *Diémen*, état florissant de *Sydney*, habile administration du colonel *Macquarie;* stations pénales des Anglais ; histoire de *Bénilong* et de *Doniel* ; portrait des indigènes, leurs mœurs brutales; aventures d'une jeune sauvage. 39

CHAPITRE III

La Polynésie.

Nouvelle-Zélande ; tableau du pays et de ses habitants, le tatouage ; formes du pouvoir ; danses et costumes ; nourriture ; découverte de la Nouvelle-Zélande ; tentatives de civilisation. — Voyage du capitaine Cook ; pirogues des Zélandais ; leurs outils et leurs armes ; instruments de pêche ; culture des terres ; le défi, la danse de guerre ; chansons et instruments de musique ; férocité des Zélandais à la guerre. — L'île *Norfolk*. — Archipel de La Pérouse : les naturels de *Vanikoro*, leur culte bizarre ; insalubrité du climat. — Enquête du capitaine Dillon sur le naufrage de *La Pérouse*, observation de M. Dumont d'Urville sur le lieu probable du naufrage, son expédition à l'île de Vanikoro ; portrait et mœurs des *Tycopiens;* découvertes des débris du naufrage ; monument élevé par l'*Astrolabe*, à la mémoire de La Pérouse et de ses compagnons. — Ile d'*Yap*. — Retour de l'*Astrolabe* en France. — Archipel de Tonga ou des Amis : mœurs des habitants ; fêtes guerrières de *Tonga-Tabou*, la danse aux flambeaux ; religion, légende de *Tangalao*. — Ile *Amargoura*, éruption d'un volcan. — Archipel des Navigateurs : île de *Maouna*, richesse de la nature, férocité des naturels ; expédition périlleuse de M. de Langle dans l'intérieur de l'île, il est assassiné par les insulaires ; description de l'archipel ; taille colossale des indigènes, leur habileté dans l'art de la navigation. — Taïti : description du sol et de ses habitants ; opération du tatouage, gloutonnerie des Taïtiens ; construction de leurs

pirogues; leur adresse à la pêche; armes et outils; description d'un sacrifice humain à Taïti, par le capitaine Cook. — Iles Marquises : tableau de l'île *Dominica;* châtiment d'un indien voleur; parure et tatouage des chefs. — Ile de *Pâque*, ses statues colossales. — Iles Sandwich : première découverte de ces îles par l'Espagnol Gaëtano; leur commerce florissant; histoire du roi *Taméhaméhaa* et de ses successeurs; description de l'archipel et de ses habitants; mœurs et usages; culte; mystère des funérailles; le *tabou;* baptême du premier ministre de *Rio-Rio*. 72

CHAPITRE IV

La Micronésie.

Archipel des Carolines : vaines tentatives des Espagnols pour s'y établir; portrait des insulaires; — île *Oualan*, douceur et beauté de ses habitants, richesse de son sol. — Iles Mariannes : description d'*Agagna*, capitale de l'île de *Guam;* île de *Tinian*, fécondité de son sol, magnificence de ses ruines; mission des îles Mariannes par le P. Sanvitores, conversion des insulaires au catholicisme. — Iles Pelew; portrait de ses habitants. — Iles du roi George : les naturels de l'île *Byron*. 157

— Lille. Typ. L. Lefort. 1861. —

46